This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

M. B. Ap.

F. M. 87.
M. 520.

LES ŒUVRES DE Mr. REGNARD.

NOUVELLE EDITION.

Revuë, corrigée & augmentée.

TOME II.

Contenant la Provençale œuvre Posthume, Voyages de Normandie & de Chaumont, la Serenade, le Bal & le Joüeur.

Imprimé à Roüen, & se vend

A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU, vis-à-vis la Comédie Françoise.

M. DCC. XXXI.

Avec Aprobation & Privilége du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 JUN 1971
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT

POUR LA PROVENÇALE.

CETTE Hiſtoriette eſt le recit des principales Avantures que Monſieur Regnard a eûës dans le Voiage ſur Mer, où il fut pris par les Corſaires, & fait Eſclave en Alger. Il s'y eſt donné le nom de Zelmis, mais il me paroît qu'il n'a pas achevé le Roman dans les formes, puiſqu'il eſt mort Garçon, & que l'Hiſtoire dit qu'il alla retrouver ſa Provençale après la mort de ſon Mari, dans l'eſperance de l'épouſer. Il avoit ſans doute deſſein de

commencer l'Hiſtoire de ſa vie par cette Avanture, puiſqu'il dit à la fin, qu'à la premiére occaſion il racontera ſes Voiages dans la Lapponie, & dont il eſt parlé legérement dans cette Hiſtoriette, à laquelle il n'a pas donné la derniére main.

LA PROVENÇALE.

OEUVRE POSTUME de Monſieur Regnard.

DANS la ſaiſon la plus agréable de l'année, Clorinde & Celiane charmées de la douceur du tems, ſe propoſérent d'aller paſſer quelques jours à une Terre d'Eurilas, qui n'eſt qu'à trois petites lieuës de Paris; elles y joignirent une amie communément apellée Melinde, de qui la moindre qualité étoit d'être parfaitement belle, & pour rendre la partie encore plus parfaite, elles en avertirent Cleomede, qui étoit depuis peu en affaire de cœur avec Melinde. Cléomede étoit trop interreſſée à embraſſer une ſi favorable occaſion,

où l'amour & le plaiſir l'invitoient pour ne pas accepter avec joie le parti qu'on lui propoſoit ; il le fit auſſi, & cette belle Troupe arriva le lendemain chez Eurilas, où elle trouva Floride, Artomeſe, Damon & Lycandre, qui ne contribuérent pas peu à former l'Aſſemblée du monde la plus charmante.

Les divertiſſemens qu'on prend à la Campagne, la Pêche, la Chaſſe, le Jeu, la promenade, étoient les plaiſirs qui partageoient agréablement leurs journées. Un jour que cette belle Compagnie ſe trouva ſous un Berceau de Chévre-feüille, qui eſt au bout du canal, attendant en ce lieu que la chaleur du jour fut paſſée, on ſe mit à parler d'abord des agrémens de la Campagne, quand on ſort tout-d'un-coup de l'embaras & du tumulte de la Ville ; le diſcours enſuite tourna ſur les Voïages, chacun en parla ſelon ſon goût, les uns n'aimoient rien tant que la variété des Villes & des Païs, & les autres étoient pour les Avantures qui arrivent preſque toûjours à ceux qui voiagent. Celiane là-deſſus joignant à ſa ſatisfaction particuliére, le plaiſir qu'elle feroit

à

à toute l'Aſſemblée, pria Cleomede de faire le recit des derniéres Avantures de Zelmis, qu'elle n'avoit jamais ſçûës qu'imparfaitement. Zelmis étoit connu de cette belle Aſſemblée ; il étoit ou parent ou ami de tous ceux qui la compoſoient, ce qui fit que Cléomede ne différant pas à les ſatisfaire, commença en ces termes :

Je ſuis aſſez ami de Zelmis, Meſdames, pour me flâter qu'il ne m'a rien caché de tout ce qui lui eſt arrivé, & aſſez perſuadé de ſa bonne foi. Pour vous aſſurer qu'il n'entre rien de fabuleux dans ce que je vais vous dire ; c'eſt ce qui me fait eſperer que les évenemens ſinguliers que vous y trouverez, vous plairont infiniment davantage, puiſque s'ils ne ſont pas racontez avec toute la délicateſſe poſſible, ils ſeront du moins ſoûtenus de la vérité.

Zelmis revenant d'Italie, s'embarqua un ſoir aſſez tard ſur un Bâtiment Anglois, qui paſſoit de Gennes à Marſeille. Le Vaiſſeau commençoit à faire ſa route, & Zelmis triſte & rêveur, la tête apuiée de ſon bras, regardoit fixe-

ment la Mer qui ne lui avoit jamais paru ſi agréable. Elle n'étoit point dans ce calme ennuieux, qui ne la diſtingue pas même des Etangs les plus tranquilles : elle n'étoit pas auſſi dans cette fureur qui la fait redouter ; mais on la voioit dans l'état que tout le monde la ſouhaite, lorſqu'un vent modéré l'agite, & comme elle étoit, quand elle forma la mere des amours.

Il s'abandonnoit aux rêveries qu'inſpirent ces vagues legeres, qui venant à ſe briſer contre le Vaiſſeau, y laiſſent pour marque de leur fierté cette écume, dont on le voit environné : Il ſongeoit à l'aimable Elvire, qu'il aimoit infiniment, & qu'il quittoit peut-être pour jamais ; ne pouvois-je, diſoit-il en ſe plaignant, trouver dans ma Patrie ſi pleine de belles perſonnes, un objet qui pût m'arrêter ? falloit-il paſſer les Mers pour aimer, & me faire ſi loin un engagement, auquel il faut renoncer ſi-tôt ? Mais reprenoit-il après quelques momens de ſilence, je n'y renoncerai jamais, je vous aimerai toûjours belle Elvire ; & quand vous m'auriez oublié, je me ſouviendrai tou-

te ma vie que vous êtes la plus adorable perſonne du monde.

Il fut interrompu dans ces rêveries par une voix qui lui vint fraper les oreilles ; la perſonne dont elle parloit étoit à la fenêtre de la Chambre du Capitaine, & chantoit tendrement un air Provençal. Zelmis fut attentif à ce chant, & quoique le bruit du Vaiſſeau l'empêcha de diſtinguer une voix qui lui paroiſſoit ſi douce : voilà, dit-il neanmoins en lui-même, l'accent de ma chere Elvire ; mais helas ! ce n'eſt pas elle, elle eſt bien loin d'ici, & je ne la reverrai peut-être de ma vie. Zelmis qui n'étoit point encore entrée dans la Chambre du Capitaine, eût envie de connoître la perſonne qui avoit tant de raport à Elvire dans la voix. Il aperçût en y entrant une jeune Dame d'une beauté extraordinaire : ſon eſprit éclairoit dans ſes yeux, & ſes yeux vifs & pleins d'amour, portoient dans le fond des ames, tous les feux dont ils brilloient, les graces & les ris voloient autour de ſa bouche, & toute ſa perſonne n'étoit que charmes.

Je ne puis exprimer la ſurpriſe de

Zelmis, quand il se trouva si inopinément dans le même lieu où étoit la personne qu'il adoroit ! Quel étonnement de se voir si près d'Elvire, quand il s'en croioit si éloigné. A peine en crût-il à ses yeux; mais ils avoient remarqué trop de charmes dans cette jeune personne pour s'y tromper. Zelmis n'avoit des yeux que pour elle, & il ne connoissoit dans le monde d'autres apas que les siens; mais en la reconnoissant, que de désordres ! que de trouble ! que d'agitation ! quelle violence ne se fit-il point pour cacher en leur naissance tous les mouvemens que cette rencontre imprévuë lui causa, & que la présence d'un mari l'obligeoit à étouffer ! quelle joie pour Elvire de retrouver Zelmis dans le tems qu'elle espéroit moins le revoir, & quelle contrainte d'en cacher les transports à son mari ! quel trouble pour ce mari qui reconnut Zelmis, que la jalousie lui avoit trop bien fait remarquer, & qui se souvint alors de tout ce qui s'étoit passé à Boulogne, quand la passion de Zelmis pour Elvire commença.

Ce fut en effet ce lieu qui la vit naî-

tié, & ce fut-là que Zelmis commença à goûter les charmes d'un amour naissant. On y fait pendant le carnaval des courses de chevaux, & des Tournois qui sont renommez par toute l'Italie, où la Noblesse des environs ne manque point de se trouver, rien n'est plus galant que ces Fêtes; tous les Cavaliers s'efforçent de s'y faire distinguer par leur magnificence, & leur adresse, & la présence des Dames n'y excite pas une médiocre émulation. Le Tournois ne fut jamais plus superbe que le jour que Zelmis le vit, & les hommes y empruntérent la figure des Dieux pour le rendre encore plus célébre. Neptune y parût suivi de ses Tritons, on y remarqua le Dieu de la guerre au milieu d'une troupe de combattans, qui s'étoit défait ce jour-là de sa fierté ordinaire pour plaire davantage aux Dames. Pluton même s'y situoit avec un équipage tout infernal; mais qui n'avoit rien d'effraïant.

Zelmis s'arrêta davantage à considérer une jeune personne qu'il reconnut Provençale à sa parole, & qui se trouva sur le même Amphithéâtre où il é-

qu'elle étoit arrivée depuis peu à Boulogne avec son mari, & qu'elle alloit fort souvent chez la Marquise Angelini, chez qui l'on faisoit tous les jours des parties de jeu & de plaisir. Zelmis connoissoit la Marquise; tous les étrangers étoient fort bien venus chez elle; elle étoit de ces femmes qui font pour ainsi dire les honneurs de toute une Ville. Il ne manqua pas de se trouver le lendemain chez elle. Elvire y vint aussi; mais elle y vint d'une beauté si achevée, que quand Zelmis n'auroit pas commencé à l'aimer dès le jour précédent, il n'auroit retardé sa passion que de quelques heures: il se mit auprès d'elle pour joüer, & il lui dit cent choses agréables, sur lesquelles elle eût occasion de faire paroître son esprit.

Il ne fut pas difficile à Elvire de s'apercevoir de la passion de Zelmis, elle s'en aperçût même avec plaisir. Ses yeux qu'elle rencontroit toûjours, ses absences pour le feu, ses paroles qui ne s'adressoient qu'à elle, lui disoient assez ce qu'elle eût été fâchée de ne pas apprendre.

On quitta le jeu, & l'on remit la partie au lendemain. Zelmis s'y rendit de bonne heure ; mais comme il y vint dans une heure, où il n'y avoit encore que fort peu de personnes, il s'entretint quelque tems dans l'Antichambre avec un Cavalier qu'il ne connoissoit point, & qu'il croioit Italien. Il étoit dans cette conversation quand la belle Provençale entra : Elle arrêta les yeux de tous ceux qui étoient presens, par son air & par sa bonne grace. Elle étoit d'un air qui faisoit qu'on ne regardoit qu'elle, dans les lieux où elle se trouvoit. Zelmis la salua, & la personne avec qui il étoit s'aprochant de cette aimable Dame, lui dit en souriant quelques paroles à l'oreille, auſquelles elle ne répondit que par un souris, & passa sans s'arrêter dans la Chambre où étoient les Dames.

Tout étoit faveur de la part d'Elvire, Zelmis souffrit impatiemment qu'un autre que lui en reçût, & s'aprochant de ce prétendu Rival. Que vous êtes heureux, Monsieur, lui dit-il, de connoître particuliérement la personne qui vient de passer : qu'elle a de charmes ! Vous l'aimez,

Monsieur, poursuivit-il : car il suffit de la voir pour en être charmé, & elle vous a reçû d'une maniére à faire croire que vous ne lui êtes pas indifférent : Vous ne vous trompez pas, répondit l'inconnu, je l'aime, & je suis même assez heureux pour pouvoir me flâter d'en être aimé : Quel poison pour Zelmis que les paroles de cet inconnu ! Elles le jettérent tout-d'un-coup dans un désordre, qu'il n'est pas aisé de se figurer. Il se sentit jaloux presque aussi-tôt qu'Amant, mais d'une jalousie si forte qu'on ne pouvoit bien la comparer qu'à son amour. Il entra dans la Chambre où on se disposoit à joüer, mais il y entra avec un air si préocupé, qu'on ne vit plus sur son visage & dans ses actions cet enjoüement & cette liberté qui lui étoient si naturels. Il joüa pourtant auprès d'Elvire, mais avec si peu d'attention, qu'on s'aperçût aisément qu'il songeoit à toute autre chose : ses yeux étoient presque toûjours attachez sur la belle Provençale, & la peur qu'il avoit qu'on s'en aperçût, lui vendoit si cher le plaisir qu'il en recevoit, qu'il ne le goûtoit qu'en tremblant : Elvire

craignoit auſſi de rencontrer les regards de Zelmis, parce qu'ils ne lui plaiſoient que trop, & que ſon mari qui l'obſervoit continuellement, étudioit ſes actions mêmes les plus indifférentes.

Après que Zelmis eût été long-tems tourmenté des différens mouvemens que cauſent la vûë d'une Maîtreſſe, & la preſence d'un Rival, il connut enfin par le diſcours de toute la Compagnie, & par les paroles & les maniéres d'Elvire même, que cet inconnu étoit ſon mari. Lorſqu'il en fut perſuadé, ce fut un nouvel embaras qui acheva de le troubler; il eſt vrai qu'il ne ſentit plus dans ce moment une ſi cruelle jalouſie, mais auſſi la honte d'avoir fait l'aveu de ſon amour à la perſonne à qui il devoit le plus la cacher, quoiqu'il ne lui en eût pas beaucoup dit, le jetta dans une telle confuſion, que ne pouvant plus ſoutenir les regards d'Elvire & de ſon mari, il ſortit dans le tems qu'elle ſe diſpoſoit à s'en aller, pour leur faire connoître que puiſque c'étoit elle ſeule qui l'attiroit dans ce lieu, il n'y avoit plus que faire quand elle n'y étoit pas.

Zelmis revint le lendemain chez la Marquiſe, mais il ne trouva pas ce qu'il y cherchoit : Elvire n'y vint point, ſon mari qui ne pouvoit ſouffrir que d'autres que lui trouvaſſent ſa femme belle, ne lui voulut pas permettre de s'y rencontrer. Cet homme étoit extrémement défiant, les moindres aparences de galanteries lui donnoient d'étranges ſoupçons ; Zelmis lui en avoit trop apris, & quand il ne lui auroit rien dit, la défiance de lui-même, & la connoiſſance du merite de ſa femme le portoit aſſez à ne l'expoſer dans le monde, que lorſqu'il ne pouvoit abſolument l'éviter.

Zelmis connut bien-tôt la cauſe de ce deſordre, il en fut dans une douleur inconcevable, & il quitta la Compagnie pour aller rêver en ſecret à l'aimable Elvire, puiſqu'il n'avoit pas eu le plaiſir de la voir. Il ne ſortit le lendemain que pour aller regarder la Maiſon où elle étoit renfermée, eſpérant que le hazard lui feroit peut-être trouver l'occaſion de joüir de ſa vûë ; mais ſes eſperances furent vaines. Il y vint le jour ſuivant avec auſſi peu de ſuccez : il aprit enfin quel-

ques

ques jours après qu'elle étoit partie pour Rome avec ſon mari, où elle alloit ſolliciter un grand Procez qu'elle avoit pour une Terre qui lui apartenoit dans le Comtat d'Avignon. Il ſe mit auſſi-tôt en chemin pour le même lieu, & il ſe fit un plaiſir en y allant de ſuivre Elvire, & de paſſer ſur les mêmes routes qu'ils avoient vûës quelque tems auparavant.

Zelmis ne fût pas plûtôt à Rome, qu'il s'informa avec ſoin d'Elvire : il ſe trouva à toutes les Fêtes, & la chercha dans toutes les aſſemblées ; mais de Prade, c'eſt ainſi que s'apelloit le mari de cette belle, avoit pris un logis dans un quartier de Rome ſi peu fréquenté, que Zelmis n'en pût aprendre aucune nouvelle.

Un jour que Zelmis ſe trouva ſans être maſqué à un Bal que le Marquis de Lienes, Ambaſſadeur d'Eſpagne donnoit à la Princeſſe de Radzville, Sœur du Roi de Pologne, il y fut abordé d'un maſque magnifique, qui contrefaiſant ſa voix, lui fit quelques queſtions en Italien, & lui demanda ſi depuis qu'il étoit à Rome il n'avoit point fait quelque incli-

nation, Zelmis répondit assez indifféremment, comme il faisoit à tous ceux qui ne lui parloient point d'Elvire ; mais cette personne masquée le pressant davantage : les beautez Romaines, continua-t-elle, n'ont-elles pas assez de charmes pour vous engager, & n'en peut-on point trouver une qui égale celle que vous rencontrâtes à Boulogne ? Hé ! où est-elle, s'écria Zelmis, plein de trouble, que ces dernières paroles lui causérent : Est-elle à Rome ? Est-elle ici ? la connoissez-vous ? aprenez-m'en des nouvelles. Vous aimez-donc, reprit le masque assez froidement, & ces transports amoureux font bien voir qu'une autre passion trouveroit difficilement place dans vôtre cœur. Une autre passion, reprit Zelmis, qu'il est aisé de voir que vous me connoissez mal, & que vous faites d'injure au mérite de la personne que j'aime : Tous les cœurs du monde ensemble pouroient-ils l'aimer autant qu'elle est aimable ? Et vous me demandez s'il y a encore place dans le mien pour un autre amour. Cependant son embaras croissoit & il examinoit la personne qui lui parloit avec des yeux si cu-

rieux, qu'il l'auroit à la fin reconnuë, ſi l'aproche d'un autre maſque qui l'emmena, n'eût fait ceſſer cette converſation. Zelmis la ſuivit encore autant qu'il pût; mais l'aiant perduë dans la preſſe, il lui fut impoſſible de la retrouver. Il ſortit du Bal avec l'inquiétude mortelle de n'avoir pû reconnoître la perſonne qu'il y avoit vûë, il ne ſçavoit ſi ce n'étoit point la Marquiſe Angelini, qui étoit depuis peu à Rome, ou quelqu'autre Dame de ſa connoiſſance. Il crut auſſi avec plaiſir que c'étoit Elvire, que ſon cœur par mille ſecrets mouvemens avoit reconnuë plûtôt que ſes yeux, & dans cette créance tantôt il ſe loüoit d'avoir fait connoître ſon amour à la perſonne qu'il aimoit, ſans qu'il lui en eût coûté la peine qu'on ſouffre ordinairement à faire de pareilles déclarations; tantôt il craignoit d'avoir été trop indiſcret, & d'avoir peut-être dit à une autre ce qu'il n'eut voulu dire qu'à Elvire. Il étoit enfin dans le cruel deſeſpoir de n'en avoir aucunes nouvelles certaines, lorſque revenant quelques jours après de faire cortége au Duc d'Etrées Ambaſſadeur de France, qui avoit eu

Audience du Pape ce jour-là, & ſe promenant avec quelques François dans la belle Salle du Carache, en attendant le dîner, il vit entrer la perſonne qu'il cherchoit depuis ſi long-tems, & que ſes affaires particuliéres avoient apellé ce jour-là chez l'Ambaſſadeur. Elvire reconnût d'abord Zelmis avec un deſordre, qu'elle eût de la peine à cacher, & Zelmis apperçût Elvire avec un trouble, que répandoient ſur ſon viſage les ſentimens de ſon cœur. Ils furent quelque tems à choiſir un moment favorable pour ſe parler, parce que tous ceux qui étoient dans la Galerie étoient venus faire compliment à Elvire ſur ſa beauté; mais Zelmis prenant le tems qu'elle étoit un peu écartée de la Compagnie: Quelle agréable avanture vous conduit ici, Madame, lui dit-il en l'abordant, qu'il y a long-tems que je vous cherche, & que je ſerois heureux, ſi l'empreſſement que j'ai eû pour vous trouver, avoit fait ce que le hazard fait aujourd'hui. Je ne crois pas, repartit Elvire, que perſonne ſe ſoit jamais beaucoup mis en peine de me chercher, & ſi quelqu'un l'avoit pû faire, je vous

ſoupçonnerois moins que tout autre, puiſque vous n'avez pas dû chercher ce que vous aviez trouvé. Hé ! où vous ai-je donc trouvée, reprit Zelmis ? je ne vous ai jamais vûë qu'à Boulogne, & je me veux du mal d'avoir vécu ſi long-tems, & de vous avoir connuë ſi tard ; il eſt vrai que depuis ce moment-là, vous m'avez toûjours été preſente dans le cœur : mais enfin, je ne me ſouviens pas d'avoir été aſſez heureux pour vous revoir ; & moi, repartit Elvire, je me ſouviens fort bien de vous avoir vû depuis ce tems-là : ſeroit-il poſſible, Madame, interrompit Zelmis, que n'aiant des yeux que pour vous, ils m'euſſent trompé dans l'occaſion où j'en avois le plus de beſoin : n'étiez-vous pas au Bal chez l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, reprit la Provençale, en ſouriant ? N'y fûtes-vous pas abordé d'un maſque ? Ne vous dit-il rien ce maſque ? Que vous ſemble-t'il de cette perſonne ? La reconnûtes-vous ? La prîtes-vous pour Elvire ? Ah ! Madame, que me dites-vous, repliqua Zelmis, plein de trouble & de confuſion : que je veux de mal à mes yeux de m'avoir trahi & de ne vous

avoir pas reconnuë. Il parloit encore quand Monſieur l'Ambaſſadeur parût, lequel aiant fait compliment à cette belle Dame, paſſa dans une Salle voiſine pour ſe mettre à table : Zelmis bien-tôt après fut obligé de le ſuivre ; mais avant que de quitter l'aimable Provençale, j'ai donc été bien malheureux, Madame, lui dit-il, de vous avoir rencontrée ſans vous connoître ; mais je le ſuis encore plus aujourd'hui que je vous connois, de vous perdre ſi-tôt après vous avoir cherchée ſi long-tems. Il la conduiſit enſuite à ſon Caroſſe, & aprit de Melite, ſa Femme de Chambre qui étoit pour lors avec elle, la demeure de ſa belle Maîtreſſe.

Il y avoit trop long-tems que Zelmis aſpiroit à voir Elvire pour ne pas chercher toutes les occaſions de ſe rencontrer avec elle. Il la vit le plus ſouvent qu'il lui fut poſſible, & toutes les fois que ces deux perſonnes ſe trouvoient enſemble, c'étoit toûjours avec ces émotions que fait naître l'amour à la vûë de ce qu'on aime. Elvire commença dès-lors à s'apercevoir que ce qu'elle croioit eſtime pour

Zelmis étoit quelque chose de plus ; elle eût bien voulu que le mot de bonté eût été assez fort pour exprimer ce qu'elle sentoit pour lui ; mais elle ne pouvoit avec justice apeller cela d'un autre nom que d'amour. Elle eût de la confusion de s'être si-tôt renduë, elle en frémit : mais voulant s'excuser à elle-même : elle en attribua plûtôt la faute au mérite de Zelmis qu'à sa foiblesse. Elle emploia pourtant tous ses soins à cacher sa défaite aux yeux de Zelmis ; elle ne lui parla plus qu'avec froideur pour l'empêcher de concevoir aucune espérance, & mêla dans toutes ses actions un air de sévérité. Mais Zelmis qui a peut-être été aimé plus d'une fois, connût les véritables sentimens d'Elvire malgré toutes ses feintes & ses déguisemens, & pour peu qu'on eût eu de pénétration, il n'eût pas été difficile de s'en apercevoir : il faut plus d'art à cacher l'amour où il est, qu'à le feindre où il n'est pas, & l'on remarquoit toûjours dans les fausses rigueurs d'Elvire plus de contrainte que de naturel, quelque étude qu'elle apportât à détourner ses regards de l'endroit où il étoit ;

quand elle sortoit de cette continuelle application, ses yeux qui n'étoient pas toûjours d'intelligence avec son cœur cherchoient Zelmis de tous côtez, & étoient sans cesse inquiets jusqu'à ce qu'ils se fussent arrêtez sur lui.

Zelmis étoit au comble de sa joie, lorsqu'il reçût des lettres de France, qui lui aprirent que des affaires de la derniere importance l'y apelloient. Ces nouvelles le jettérent dans un chagrin qu'il n'est pas aisé de se figurer, il ne pût se résoudre à quitter Elvire dans le tems qu'il avoit le plus de raison à demeurer près d'elle, & il crut que ses affaires les plus importantes étoient celles de ses amours. Il étoit dans cette résolution quand de nouvelles lettres beaucoup plus pressantes que les premieres l'avertirent de se rendre au plûtôt à Paris, s'il ne vouloit pas ruïner entierement sa fortune : hé ! quelle fortune, s'écrioit-il en les lisant, puis-je attendre autre part qu'auprès d'Elvire ? avec elle ai-je rien à desirer, & sans elle me reste-t'il quelque chose à espérer ? hé bien ! je partirai, continuoit-il, puisque tu le veux

cruel deſtin ; mais au moins auparavant que de partir je veux découvrir tout mon cœur à Elvire, elle connoîtra l'excès de mon amour, elle verra la violence du ſort qui m'arrache d'auprès d'elle, & qui me force à la quitter : Mais que dis-je ! je ne la quitterai jamais.

Zelmis ne ſongea plus dès ce moment-là, qu'à trouver l'occaſion de voir ſa belle Provençale, il avertit Melite de ſon départ, & du deſir extrême qu'il avoit de parler à ſa maîtreſſe. Melite lui promit toute ſorte de ſecours ; elle le flâta quelques jours après, de l'eſpérance de parler le lendemain à Elvire en l'abſence de ſon mari ; & ajoûta même ſoit que cela vint d'elle, ou de la connoiſſance qu'elle eût des ſentimens de ſa maîtreſſe qu'elle n'en ſeroit pas fâchée. Il n'en fallut pas davantage pour élever Zelmis au comble de la joie ; mais comme il ne faut rien pour flâter ou deſeſpérer un amant, & que ſuivant ſes différens caprices il s'afflige & ſe réjoüiſſe ſouvent de la même choſe, il craignit auſſi que cette facilité d'Elvire à le voir, ne fût une marque

de ſon indifférence, & du peu de riſque qu'elle couroit en le voiant.

Il ſe trouva néanmoins le lendemain au lieu, & à l'heure marquée par Melite, qui ne manqua pas auſſi à ſa parole; elle le conduiſit par un dégré dérobé à la chambre de ſa maîtreſſe; mais on ne peut dire les craintes, & les irréſolutions de Zelmis quand il fut ſur le point d'y entrer, réſolu à aimer toûjours Elvire en ſecret ſans oſer rien entreprendre qui lui pût déplaire. Il parut enfin plein de cette timidité que donne l'amour, dans le lieu où étoit Elvire, & en l'abordant d'un air plein de reſpect: Pardonnez, Madame, lui dit-il, en ſe jettant à ſes genoux, pardonnez à un emportement dont vous êtes ſeule la cauſe, & à un crime que l'amour me fait commettre: quand je ne vous dirois pas préſentement que je vous aime, mes yeux & mes actions vous l'auroient pû faire connoître il y a déja long-tems; mais quelque connoiſſance que vous ayez de cet amour, vous ne pouvez ſçavoir juſqu'à quel point je vous aime: vous ne ſçauriez, Mada-

me, inſpirer de médiocres paſſions, & connoiſſant bien que je vous aime infiniment plus qu'on n'a coûtume d'aimer, je ſuis au deſeſpoir de ne pouvoir vous le dire que comme tout le monde le dit. Elvire feignant que cette viſite imprévûë, & ce diſcours de Zelmis la ſurprenoit étrangement: il n'eſt pas mal-aiſé, Monſieur, répondit-elle avec une feinte rigueur, de juger de la violence de vôtre amour par l'action hardie que vous venez d'entreprendre. Ah! Madame, repartit Zelmis, n'achevez point je vous prie de m'accabler, j'avouë que vous avez ſujet de vous armer contre moi de tout vôtre courroux; mais quel que puiſſe être vôtre indignation, je ne ſçai, Madame, s'il eſt quelque choſe de plus funeſte pour moi que le mortel déplaiſir de vous taire que je vous vous adore: peut-être néanmoins que le reſpect qui m'a fait balancer ſi long-tems à vous faire une pareille déclaration, m'auroit encore retenu aujourd'hui, ſi la néceſſité ne m'y contraignoit; je vous aime & je parts. Ces paroles firent oublier à Elvire toute la rigueur avec laquelle elle avoit

commencé à lui parler ; partez reprit-elle, hé ! que vous ſert-il donc de m'aimer ? & que vous ſerviroit-il qu'on eût quelque bonté pour vous, & peut-être quelque penchant à ne vous pas haïr. Non, belle Elvire, repliqua Zelmis, un peu raſſûré par ces paroles, je ne demande point que vous m'aimiez, je n'aſpire point à un état ſi heureux ; accordez-moi ſeulement la grace de revenir dans peu auprès de vous ſans vous déplaire, & ſi vous voulez me permettre quelque choſe de plus, ſouffrez que je vous aime tout le reſte de ma vie. Aimez-moi, j'y conſens, reprit Elvire, & croiez que je ne ſuis pas inſenſible à vôtre paſſion, & que je reſſens quelque chagrin de vôtre abſence ; ah ! Madame, s'écria Zelmis les larmes aux yeux, connoiſſez vous les peines d'une abſence, vous qui ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'une paſſion ; vous, Madame, qui ne devez aimer que vous même, & qui portez toûjours où vous êtes tout ce qu'il y a d'aimable au monde ; mais quelque bruit qui ſe fit à la porte obligea Zelmis à ſe retirer promptement par le même dégré qui

qui l'avoit conduit où Melite l'attendoit : il ſortit tout charmé de ce qu'il venoit d'entendre, il repaſſoit dans ſon eſprit toutes les paroles d'Elvire, il les examinoit dans tous les ſens avantageux qu'on leur pouvoit donner ; il craignoit quelquefois de n'avoir pas dit de ſa paſſion, tout ce qu'il auroit dû dire. Quelquefois il apréhendoit d'avoir paru trop hardi ; enfin il demeuroit toûjours auſſi mécontent de lui qu'il étoit ſatisfait de l'aimable Provençale. Elvire de ſon côté s'abandonna aux larmes, & aux regrets, quand elle ne vit plus Zelmis, elle fit des plaintes à Melite de l'avoir expoſée à une vûë ſi chere & ſi dangereuſe, car enfin que veux-je faire, lui diſoit-elle ? veux-je aimer Zelmis ? veux-je oublier mon devoir ? je ſens que je ne puis le voir ſans l'aimer, & je ne puis l'aimer ſans crime, je dois ma tendreſſe à mon époux, & j'apréhende que Zelmis ne me faſſe oublier ce que je lui dois ; que je me veux de mal continuoit-elle d'avoir parû ſi foible, & de ne l'avoir pas reçû avec les froideurs que je devois ; mais il eſt parti, pourſuivoit-el-

le, je ne le verrai plus, & je ne ſerai plus expoſée aux dangereux combats que me livrent l'amour & le devoir.

Zelmis partit avec tout l'ennui que cauſe une cruelle ſéparation ; mais il n'alla pas loin, le chagrin & la fatigue du voiage l'arrêtérent à Florence, où il fut attaqué d'une fiévre ſi violente, que ceux qui connoiſſoient la cauſe de ſon mal, crurent que cette maladie en ſeroit la fin. Il fût en peu de jours dans un extrême péril ; mais la Nature aidée des remédes eût en lui tant de force, que contre l'opinion de tout le monde, il recouvra la ſanté au bout de quelques mois, & cette maladie ne ſervit qu'à augmenter ſa premiere vigueur. Tandis que Zelmis reprenoit ſes forces, Elvire aiant terminé heureuſement ſes affaires à Rome, revenoit en France, & la fortune la conduiſit à Gennes dans le même tems que Zelmis y arriva : ils s'embarquérent, comme j'ai dit, ſur ce Vaiſſeau Anglois, & ce fut-là que Zelmis reconnût l'aimable Provençale dont il ſe croioit bien éloigné.

On ne peut exprimer quels furent

les ſentimens de ces perſonnes lorſqu'elles ſe trouvérent enſemble ; que la vûë de Zelmis ralluma de feux dans le cœur d'Elvire ! qu'elle y fit revivre d'ardeur ! quand on aime on doute ſouvent de ce qu'on croit le plus. Cette jeune perſonne ne pouvoit ſe perſuader que Zelmis qu'elle croioit en France ſe trouvât ſi près d'elle ; Zelmis ne pouvoit comprendre quel bonheur lui faiſoit retrouver Elvire : ils eûrent cent fois la bouche ouverte l'un & l'autre pour ſe témoigner leurs tranſports de joie, & la preſence d'un mari leur faiſoit toûjours dire toute autre choſe qu'ils ne vouloient ; mais ils eûrent beau ſe contraindre, de Prade que la jalouſie rendoit pénétrant, s'en figuroit toûjours plus qu'il n'en voioit, & en voioit encore davantage qu'il n'en paroiſſoit ; les actions les plus ordinaires. Les paroles les plus indifférentes d'Elvire & de Zelmis qui n'auroient rien dit à tout autre, étoient pour le mari des preuves convainquantes de leur intelligence. Quand Zelmis jettoit les yeux ſur Elvire, de Prade entroit auſſi-tôt dans des emportemens terribles dont à

peine étoit-il le maître, quand Zelmis les en retiroit, il ſçavoit ſi bien qu'on étoit accoûtumé à regarder ſa femme quand on ſe trouvoit avec elle, que qui ne la regardoit pas y entendoit du miſtére.

La converſation aiant neanmoins duré juſques bien avant dans la nuit, le Capitaine céda ſon lit à Elvire & à ſon mari, & il en donna un autre à Zelmis dans la même Chambre. Je ne vous aſſurerai point, Meſdames, ſi la joie qu'eut Zelmis de ſe ſentir auprès de ſa Maîtreſſe, fut plus grande que le dépit qu'il eût de la ſçavoir ſi proche de ſon mari. Ce qu'il eſt de certain, eſt qu'il paſſa la nuit dans des agitations terribles; la joie d'avoir rencontré Elvire, la crainte de la perdre bien-tôt, le plaiſir imaginaire de ſe trouver couché près d'elle, la jalouſie qu'il ſentit en la voiant entre les bras d'un autre, tout cela le mit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de repoſer un moment. La belle Provençale de ſon côté, ne paſſa guére plus tranquillement la nuit, elle rouloit dans ſon eſprit cent penſées différentes: quelle bizarerie du ſort, diſoit-elle? je com-

mence à jouïr du repos que l'éloignement de Zelmis me fait goûter, je ne ſonge plus tant à lui, je tâche à l'oublier, je quitte Rome où je crains qu'il ne revienne, & cependant je le retrouve en le fuiant, plus aimable que jamais. Mais qui peut l'avoir retenu ſi longtems en Italie, quand des affaires de la derniére importance l'apellent en France, une paſſion nouvelle ne l'a-t-elle point arrêté ? Ah ! je ſuis trahie, ſe diſoit-elle en ce moment, Zelmis ne m'aime plus : L'ingrat m'a oubliée ; mais que me ſouciai-je de ſa conſtance ou de ſa legereté : Veux-je l'aimer ? Non, il faut l'oublier pour jamais, & que ſon infidélité ſerve à mieux rompre des engagemens que la raiſon & le devoir dévroient déja avoir briſez. De Prade étant un homme tel que je vous l'ai dépeint, vous vous imaginerez aiſément qu'il paſſa une auſſi mauvaiſe nuit auprès de ſa Femme qu'un autre y en auroit paſſé une agréable. Et quoique ces trois perſonnes euſſent des intérêts bien differens, ils étoient tous néanmoins tourmentez de la même paſſion. De Prade étoit jaloux par temperament,

Elvire par amour, & Zelmis par occaſion. Zelmis ne pouvoit ſans jalouſie être témoin du bonheur d'un autre, Elvire ne pouvoit penſer ſans être agitée de cette même paſſion, qu'une autre qu'elle eût pû engager Zelmis, & de Prade travaillé de pareils ſentimens, ſouffroit avec dépit que Zelmis fut ſi proche de ſa Femme : mais ce lui fut le jour ſuivant un mortel chagrin d'avoir ſans ceſſe devant les yeux un objet auſſi inſuportable que lui paroiſſoit Zelmis, qu'il eût bien ſouhaité pour ſon repos, être encore dans le Port de Gennes ; mais il en étoit bien éloigné, & le Vaiſſeau avoit déja paſſé les Iſles de Corſe & de Sardaigne, quand celui qui faiſoit le quart aperçût deux voiles qui portoient le Cap ſur le Bâtiment Anglois.

Il n'y a point de lieu où l'on vive avec plus de défiance que ſur la Mer. La rencontre d'un Vaiſſeau n'eſt guére moins à craindre qu'un écüeil ; Zelmis qui étoit auprés de la belle Provençale, quand il aprit cette nouvelle, ne fit aucune réflexion au péril qui le menaçoit, & comme il ne connoiſſoit d'autre malheur que celui de ne la pas voir, il crut qu'il n'a-

voit rien à craindre tant qu'il ſeroit avec elle. Le Capitaine qui n'étoit point amoureux comme lui, s'inquiétoit davantage; il apréhendoit avec raiſon que les Vaiſſeaux qu'on découvroit, ne fuſſent les mêmes Turcs qui lui avoient donné la chaſſe tout le jour en revenant depuis peu d'Alep, & qui l'avoient obligé à relâcher à Malte. Il vouloit dans cette crainte prendre terre à Nice, ou à Ville-Franche, d'où il n'étoit pas beaucoup éloigné; mais le Pilote, homme fier & ignorant, fut d'un avis contraire, & perſiſta dans ſon deſſein avec tant d'opiniâtreté qu'on continua la route de Marſeille; cependant la nuit vint, & les Vaiſſeaux qu'on avoit aperçus ſuivirent ſi heureuſement l'Anglois à la faveur de la Lune, qu'ils ſe trouvérent le lendemain à la pointe du jour à la portée du Canon. Tout le monde fut extrêmement ſurpris à cette vûë, & d'autant plus qu'il ne fut pas mal-aiſé de reconnoître que ces Vaiſſeaux étoient véritablement Turcs, armez l'un & l'autre de quarante piéces de Canon. Les plus timides alors ſe laiſſérent ſaiſir de crainte, les plus réſolus coururent aux

armes, & les plus expérimentez jugeront que tout cela ſeroit inutile. Zelmis fut de ceux qui connurent mieux la grandeur du péril, il ne s'en étonna point, il ſe propoſa au contraire d'en ſortir, ou de mourir les armes à la main pour deffendre la liberté d'Elvire & la ſienne, & prenant le tems qu'elle étoit ſeule dans la Chambre du Capitaine : Dans le malheur qui nous menace, Madame, lui dit-il, avec aſſez de précipitation, je dois encore rendre grace à la fortune de m'avoir ſi long-tems arrêté par une dangereuſe maladie, pour me faire trouver dans ce moment auprès de vous, & y deffendre vôtre liberté : il n'eſt plus tems de vous dire que je vous aime, ſi je ne l'avois pas déja fait par mes paroles, vous le connoîtriez aujourd'hui par mes actions : mais enfin, Madame, ſur le point de vous perdre pour jamais ; permettez-moi de vous dire, peut-être pour la derniére fois, qu'en quelque endroit du monde, où la fortune ait deſtiné de me conduire, je n'y vivrai jamais que pour vous.

L'état des choſes ne demandoit pas un plus long diſcours, & Zelmis ſans at-

tendre de réponſe, ſortit auſſi-tôt de la Chambre pour faire tout diſpoſer pour le Combat. Tandis que tout le monde s'y emploioit, ces Corſaires ſe divertiſſoient par le changement de leur Pavillon : ils le firent d'abord de France, qu'ils relevérent enſuite de celui d'Eſpagne, ils ôtérent celui-ci pour y mettre en ſa place un Hollandois, qui fut ſuivi d'un Venitien & d'un Maltois : ils abordérent enfin après tous ces jeux, l'étendart de Barbarie coupé en flâme au Croiſſant deſcendant, & accompagnérent cette derniére cérémonie de la décharge de toute leur bordée. L'Anglois leur répondit de même, & ces premiers coups furent ſuivis d'un bruit épouventable d'artillerie. On ne diſtinguoit plus la Mer d'avec le Ciel, tant l'épaiſſeur de la fumée les avoit confondus, & cette premiére attaque fut ſi rude, que les Turcs s'apercevant qu'en preſentant le flanc, ils étoient extrémement incommodez du Canon des Anglois, changérent de Bord, remontérent aſſez haut pour les venir charger en pouppe. Ils revinrent avec plus de chaleur : ce fut pendant ce Com-

bat que la belle Provençale ne pouvant plus retenir l'impétuosité de son courage, sortit de la Chambre du Capitaine, où on avoit eu toutes les peines imaginables à l'arrêter, pour venir sur le tillac partager la gloire & le péril. Sa presence donna une nouvelle vigueur à tout le monde, & particuliérement à Zelmis, qui se signala par-dessus tous les autres. On n'attaqua jamais avec plus d'ardeur, & jamais on ne se deffendit avec plus de courage. Le Capitaine Anglois faisant le devoir d'un brave Homme, fut coupé en deux par un boulet à deux têtes, qui blessa encore plusieurs personnes. Ce spectacle effraiant, ne diminua rien de l'ardeur des Combattans; au contraire, la résistance des Chrétiens qui voioient couler leur sang, alloit jusqu'à la fureur; lorsque tous les Officiers du Vaisseau & la plûpart des Anglois furent tuez ou mis hors de Combat. Le peu de monde qui restoit, ne laissoit pas de faire tout ce qu'on peut attendre de gens de cœur; mais le Combat étoit trop inégal pour pouvoir empêcher les Turcs de venir à l'abordage. Zelmis courut aussi-tôt à l'endroit où étoit

Élvire, & ſecondé de quelques Matelots, il ſoûtint encore long-tems ſur le Pont l'effort de ces Infidéles : mais enfin accablé d'un nombre d'ennemis, il ceda ſans ſe rendre, & laiſſa les Turcs maîtres du Vaiſſeau.

Muſtapha, l'un des Capitaines de ce Vaiſſeau, vint le premier conſiderer ſes Captifs & ſon butin. Elvire lui paroiſſant charmante, il s'informa d'elle-même en Italien qui elle étoit. Elvire lui répondit ſans s'étonner qu'elle étoit Françoiſe, & que tout ſon regret étoit de n'avoir pû ſuivre ceux qui étoient morts dans le Combat, qu'elle les eſtimoit bienheureux d'avoir perdu la vie plûtôt que la liberté. Elle dit cela d'un air qui n'étoit point de Captive, ſans larmes, ſans ſoûmiſſion, ſans priéres ; quoique malgré ſa fierté, ſa grace & ſa douceur priaſſent aſſez pour elle. Muſtapha eſtima ſon orgueil, il admira ſa conſtance, & voulut qu'elle fut traitée tout le reſte du Voiage dans ſa Chambre, avec des maniéres très-honnêtes, & qui n'avoient rien de Turc.

Diſpenſez-moi, Meſdames, je vous

prie de vous dire ici les ſentimens de ces perſonnes infortunées, quand elles ſe virent dans un état auſſi déplorable que celui où elles étoient tombées ; il faudroit qu'eux-mêmes vous en fiſſent le récit, car qui n'a point ſenti de pareilles afflictions, ne peut jamais bien les exprimer. Je ne m'étendrai point là-deſſus pour vous aprendre plûtôt, que les Turcs après avoir erré plus de deux mois en faiſant le métier de Pirates, réſolurent enfin de prendre le chemin d'Alger pour s'y rendre, s'ils pouvoient, au tems du *Bahiram*, qui eſt la Pâque de ces Infidéles. Le vent fut ſi favorable que huit jours après qu'ils eurent formé ce deſſein, ils y rendirent le bord à l'entrée de la nuit ; dans le tems qu'on allumoit ſur les Moſquées les Lampes qui brûlent pendant toutes les nuits du Ramazan.

Je ne ſuſpendrois pas ici, Meſdames, les ſentimens de pitié que nous inſpire l'état malheureux d'Elvire & de Zelmis, par une legere deſcription d'Alger, ſi le démêlé que nous avons depuis peu avec ces Pirates, ne me faiſoit croire que vous ne ſerez pas fâchées d'aprendre quelque

que choſe de particulier de cette Ville.

Alger eſt la Capitale d'un Roiaume de même nom, qui en a trois autres ſous lui, celui de Tremiſen ou Teleſin, celui de Bugie, & celui de Conſtantine. C'eſt preſque la derniére Place de la Côte de Barbarie, qui releve du Grand Seigneur; les Roiaumes de Fez & de Maroc faiſant l'Empire des Cherifs, qui s'en ſont emparez, ſous le prétexte de la Religion, & qui ſe diſant de la race de Mahomet, ont pris comme tels le nom de Cherifs, qui veut dire Illuſtres ou Sacrez.

Les Geographes ne ſont pas bien d'accord du nom ancien de cette Ville; mais ils avoüent tous que les Sarazins & les Arabes s'étant débordez en Afrique, & ne pouvant ſouffrir qu'il reſtât aucun monument qui publia la grandeur de l'Empire Romain, lui ôtérent ſon nom pour lui donner celui d'Algezair, qui ſignifie Iſle, en Arabe, à cauſe qu'elle eſt voiſine d'une petite Iſle, ſur laquelle on a bâti depuis une Fortereſſe qui défend le Port.

Alger eſt ſitué ſur le penchant d'une Colline, que la mer moüille de ſes flots

du côté du Nord. Ses Maiſons bâties en amphiteâtre & terminées en terraſſe, forment une vûë très-agréable à ceux qui y abordent par Mer. Si je ne craignois, Meſdames, de retarder vôtre curioſité, je vous parlerois du Gouvernement de cette Ville, je vous dirois qu'Ariaden Barberouſſe, fameux Corſaire, y regna autrefois avec ſouveraineté, conjointement avec ſon Frere Cheridim; que bien qu'elle ſoit tombée depuis ſous la domination des Turcs, le Grand Seigneur n'en eſt pas ſi abſolument demeuré le Maître, que la Milice ne ſe ſoit réſervée une eſpéce d'autorité ſouveraine: ce qu'on peut voir dans les Traitez & les Déclarations qui ſont toûjours conçus en ces termes: *Nous Grands & Petits de la puiſſance & invincible Milice d'Alger avons réſolu & arrêté que*, &c. Mais il vaut mieux vous aprendre le ſort de nos Captifs, & vous dire que la Priére du matin étant finie, on conduiſit les nouveaux Eſclaves devant le Roi, qui a droit de prendre la huitiéme partie de tout le butin qui ſe fait. Ce Prince appellé Baba-Haſſan étoit doux, civil, &

genereux au-delà de tous ceux de ſa nation. Il n'avoit rien de barbare que le nom, & la nature avoit pris plaiſir à former en Afrique un naturel auſſi riche, qu'elle eût pû faire en Europe. Il trouva Elvire, au moment qu'il l'a vit, telle que tout le monde la trouvoit ; c'eſt-à-dire, pleine de charmes. Il remarqua ſur ſon viſage les reſtes d'une beauté touchante, que les fatigues de la Mer, & les aproches de la captivité, n'avoient pû tout-à-fait effacer, & ſes beaux yeux au travers de quelques larmes, jettérent des feux qui paſſérent juſqu'à ſon cœur. Baba-Haſſan s'aprocha d'elle, il l'a pria en des termes obligeans de ne ſe pas affliger : il lui dit que la ſervitude où elle étoit tombée ſeroit ſi douce, que la liberté l'étoit moins. Il la fit conduire à l'inſtant par un Officier à l'apartement de ſes femmes, qui ne purent voir ſans une jalouſie extrême les charmes de cette jeune Odaliſque. Le malheureux Zelmis fut preſent à ce triſte ſpectacle, il crut voir Elvire pour la derniére fois en la voiant entrer dans un lieu, d'où l'on ſort difficilement ; mais quelle que fut ſa douleur,

je ne ſçai s'il n'aima pas autant la voir entre les mains de Baba-Haſſan, qu'au pouvoir de ſon mari qui fut acheté preſque auſſi-tôt d'un nommé Omar. Zelmis fut vendu comme les autres. Il tomba entre les mains d'Achmet Thalem, de la race de ces Maures, apellez Tagarins, qui ſe répandirent ſur la Côte d'Afrique, lorſqu'ils furent chaſſez d'Eſpagne. Cet Achmet étoit connu pour l'homme le plus cruel qui fut dans toute la Barbarie; mais Zelmis ſçût vaincre ſa cruauté en lui promettant pour ſa rançon tout ce qu'il ſouhaita de lui. Cette prompte compoſition lui donna bien-tôt la liberté d'aller par toute la Ville, & d'y exercer la profeſſion de Peintre, aiant paſſé pour tel ſur le Batiſtan, lieu où ſe vendent les Eſclaves.

Zelmis n'eût pas plûtôt cette liberté qu'il emploia tous ſes ſoins à ſçavoir des nouvelles de la belle Eſclave. Avant qu'il en pût avoir de certaines, il aprit confuſément que le Roi avoit beaucoup de bonnes volontez pour ſa nouvelle Maîtreſſe, & qu'il faiſoit tout ce qui lui étoit poſſible pour gagner ſon cœur. Ce bruit pa-

roiſſoit encore plus vrai-ſemblable à Zelmis qu'à tout autre, il ſçavoit trop bien qu'on ne pouvoit voir Elvire ſans l'aimer; ainſi il n'eût pas de peine à y ajoûter foi : mais il en fut entiérement perſuadé par un Eunuque, nommé Mehemet, qui avoit ſoin du dehors du Palais, & que Zelmis avoit gagné avec quelques ducats que les Turcs avoient oublié de lui prendre. Cet homme lui aprit tout ce qui ſe paſſoit dans le Palais, & l'inſtruiſit de la paſſion du Roi pour Elvire, & de ſes complaiſances pour elle. Il l'avertit même qu'elle devoit ſortir dans quelques jours pour aller au Bain, qui étoit vers la porte de la Caſſerie, & qu'il ne lui ſeroit pas difficile de la voir.

Ces nouvelles donnérent beaucoup à ſonger à Zelmis, la paſſion du Roi la fit deſeſpérer de revoir Elvire en liberté, & lui fit enviſager le dernier des malheurs qui étoit de la perdre pour jamais. Il crut que le ſoin que Baba-Haſſan prenoit d'envoier ſa Captive au Bain, étoit une marque certaine qu'étant las & rebuté des froideurs de ſon Eſclave, il vouloit ſe ſervir de toute la puiſſance

qu'il avoit sur elle. Les Turcs prenant presque toûjours la précaution d'envoier leurs femmes au Bain lors qu'ils veulent les honorer de leurs caresses. Cette pensée le fit presque mourir de douleur : il ne laissa pas pourtant de se trouver tous les jours à la porte du Bain pour y rencontrer Elvire. Elle en sortit un jour, & l'apercevant la premiere, ha ! Monsieur, s'écria-t'elle, je suis perduë, secourez-moi : qu'êtes-vous devenu, & que deviendrai-je ? hélas ! nos puissances sont limitées, un grand bruit nous rend sourds, une grande lumiere nous ébloüit ; une grande douleur nous rend insensibles : Zelmis en fut si fort accablé qu'il ne put répondre : il lui serra seulement les mains entre les siennes ; mais il ne joüit pas long-tems de ce plaisir, car elle lui fût bien-tôt arrachée par les femmes qui l'accompagnoient. Il la suivit des yeux autant qu'il pût ; mais helas ! qu'il acheta cher cette vûë, quels mouvemens confus ne produisit-elle point en lui : de l'amour il passa à la jalousie, de la jalousie à la crainte, de la crainte à la joie, de la joie à la

triſteſſe, ou pour mieux dire il ſentit toutes ces paſſions en un même tems. Elvire ſortoit du Bain, ſon viſage n'étoit que charmes, ſes beaux yeux noiez de pleurs brilloient encore davantage, qui ne l'eût aimée en cet état ? mais qui n'eût été jaloux en la voiant au pouvoir d'un homme qui étoit en droit de tout entreprendre, quelle joie pour Zelmis de la voir ſi belle, quel déplaiſir de la voir ſi affligée : que mon malheur eſt grand, diſoit-il ! Elvire ! la belle Elvire me demande du ſecours, & je ne puis que la plaindre ; je m'abandonne à la douleur, quand je dévrois me livrer pour elle aux plus grands périls. Tantôt il plaignoit ſon ſort, tantôt il envioit celui de Baba-Haſſan. Faut-il, reprenoit-il, que tu tienne en ton pouvoir la perſonne du monde la plus aimable ? Faut-il que tu ſois en droit de tout prétendre d'elle ? Arracheras-tu par la violence ce que tu ne peux obtenir par la douceur ? Arrête barbare, arrête, reſpecte du moins la vertu & l'innocence de ta Captive, ſi tu n'as pas de compaſſion pour ſon malheur.

Je m'aperçois, Meſdames, que vous tremblez pour Elvire ; ce mot de Turc vous effraie, cette diſpoſition de Bain vous allarme ; mais ne craignez rien, cette belle eſt en ſûreté, & Baba-Haſſan qui poſſéde toutes les qualitez d'un parfaitement honnête-homme n'a pas moins de reſpect que de tendreſſe pour elle, & laiſſant à part le pouvoir de Souverain, il eſſaie à ſe faire aimer par toutes les voies dont un amant ſe ſert pour y arriver.

Zelmis fut pourtant en proie aux plus funeſtes chagrins dont un cœur ſoit capable, la beauté d'Elvire qui n'avoit jamais été ſi éclatante, l'apréhenſion de cette jeune perſonne conforme à la ſienne, cette précaution de Bain, tout le faiſoit trembler. Mais Mehemet le jetta encore quelque-tems après dans un nouvel embarras, il le vint trouver un jour qu'il étoit emploié à peindre la poupe d'un Vaiſſeau qu'Achmet ſon Patron faiſoit faire, & ſans l'inſtruire du ſujet de ſa venuë, il lui dit que le Roi le demandoit. Cet ordre ſurprit extrémement Zelmis, il n'en pouvoit deviner

la cauſe, & Mehemet ne lui en dit point la raiſon, quoi qu'il la ſçût ; Zelmis le ſuivit au Palais ; mais Mehemet ne le voulant pas laiſſer plus long-tems dans la crainte & dans l'erreur où il le voioit, le raſſûra en lui diſant que le Roi aiant apris qu'il étoit Peintre, lui commandoit de deſſiner des fleurs ſur des Voiles qu'il lui donna. Zelmis aprit en les recevant que ce qu'il alloit faire n'étoit pour d'autres perſonnes que pour Elvire, qui voulant charmer ſes ennuis, & ſe divertir à broder, avoit prié le Roi que ce fut lui qui donna les deſſeins de ſa broderie.

La joie n'eſt jamais plus grande que lors qu'elle eſt imprévûë. Zelmis en ſentit pour lors une ſi forte, qu'il ne ſongea plus aux malheurs de ſa captivité. Il ſe flâtoit avec raiſon qu'Elvire ſongeoit encore à lui, & il ſe faiſoit un ſi grand plaiſir à faire quelque choſe pour elle, qu'il s'eſtima même heureux d'être Eſclave en ce moment, puiſque cet état lui donnoit occaſion de travailler pour la perſonne qu'il aimoit le mieux. Il fit ce que le Roi, ou plûtôt ce qu'Elvi-

meura quelque tems immobile, oubliant le ſujet qui l'amenoit auprès d'elle. Cette belle perſonne l'aperçût, & ne croiant pas voir ce qu'elle voioit : Eſt-ce vous, Monſieur, s'écria-t'elle en ſe levant toute tranſportée de joie ? hé ! que venez-vous m'aprendre ? peut-il y avoir encore au monde quelque diſgrace à m'arriver ? Oüi, Madame, c'eſt moi, repliqua Zelmis, c'eſt une perſonne qui vous adore, & qui a reſſenti ſi vivement vôtre diſgrace, qu'il n'y a eû que la conſolation de reſpirer le même air auprès de vous, & de ſe trouver dans le même état que vous, qui ait empêché d'en mourir de douleur : Oüi, Madame, je ne vis que parce que je vous aime, & ſi vous ne voulez pas que je ceſſe de vivre, permettez-moi de continuër à vous aimer. Zelmis en diſant ces paroles lui fit voir les voiles qu'il portoit, & faiſant ſemblant de lui montrer avec la main la maniere dont elle devoit nuër les fleurs qui y étoient deſſinées : c'eſt le Roi, Madame, continua-t'il, qui m'envoie ici, & c'eſt l'amour comme vous voiez qui m'y a ouvert un chemin de fleurs,

fleurs ; mais, Madame, rien ne m'a-t'il fermé celui que je me flâtois d'avoir fait à vôtre cœur ; hé ! dit Elvire, ſongez-vous à moi au milieu de vos fers ? n'avez-vous pas aſſez de vos malheurs ? pourquoi tâchez-vous à vous en faire encore de nouveaux. Non, Madame, repliqua Zelmis, il n'y a d'autre malheur dans la vie que d'être éloigné de vous, & d'autre bonheur que de vous aimer, s'il ſe peut, autant que vous êtes aimable, hors cela je ne connois dans le monde ni bien, ni mal, ni joie, ni triſteſſe, & tout le reſte m'eſt indifférent ; mais, Madame, qui ne plaindra vôtre ſort, vous êtes dans les fers, vous qui êtes née pour regner, vous êtes Captive, vous qui devez être toûjours victorieuſe. Toute ma mauvaiſe fortune ne vous eſt pas encore connuë, reprit Elvire ; ma captivité ſeroit moins à plaindre, ſi elle étoit moins heureuſe, & ſi mon cruel ſort ne m'avoit pas miſe entre les mains d'un homme qui m'aime éperduëment, & qui fait tout pour ſe faire aimer. Je ne puis par toutes ſortes de raiſons répondre à ſes tendreſſes, je l'é-

vite, je le fuis, il s'en plaint : mais qui me répondra, qu'enfin cet amour outragé ne ſe changera point en fureur ! Non, Madame, interrompit Zelmis, ne craignez rien, vous portez ſur vôtre viſage des caractéres qui inſpirent en même tems & l'amour & le reſpect, & Baba-Haſſan eſt trop bien paié de ſon amour du ſeul plaiſir de vous aimer. Quelle plus grande faveur peuvent eſpérer ceux qui vous aiment ! Pour moi le Ciel m'eſt témoin ſi je . . . . . Hé ! de grace, interrompit Elvire, changez ces ſentimens d'amour en des mouvemens de compaſſion, & pour vous & pour moi. Moi, changer, Madame ? Moi que je ne vous aime plus : Hé ! voulez-vous m'arracher tout ce qui me reſte au monde ; je n'ai plus rien, je ne ſuis plus à moi-même, & ce n'eſt qu'en vous aimant que je peux me mettre au-deſſus des coups de la fortune, elle peut me rendre malheureux, mais elle ne poura jamais faire que je ne vous aime pas. Il parloit encore quand Baba-Haſſan entra ; mais comme ils parloient François, ſa preſence ne les empêcha pas de dire encore tout ce qu'un

amour malheureux peut inſpirer de tendre. Elvire demanda des nouvelles de ſon mari, & Zelmis lui en aiant apris, ſera plus paſſionné que jamais.

Il ſortit d'auprès de la belle Provençale pour être encore plus avec elle qu'il n'avoit été : il ne ſe crut pas tout-à-fait abandonné, puiſqu'au milieu de ſes diſgraces le Ciel avoit fait pour lui, ce qu'il n'eût oſé même eſpérer. Ce petit raion de fortune lui en fit entrevoir une plus grande, & il s'imagina que rien ne lui ſeroit impoſſible, quand il ſeroit ſecondé par l'amour. Il avoit remarqué étant chez le Roi, que la Mer moüilloit le pied des murs du Palais, & que même le Vaiſſeau où j'ai dit qu'il travailloit n'en étoit éloigné que de quelques pas. Cette diſpoſition lui fit croire qu'il ne lui ſeroit pas impoſſible de voir quelquefois Elvire. Dans cette penſée il l'a fit avertir par Mehemet, qu'il étoit tous les jours au pied de ſon apartement, & que ſous prétexte de vouloir prendre le frais ſur la terraſſe du Palais, elle pouroit le voir ſi la vûë ne lui déplaiſoit point. Elvire avertie du voiſinage de Zelmis monta le

lendemain ſur cette terraſſe, qui avançoit ſur la Mer ; Elle n'y fut pas longtems ſans y être aperçûë de Zelmis, qui n'avoit d'autre plaiſir que de regarder tout le jour le lieu où étoit ſa belle Maîtreſſe. Il joüit quelque tems de ſon bonheur, il l'a vit avec joie ; mais cette joie étoit mêlée du déplaiſir que lui cauſoit l'état où il la voioit, & un autre que lui ſe fût peut-être contenté de la vûë d'un objet qu'il aimoit ſi tendrement, ſans eſpérer rien davantage : mais ce n'étoit pas aſſez pour lui. Il ſçavoit que la fortune favoriſe les grandes entrepriſes, & il voulut que cette même fortune qui avoit eu pour lui des revers ſi funeſtes, eût auſſi en échange des retours extraordinaires. Ce petit ſuccez enfla ſi fort ſes eſperances, qu'il ne ſe propoſa rien moins que d'enlever Elvire d'entre les mains des Barbares, & de la remettre en France. Il ne jugea rien de plus proportionné à ſon amour que cette entrepriſe hardie, & dès ce moment il diſpoſa tout pour cette action. La difficulté étoit de faire ſçavoir ſon deſſein à la belle Provençale. Il ne vouloit pas déclarer à Mehemet une af-

faire de cette importance, ni la confier au hazard d'une Lettre. Cet obſtacle l'arrêtoit ; mais comme l'amour eſt ingénieux, il ne fut pas long-tems à trouver le moien d'attacher un Billet à une fléche qu'il jetta ſur la terraſſe du Palais, dans le tems qu'Elvire s'y promenoit ; il étoit conçû en ces termes :

On ſeroit coupable, Madame, de vous voir dans les fers ſans eſſaïer à vous en tirer, quelque difficile qu'en ſoit l'entrepriſe, elle ne l'eſt pas tant qu'elle paroit, & je ne trouve rien d'impoſſible au monde que de ne vous aimer pas. Nous vous attendrons Jeudi au ſoir à l'entrée de la nuit au pied de vos murailles, une pareille fléche que celle qui vous a porté ce Billet, vous portera un fil au bout duquel ſera attaché une corde à la faveur de laquelle vous deſcendrez. Les choſes ſont aſſez bien diſpoſées pour faire eſpérer que l'entrepriſe réüſſira, il y auroit trop d'injuſtice ſi vous étiez plus long-tems Eſclave. Ce deſordre & cette violence ne peuvent durer plus long-tems dans la nature, & on ſe peut flâter d'un heureux ſuccez quand l'amour eſt de la partie, &

qu'on travaille de concert avec lui pour la plus aimable perſonne du monde.

Ce Billet fut le lendemain ſuivi d'une réponſe attachée à une pierre qu'Elvire jetta de ſa terraſſe dans le Vaiſſeau où Zelmis travailloit : elle ne pût avoir ni encre, ni plume dans le Palais, mais la vivacité de ſon eſprit répara ce deffaut. Elle paſſa une partie de la nuit à piquer avec la pointe d'une aiguille ſur du papier tous les caractéres qui compoſoient cette Lettre, Zelmis aiant mis ſur un fond noir, lût fort diſtinctement, elle étoit conçûë en ces termes :

Je ne ſçai ſi c'eſt l'eſperance de la liberté ou le déſir de vous revoir, & mon époux qui me fait trouver vôtre entrepriſe ſi agréable : mais j'avouë que l'idée flâteuſe que je m'en fais par avance, me fait oublier les peines de ma captivité. Il eſt vrai que de mes maux l'eſclavage n'eſt peut-être pas le pire, j'aime & c'eſt tout mon mal, je ne ſçai qui m'arrache cette parole, mais n'en profitez point Zelmis, c'eſt de mon mari dont je veux parler, qu'il ſoit avec vous

je vous en prie, ou bien ſi cela ne ſe peut & que vous y veniez ſans lui, n'y venez point avec tous vos charmes. Adieu, je vous attens à l'heure que vous m'avez marquée.

Cette Lettre porta autant d'amoureux traits dans le cœur de Zelmis, qu'il y avoit de piqueures qui la compoſoient, qu'il eût de plaiſir à la baiſer & à la tremper de ſes larmes, qu'il ſentit de joie à la relire cent fois, cette aimable Lettre, où il trouvoit tant de douceurs, tant de charmes, tant de raport à ſon amour. Il interprétoit en ſa faveur les feintes d'Elvire, ſes déguiſemens, ſes peines d'avoüer une choſe qu'elle ne pouvoit diſſimuler, & il ne ſongea plus dès-lors qu'à la grande affaire qu'il alloit entreprendre. Il s'aſſura encore mieux des gens qui devoient être de la partie, il les trouva tous dans les mêmes ſentimens avec leſquels il les avoit laiſſez, & il leur donna ordre de ſe rendre le jour marqué, deux heures avant qu'on fermât les portes de la Ville, dans le Vaiſſeau où ils ſçavoient qu'il travailloit.

L'affaire fut ſi bien conduite que le

Jeudi au ſoir il ne manqua perſonne de tous ceux qui devoient s'y rendre, la premiére choſe qu'on fit fut de ſe ſaiſir du Negre qui gardoit le Vaiſſeau; de lui mettre un baillon dans la bouche & de le deſcendre à fond de cale. L'on n'eût pas de peine enſuite à rompre la chaîne qui tenoit la Chaloupe attachée, & aiant pris les morceaux de bois & les voiles qui étoient les plus néceſſaires, on fit aprocher la Barque des murailles avec le moins de bruit qu'il fut poſſible. Zelmis fit connoître ſon aproche à la belle Provençale par quelques étincelles qu'il fit ſortir d'un caillou, à quoi elle répondit avec une pierre qu'elle jetta dans la Mer, & qui aprit à Zelmis qu'elle l'avoit prévenuë au rendez-vous. Il fut ſi heureux que la Fléche à laquelle le fil, dont je vous ai parlé, étoit attachée, tomba du premier coup ſur la terraſſe où étoit Elvire; & il étoit impoſſible qu'étant animez par ce Dieu qui les ſçait ſi bien lancer, il n'adreſſa pas d'abord où ſes yeux, ſes penſées & ſon cœur viſoient continuellement.

On ne peut exprimer quels furent les

ſentimens de Zelmis pendant le peu de tems qu'Elvire fut à ſe diſpoſer pour deſcendre. On ne peut repreſenter ſes tranſports, ſes apréhenſions, ſes allarmes, ſes frémiſſemens, tout le fait eſpérer, tout le fait craindre, le péril le rend preſque immobile, les horreurs de la nuit l'épouvente, il frémit, il tremble, il eſpére, il craint.

Cependant Elvire deſcend, ſon aproche diſſipe les ténébres; elle chaſſe les craintes de Zelmis, elle releve ſes eſpérances. Mais la joie en ce moment ſe tranſporte en un tel excez, que ce n'eſt plus lui, ce n'eſt plus ce même Zelmis, qui un peu auparavant animoit l'un & exhortoit l'autre, diſpoſoit la voile, prenoit le gouvernail. On ne ſçait plus ce que ſont devenus ſes ardeurs, & ſans le ſecours de ceux qui étoient avec lui dans la Chaloupe, il auroit oublié ce qu'il y venoit faire. Il ſe crût déja trop bien paié de ſes peines par la ſeule joie de poſſeder Elvire, quoique l'obſcurité de la nuit lui ôtât le plaiſir de la voir auſſi-bien qu'il l'eût ſouhaité. Il ne ceſſoit néanmoins de la regarder avec tant d'opiniâtreté & d'aplication, qu'il ne s'a-

ſur eux, & comme il n'en étoit pas beaucoup éloigné, il ne fut pas long-tems à les joindre. Je ne veux point, Meſdames, vous exprimer le deſeſpoir de ces infortunez, quand ils reconnurent que ce Brigantin étoit d'Alger, lequel y retournoit après deux mois de courſe. On ne peut ſe repreſenter un ſi grand changement, ſans reſſentir une partie des douleurs de ces malheureux : Combien de fois Zelmis fut-il ſur le point de ſe jetter dans la Mer, pour finir ſes malheurs avec ſa vie ? De quels yeux regarda-t'il Elvire ? Que ne lui dirent-ils point dans ce moment ces yeux ? Ces mêmes yeux où la joie venoit d'éclater, & dans leſquels alors la douleur étoit peinte. Il n'exprima ſon affliction que par ſon ſilence, & par quelques ſoûpirs entrecoupez. Elvire parut la moins émuë, elle entra la premiére dans le Brigantin, Zelmis la ſuivit avec les autres, & le vent s'étant auſſi-tôt mis au frais, ils ſe trouvérent quelques heures enſuite à la vûë d'Alger, & peu de tems après dans le Port.

La nouvelle du retour de la belle Eſclave, dont l'évaſion avoit été déja ſçûë

de

de tout le monde ne fut pas long-tems à ſe répandre dans toute la Ville, l'on accourut de toutes parts pour la voir rentrer, & le Capitaine du Brigantin apellé Turquille, la reconduiſit au Palais comme en triomphe. Baba-Haſſan ne s'emporta point à la vûë de cette belle fugitive, il l'a reçût au contraire avec des ſentimens, dont l'ame la mieux née puiſſe être capable. Si j'euſſe crû, Madame, lui dit-il, que vôtre condition vous eût paru ſi rude, je vous aurois évité en vous rendant la liberté, les riſques que vous avez couru pour la recouvrer : mais je m'étois imaginé que l'amour que j'ai tâché de vous faire paroître, en adouciroit les peines : Vous fuiez cependant, Madame, mon amour n'a pû vous arrêter, & je veux un mal mortel à Turquille de vous avoir remiſe entre mes mains, puiſque vous y revenez aparemment avec les mêmes ſentimens que vous aviez quand vous en êtes ſortie. Bien loin de faire aller ſur vos pas, je m'eſtimois heureux de n'avoir plus devant les yeux une perſonne ſi belle & ſi ſévére, & je ſuis au deſeſpoir que vôtre vûë ſi contraire à mon

repos, renouë des liens que vôtre éloignement auroit rompu. Je n'attendois pas moins de généroſité de vôtre part, Seigneur, répondit Elvire, & je ſuis confuſe des bontez que vous avez pour vôtre Captive; mais permettez-moi de vous dire que plus ma captivité paroît douce, plus elle m'eſt inſuportable : vous m'aimez, Seigneur, & ma loi, ma raiſon, mon devoir, tout me deffend de vous aimer; heureuſe ſi le Ciel en m'ôtant la liberté, m'eût ôté en même tems les apas qui vous ont charmez. Vous m'aimez, répéta-t-elle encore, & n'ai-je pas lieu d'appréhender que vous vous laſſiez de mon indifférence, & que cette bonté inſultée, ne change enfin en un juſte dépit, dont vous ne ſerez peut-être plus le maître : Non, Madame, interrompit Baba-Haſſan, ne craignez rien des emportemens de ma paſſion; ce n'eſt point en amour qu'on ſe ſert de ſon pouvoir, & je ſerois de tous les hommes le plus malheureux, ſi ne pouvant mériter vôtre eſtime, je m'atirois vôtre haine. Baba-Haſſan ſe retira après ces paroles : Elvire rentra dans le Palais, & Zelmis re-

tourna chez ſon Patron, qui ne le reçût pas avec la même civilité que Baba-Haſſan avoit euë pour la belle Provençale : il eſſuia au contraire tout ce que la colére mêlée de vengeance & d'intérêt peut faire reſſentir d'emportemens, & il fut depuis reſſerré dans ſon Logis avec beaucoup de rigueurs. Il eſt vrai qu'il eût dans cette ſolitude, la compagnie de quatre belles femmes, qui parloient toutes fort bien Eſpagnol ; mais il fut inſenſible à leurs apas, il ne voioit rien, quand il ne voioit point Elvire, & cette compagnie qui auroit été pour un autre un ſujet de conſolation, lui en fut un de mille occaſions périlleuſes.

L'amour chez les Turcs n'eſt point armé de traits, il eſt couvert de fleurs, on ne ſçait ce que c'eſt que d'y mourir des cruautez d'une belle, & les Dames ont le même ſcrupule en ce païs-là de faire languir un amant, que quelques-unes ont en celui-ci de le favoriſer. Elles font toutes les avances, la loi de la nature eſt la premiére qu'elles ſuivent préférablement à celle de Mahomet, parce qu'elles ſont femmes avant que d'être Turques,

& elles donnent de la tendreſſe & des faveurs en retour des ſervices que les hommes leur rendent ; enfin on y eſt heureux avant qu'on y ſoit amant. Les quatre belles perſonnes avec qui Zelmis demeuroit, avoient naturellement un grand penchant à l'amour, & la nature en leur donnant ce cœur tendre, ne leur avoit pas refuſé les avantages qui font aimer. Elles étoient toutes charmantes, & elles retenoient dans leur air quelque choſe de cette fierté que nous remarquons dans ces Statuës Grecques ou Romaines. Leurs habillemens & leurs maniéres inſpiroient aſſez de tendreſſes : elles n'y étoient que trop portées, & Zelmis étoit le ſeul qui ne brûloit point au milieu de tant de feux. Il ne fut pas long-tems néanmoins à s'apercevoir de la diſpoſition du cœur de ſes belles Maîtreſſes, & il connut ſans peine qu'elles ſouhaitoient de lui quelque choſe de plus que les ſervices ordinaires que rendent les Domeſtiques.

Immona la plus belle & la plus jeune de toutes, fut celle qui lui fit paroître le plus d'amour, elle avoit tout ce

qui peut former une charmante perſonne ; le front élevé , l'œil brillant , la bouche pleine de ces agrémens qu'on ne peut exprimer. Des cheveux noirs accompagnoient ce beau viſage , & relevoient l'éclat de ſon teint avec tant d'avantage , qu'il ſembloit qu'elle ne les eût reçû de la nature que pour cet effet ſeulement. Ses manieres étoient les plus engageantes du monde , Zelmis auroit ſans doute mieux répondu à ſon amour , s'il y eût eû place dans ſon cœur pour une autre paſſion. Cette belle Africaine fut charmée des qualitez de ſon Eſclave , elle fit tout ce qu'elle put pour s'en faire aimer , mille geſtes amoureux , cent regards paſſionnez , une infinité de ſouris capables d'enflâmer les plus glacez , étoient les armes ordinaires dont elle ſe ſervoit pour abattre ſa fierté ; mais il païoit les emportemens d'Immona de tant de froideurs , qu'on voioit aiſément qu'il s'eſtimoit malheureux de recevoir des douceurs d'une autre que d'Elvire , de qui les rigueurs lui auroient été cent fois plus agréables que toutes les faveurs des plus belles perſonnes du monde.

Immona ne fut pas la ſeule qui eût de la bonne volonté pour Zelmis, Fatma qui ne lui cédoit point en beauté, prétendit quelque part à ſon cœur, & elle n'avoit juſqu'alors diſſimulé ſa paſſion, que pour mieux connoître les ſentimens de ſa rivale qui lui avoit fait confidence de ſon amour; en les connoiſſant, elle aprit auſſi ceux de Zelmis, & ſçachant qu'il rendoit à ſa paſſion une indifférence cruelle, elle s'imagina que le peu d'apas de ſa rivale étoit cauſe de cette froideur, & dans cette vûë elle crut que le mépris que Zelmis faiſoit de ſon cœur étoit une marque certaine qu'il ſoupiroit pour une autre; & comme nous ſommes naturellement portez à croire ce que nous ſouhaittons, elle ſe flâta avec plaiſir d'avoir allumé cette paſſion. Elle ne ſongea plus dans cette penſée qu'à emploier tous ſes charmes pour lui donner, ſi elle pouvoit, autant d'ardeur qu'elle en avoit pris. Ses paroles, ſes manieres, ſes regards, tout étoit plein d'amour & d'artifice, & elle en montra bien-tôt plus que Zelmis & Immona n'en vouloient ſçavoir. Immona vit naî-

tre avec horreur l'amour de cette rivale. Elle ne l'étudia pas long-tems pour connoître les ſentimens de ſon cœur. Ses ſoins, les inquiétudes, l'indifférence de Zelmis pour elle, tout lui diſoit ce qu'elle eût bien voulu ne pas aprendre. Le dépit s'empare auſſi-tôt de ſon ame, elle ſe déchaîne, elle s'abandonne à la rage, & avant que de faire éclater ſa vengeance elle exhala ſon dépit par ces paroles qu'elle adreſſa un jour à Zelmis. C'eſt donc une autre que moi qui t'a ſçû charmer, ingrat; ce n'étoit pas aſſez pour moi, du mortel chagrin de ne l'avoir pû faire, il falloit encore pour accroître mes ennuis que je viſſe une rivale en venir à bout; cette indifférence que je te croiois naturelle ne s'étend pas ſur tout le monde, & ce n'eſt que pour moi que tu garde tes froideurs. Ces paroles dites d'un ton plein d'aigreur, épouventérent Zelmis, & croiant la fléchir en lui faiſant l'aveu de ſon amour: Ha! Madame, lui dit-il avec un profond reſpect, il eſt vrai que j'aime & que je ſuis épris de la plus belle paſſion dont un cœur ſoit capable, je porte des fers

mobile à regarder cette belle perſonne, ſans ſonger qu'elle ne l'apelloit pas pour regarder ſeulement. Elle s'aperçût aiſément de ſon trouble : Que te faut-il donc, ingrat ? s'écria-t-elle, d'un ton le plus paſſionné du monde : N'ai-je donc point aſſez de charmes ? Et ne comprens-tu pas encore l'excez de mon amour ? Qu'attens-tu ? Que ſouhaites-tu ? Que crains-tu ? Parle : Mais tu es immobile, ton ſilence te condamne, tu ne m'aime point : Va cruel, que le Ciel pour me vanger puiſſe un jour t'inſpirer autant d'amour qu'il m'en a donné, pour te faire ſouffrir autant que je fais en ce moment : Que je ſuis malheureuſe, continuoit-elle, après quelques momens de ſilence, pendant leſquels elle avoit laiſſé couler quelques larmes, que je ſuis malheureuſe d'avoir prodigué des faveurs à un ingrat qui en ſçait ſi mal uſer. Ces paroles étoient prononcées d'un ton de voix ſi touchant, que Zelmis en fut preſque ébranlé, & peut-être que ſa fidélité qui n'avoit jamais été expoſée à une ſi rude épreuve, n'auroit pas tenu encore longtems contre tant de charmes, ſi Achmet

qui revenoit de la Moſquée, & qui ſe fit entendre par ſa voix, n'eût bien fait changer de ſentimens à l'un & l'autre. Le trouble que Zelmis ſentit pour lors, ne ſe peut bien comparer qu'à celui d'Immona, elle ſe deſeſperoit : Zelmis ne ſçavoit quel parti prendre, quand pour comble de malheur Achmet de qui l'on pouvoit facilement entendre toutes les paroles, demanda où étoit Immona.

Ce coup de foudre acheva de les terraſſer : Que faire dans cette extrémité ? Où ſe mettre ? Où ſe cacher ? Le tems preſſe, les délibérations ſont hors de ſaiſon, & déja Achmet monte, quand Immona conſervant encore quelques reſtes de preſence d'eſprit, fit mettre Zelmis avec précipitation dans un de ces Matelats, qui ſervent de lit aux Turcs, & qui ſont roulez pendant le jour à un coin de la Chambre. Zelmis étoit dans cette violente ſituation quand Achmet entra, il remarqua le trouble d'Immona, ſans en pouvoir deviner la cauſe, il lui en demanda pluſieurs fois le ſujet, & elle ſe ſauva toûjours le mieux qu'elle pût. Je ne vous dirai point, Meſdames,

ſi l'émotion que ſentit Immona, ajoûta quelque nouveau charme à ſa beauté, mais il eſt certain qu'Achmet n'eut jamais plus de tendreſſe pour elle qu'en ce moment-là : Elle ne fut jamais à ſes yeux ni plus belle, ni plus animée, & il ne ſe ſentit jamais ni plus amoureux ; ni plus enflâmé. Il l'a careſſa plus qu'à l'ordinaire. Le doux bruit des baiſers, dont il accabloit Immona, venoit même juſqu'aux oreilles de Zelmis, qui avoit des fraieurs mortelles que ſon Maître ne le découvrit. Quand Cid-Haly, pere d'Achmet entra tout-d'un-coup avec grand bruit dans le Logis : il appella ſon Fils avec tant de précipitation, pour aller acheter des Chrétiens nouvellement arrivez au Port, qu'il fut obligé de le venir joindre dans le moment. Il eſt impoſſible de vous exprimer la joie que ce Liberateur cauſa à Zelmis & à Immona : quelles graces ils lui rendirent ſecrettement, pour être venu ſi à propos les tirer de l'abîme où ils étoient ! & quels ſermens fit Zelmis de ne ſe trouver de ſes jours dans une bonne fortune où il y avoit tant à riſquer.

L'amour

L'amour ſi violent eſt voiſin de la haine, & quand on a aimé avec emportement, il faut qu'on haïſſe avec fureur. Immona outragée & perſuadée de l'amour de Zelmis pour Fatma, ne reſpire plus que rage & que fureur, & ne ſonge qu'à perdre Zelmis. Les moiens ne lui manquoient pas : elle avoit ſur ſon Eſclave un plein droit de vie & de mort, & elle en eût été quitte pour rendre à Achmet ce que Zelmis lui avoit coûté : mais comme cette violence auroit fait beaucoup d'éclat, elle s'abandonna à une vengeance plus cachée & plus conforme à ſa haine, elle voulut par un plus illuſtre emportement immoler deux Victimes à l'amour, & ſacrifier en même-tems & Zelmis & ſa Rivale. Elle n'a pas plûtôt formé ce deſſein, qu'elle inſtruit Achmet des ſecrettes intelligences qui étoient entre Zelmis & Fatma, & pour mieux aſſurer ce qu'elle avance, elle lui promet de l'en convaincre le lendemain de ſes propres yeux. Elle donna tant de couleur de vérité à cette trahiſon, qu'Achmet donna dedans, & entra auſſi-tôt dans une rage & dans un deſir de ven-

geance ſi furieux, qu'il eût de la peine à en retenir les tranſports juſqu'au lendemain. Le jour venu, il ordonna ſecrettement à Kaliſia & à Kamer ſes autres femmes, d'aller au lieu de la Sépulture des Turcs, & d'emmener les Négres avec elles; enſorte qu'il ne reſtât dans le Logis que les perſonnes néceſſaires à cette Tragedie, Fatma, Achmet, Zelmis & Immona. Achmet fit ſemblant de ſortir à l'heure ordinaire pour aller à la Moſquée, & demeura dans une Galerie qui étoit à côté de la Porte. Immona reſta en bas, & Fatma monta dans ſa Chambre, comme elle avoit accoûtumé. Toutes ces choſes ainſi diſpoſées, Immona commande à Zelmis de porter quelque choſe ſur la terraſſe, & dans le tems qu'il eſt ſur l'eſcalier, elle avertit Achmet de rentrer, & de monter en haut, s'il vouloit être témoin de tout ce qui ſe paſſoit entre Zelmis & Fatma. On ne peut dire avec quels tranſports de colére Achmet monta pour ſurprendre Zelmis, qui ne ſongeant à rien moins qu'au piége qu'on lui tendoit, revenoit tranquillement d'où Immona l'avoit envoié.

Achmet le rencontra prés de l'Apartement de Fatma, devant lequel il falloit de néceſſité paſſer pour aller à la terraſſe, & il lui ſembla même, tant il étoit préocupé, les entendre parler enſemble. Il n'en falloit pas davantage, & ç'en étoit même trop pour convaincre un homme, qui étoit déja diſpoſé à tout croire, & ſans examiner davantage les choſes, il ſe jetta ſur Zelmis, les yeux étincelans de colére, & l'auroit percé de mille coups, s'il ne l'eût réſervé à une plus célébre vengeance. Fatma ne fut pas mieux traitée que Zelmis, & elle porta ſur le viſage des marques de l'emportement d'Achmet. Immona monte à ce bruit, faiſant l'ignorante de tout ce qui ſe paſſoit, & qui triomphoit dans l'ame de l'heureux ſuccez de ſa fourberie. Elle interpoſe ſon crédit : elle feint de vouloir calmer le couroux d'Achmet, mais rien ne le peut apaiſer, il court dans le moment chercher des Officiers pour conduire ces Criminels en lieu de ſûreté. Zelmis connût bien-tôt l'Auteur de cette trahiſon. Il avoit remarqué que depuis ce qui s'étoit paſſé avec Immona, elle

ne le regardoit plus qu'avec des dédains, mêlez de fureur, & qu'elle ne voioit plus Fatma ſans faire éclater ſon reſſentiment. Il vit bien que tout ce qui étoit arrivé, n'étoit conduit que par ſes artifices, & la regardant avec des yeux d'indignation : Tu triomphe cruelle, lui dit-il, tu triomphe. Tu immoles deux innocentes Victimes à ta vengeance : mais tu ne profiteras point de ton crime ; je te haïrai par tout, & je ſuis aſſez venge, puiſque tu m'aime, & que tu ne me reverras jamais. Il ne lui en pût dire davantage. On le conduiſit auſſi-tôt au Château de l'Empereur, qui eſt hors la Ville, & Fatma fut menée aux Priſons des Femmes Publiques. Zelmis vit avec horreur le péril où il étoit. Il ſçavoit les Loix des Turcs qui veulent qu'un Chrétien trouvé avec une Mahométane expie ſon crime par le feu, ou ſe faſſe Muſulman ; il avoit beau proteſter de ſon innocence, Achmet qui avoit juré la perte de ſon Eſclave, vouloit l'immoler à ſon reſſentiment ; il y étoit animé par Immona ; enſorte que les affaires de Zelmis étoient pour lors en un très-fâcheux état.

Cependant le * Conſul de la Nation Françoiſe aprend tout ce qui ſe paſſa, il interpoſe ſon autorité, il va trouver Achmet qui ſe rend d'abord implacable: le Conſul ne ſe rebute point: il lui repreſente que rien n'eſt quelquefois plus faux que les aparences, que quand la choſe ſeroit vraie, il auroit peu de gloire à faire paroître ſa puiſſance contre ſon Eſclave, & lui fit connoître enfin, qu'en le perdant, il perdoit en même tems une ſomme conſidérable qui étoit venuë depuis peu pour ſon rachat. Cette raiſon fut beaucoup plus forte que toutes les autres, & comme il n'y a rien que les Turcs ne ſacrifient à leur intérêt, Achmet ſe laiſſa un peu abattre. Quand les premiéres fougues de ſa colére furent paſſées, il retira Zelmis des mains du Divan, & il avoüa devant les Juges que ce n'étoit que ſur un ſimple ſoupçon qu'il avoit agi, & que le crime de ſon Eſclave n'étoit confirmé d'aucune preuve.

Il ne faut qu'un moment pour changer la face des affaires les plus deſeſpérées, & la fortune ne ſe plaît que

* *Mr Duſſaut.*

dans ces grands & soudains changemens. Dans le tems que Zelmis est le plus accablé d'infortunes, c'est dans ce même tems-là qu'il est élevé au comble du bonheur, & qu'Achmet lui rend la liberté après avoir reçû chez le Consul le prix de sa rançon.

Il n'y avoit pas deux heures que Zelmis étoit libre, & il se promenoit dans une Galerie avec le Consul, tout plein de la joie que lui causoit le nouvel état où il se trouvoit ; il songeoit à l'aimable Elvire dont il n'osoit demander des nouvelles ; il le voulut faire plusieurs fois, la crainte qu'il avoit d'aprendre quelque chose de fâcheux lui faisoit toûjours dire autre chose qu'il ne souhaittoit. Il étoit dans cette inquiétude, quand il vit tout-d'un-coup entrer une Dame qu'il reconnut Chrétienne par le voile dont elle avoit la tête couverte. Le Consul la voiant aprocher, voilà dit-il à Zelmis, une Dame qui ne vous est pas inconnuë, elle n'a pas moins souffert que vous ; mais enfin les maux de sa captivité sont finis aussi-bien que les vôtres ; je vous laisse avec elle pour

aller finir quelques affaires preſſées. Zelmis ne reconnut point d'abord cette Dame ; mais quelle ſurpriſe fut la ſienne quand il vit l'aimable Provençale. Les grandes paſſions ne ſe marquent point par des mouvemens ordinaires, Zelmis ne s'emporta point auſſi à des ſignes d'une joie commune ; mais aiant regardé quelque-tems Elvire avec des yeux interdits ; pardonnez, Madame, s'écria-t'il, en ſe jettant à ſes pieds, pardonnez à des tranſports dont je ne ſuis plus le maître. Ils ne purent alors retenir quelques larmes, mais ces larmes n'étoient pas de celles que la joie ſeule d'avoir recouvré leur liberté, leur faiſoit reprendre, elles étoient mêlées de cette douceur & de ce charme qui ne ſe trouve que dans l'amour. Zelmis cependant ne pouvoit ſe raſſaſier de regarder Elvire, elle ne lui avoit jamais paru ſi charmante, & les larmes dont ſon beau viſage, étoit trempé lui cauſoient une certaine langueur qui ſe confondant avec cette vivacité que répand ordinairement la joie, formoient la beauté du monde la plus touchante. Zelmis roula

pant enfin le silence : c'est donc vous, Madame, que je vois, lui dit-il, c'est vous ? vous êtes libre, & je n'ai en rien contribué à vôtre liberté ? Faut-il que je vous voie hors des fers avec quelque chagrin, puisque je n'ai pas eû la gloire de vous en tirer. Ah ! Monsieur, reprit la belle Provençale, je ne me souviens qu'en frémissant de ce que vous avez hazardé pour moi ; mon mari n'est plus, & la cause de sa mort ne vient sans doute que de ma fuite avec vous. Ces paroles qui furent suivies d'un débordement de larmes, surprirent extrêmement Zelmis, il ne sçavoit rien de la mort de de Prade, & quoique la douleur d'Elvire l'affligea au dernier point, il eût néanmoins de la peine à dissimuler la joie que cette nouvelle lui causoit. Puisque de Prade étoit le plus dangereux rival qu'il eût.

La perte d'un mari est quelque chose de si sensible, continua Elvire, après avoir donné quelques momens de tréve à sa douleur, qu'il est impossible de l'exprimer, s'il y a pourtant quelque chose qui puisse temperer ce chagrin, c'est une joie pareille à celle que je ressens

aujourd'hui ; je vous vois, je ſuis libre, vous n'êtes plus dans les fers, & vous pouvez juger de la joie que j'ai de vôtre liberté, puiſqu'après celle de mon mari pendant qu'il vivoit, c'étoit ce que je ſouhaitois avec le plus d'ardeur. Vos intérêts & les ſiens m'étoient preſque communs, je les confondois même ſouvent enſemble, & je ne ſçai ſi je ne ſuis point criminelle d'en avoir fait ſi peu de diſtinction. Cette vertueuſe perſonne rougit à ces paroles, & elle voulut en cachant ſon beau viſage dérober à *Zelmis* le plaiſir que lui cauſoit cette aimable confuſion ; mais Zelmis relevant doucement le coin du Voile dont elle ſe cachoit : ne m'empêchez pas, Madame, lui dit-il, de vous admirer dans un état ſi charmant, que vous devez me paroître divine avec cette rougeur : Et comment peut-on entendre ces paroles engageantes de vôtre belle bouche, & ne pas expirer de plaiſir à ces yeux ? c'eſt trop de joie pour un ſeul jour, Madame, & mon cœur ne la peut contenir. Ils paſſérent le reſte de la journée dans un épanchement de cœur qu'on ne

peut exprimer, ils se dirent tout ce qu'un violent amour peut inspirer de plus tendre. Elvire aprit à Zelmis que son mari avoit été emporté depuis trois mois de la peste, qui avoit fait d'étranges ravages dans la Ville. Elle lui dit ensuite que le Roi ne pouvant être heureux dans ses amours avoit fait connoître la pureté & la délicatesse de sa passion, en lui rendant la liberté, par une générosité vraiement Roiale. Zelmis de son côté informa sa Maîtresse de tout ce qui s'étoit passé depuis leurs retours, des différens risques qu'il avoit courus, l'impossibilité de lui faire sçavoir de ses nouvelles & de recevoir des siennes, & de la maniére enfin dont il avoit recouvré la liberté.

Ce fut pendant ce tems-là, que la permission qu'avoit Zelmis de voir la belle Provençale autant qu'il le souhaitoit, rendit son ardeur plus vive, il reconnut encore plus de charmes dans son esprit qu'il n'avoit remarqué de perfections dans sa personne, & quand quelquefois cette belle Veuve s'échapant à la joie, oublioit pour quelque tems l'idée de son mari, elle faisoit éclater un enjoüement si spi-

ſtruel, que Zelmis n'auroit pû lui refuſer ſon cœur, s'il n'en eût pas déja été amoureux.

Enfin ce jour, cet heureux jour ſouhaité par tant de vœux, demandé avec tant de larmes : ce jour auquel Elvire & Zelmis devoient ſortir d'Alger, arriva. Ils s'embarquérent après avoir pris congé du Conſul, & ſi-tôt qu'ils furent dans le bord, on mit à la voile. Le Vaiſſeau n'étoit pas encore ſorti du Port, que Zelmis qui étoit reſté ſur le tillac pour voir appareiller, entra dans la Chambre du Capitaine où étoit Elvire, il l'a trouva couchée ſur un de ces petits lits qui ſont ſur les Vaiſſeaux, deſolée & capable de percer de douleur les plus inſenſibles : Hé bien ! Madame, lui dit-il, en s'aprochant de ſon lit, vous voulez donc toûjours vous affliger, n'eſt-il pas tems enfin que ces larmes tariſſent ? Et ne pouvez-vous joüir du repos, après un ſi long-tems de traverſes : Vous ſortez des fers : Vous rentrez dans vôtre Patrie, les vents les plus favorables vous y portent, & tout ce qui dévroit vous élever au comble de la joie, ne ſert qu'à vous

jetter dans un abîme de triſteſſe : Vous ne dites rien, Madame, pourſuivit Zelmis, en levant le coin du mouchoir, dont elle eſſuioit ſes beaux yeux, regardez-moi du moins, je vous prie, & n'achevez pas de me deſeſperer par le mortel chagrin que me cauſe vôtre triſteſſe. Elvire ne répondit que par un ſoûpir, & Zelmis ne pouvant plus ſoûtenir la preſence de cette belle deſolée, ſortit de la Chambre pour n'y pas rentrer ſi-tôt, mais il ne fut pas long-tems à revenir près d'elle, ſes larmes étoient un peu eſſuiées, & comme elle avoit paſſé un moment de la triſteſſe que lui cauſoit le ſouvenir de la mort de ſon mari à la joie que lui donnoit la vûë de Zelmis, elle le regarda avec des yeux tous brillans de bonté, & qui lui portérent encore mille nouveaux feux dans l'ame. Non, mon cher Zelmis, lui dit-elle, en le voiant : non je ne veux plus m'affliger, le Ciel en m'ôtant mon mari, vous a conſervé, cela ſuffit pour me conſoler, & vous me tenez lieu de tout. Zelmis ne pût répondre à de ſi tendres paroles, mais ſe jettant à ſes genoux, & prenant une de

ſes

ſes mains, il y attacha ſa bouche toute de feu, avec un grand tranſport, qu'il en demeura hors de lui. Il n'eût pas la force de ſe lever, mais regardant Elvire avec des yeux les plus paſſionnez du monde; j'ai eu aſſez de réſolution, Madame, lui dit-il, pour ſouffrir ma diſgrace, & je n'ai pas aſſez de force pour ſoûtenir ma bonne fortune: pardonnez-moi, belle Elvire, les joies immodérées agitent d'abord avec trop de violence, & ma joie ſuffiroit à faire pluſieurs heureux.

Pendant le tems que ces amans furent à repaſſer en France, ils ne ſe quittérent preſque pas d'un ſeul moment; ils ne rencontrérent en faiſant leur route qu'un Vaiſſeau de Marſeille qui portoit en Alger quelques Religieux, leſquels y alloient racheter des Captifs, y aiant été ſurpris d'un gros tems, qui ne ſervit qu'à les porter plus vîte où ils vouloient aller. Ils arrivérent enfin à la Cyoutat, où on leur donna le lendemain des gardes de ſanté pour les conduire à Marſeille, & y faire quarantaine au Lazaret.

Ce fut dans ce lieu-là qu'ils eurent tout le tems de ſe dire ce qu'ils ſentoient

l'un pour l'autre. Quel plaiſir pour Zelmis de ſe voir avec Elvire, plus de mari, plus de jaloux, plus de témoins ; Quelle ſatisfaction pour Elvire de ſe voir continuellement avec Zelmis, après de ſi cruelles ſéparations. On ne ſe formera jamais qu'une imparfaite idée du bonheur de deux perſonnes que la fortune a conduit au comble du contentement par des reſſorts ſi cachez & ſi extraordires. Non, Madame, lui dit un jour Zelmis, qu'il ſe trouva le plus paſſionné de ſa vie, & qu'il devoit le lendemain ſortir du Lazaret ; quand vous ne ſeriez pas la plus aimable perſonne du monde, & que je ſerois aſſez malheureux pour ne vous pas aimer plus que toutes choſes, j'y ſerois forcé malgré moi. Il y a quelque choſe de ſi nouveau & de ſi engageant dans vôtre deſtinée, qu'il eſt impoſſible que nous ne ſoions pas nez l'un pour l'autre. Nous nous ſommes rencontrez en tant d'endroits ; Nous nous ſommes vûs enſemble, en des états ſi differens, qu'il ſembloit que le hazard ne nous uniſſoit que pour nous ſéparer, & ne nous éloignoit que pour nous rejoindre.

La premiére fois que je vous vis, je vous aimai ; en vous revoiant, je fus charmé. J'ai été dans les fers avec vous, je vous y ai adorée : Nous sommes libres presentement ensemble : Hé ! que dois-je espérer, Madame, s'écrioit-il, en embrassant ses genoux. Zelmis animoit ces paroles d'un ton de voix si passionné, qu'Elvire en fut émûë, le feu sortoit de ses beaux yeux, & tout son visage se couvrit d'une aimable rougeur. Elle n'eût pas la force de répondre, & Zelmis ne lui pût rien dire davantage. Mais tout leur entretient qui n'étoit alors qu'un langage muet, étoit plus éloquent mille fois que les plus tendres paroles, c'étoient les yeux, les larmes & les soûpirs qui parloient, & qui ne se faisoient que trop bien entendre. Quand Zelmis prenant la parole : Vous ne dites rien, Madame, lui dit-il, hé ! que dois-je juger de vôtre silence ? Avez-vous de la confusion à avoüer que vous m'aimez ? Ou apréhendez-vous de me desespérer en me disant que vous ne m'aimez pas : parlez, Madame, & ne me laissez pas plus long-tems en proïe à tant de différentes pensées

qui me tourmentent, ne ſouffrez pas qu'il y ait tant de deſordre en un cœur où vous régnez ſi abſolument. Que voulez-vous que je vous diſe, reprit foiblement Elvire ; ce que je veux que vous me diſiez, interrompit Zelmis, ce qu'on dit quand on aime, que rien ne pourra troubler un amour, qu'un prompt engagement unira vôtre ſort au mien avec des nœuds qui dureront toûjours ; car enfin, Madame, tant que vôtre mari a vécu, je vous ai aimée, ſans interreſſer vôtre auſtére vertu dans cet amour ; preſentement qu'il n'y a plus de devoir à écouter, il n'y a que l'amour à ſuivre. Vous ne vous ſouvenez donc plus, reprit Elvire, de ce que vous m'avez dit tant de fois, que vous ne demandiez pour prix de vôtre amour que la ſeule gloire de m'aimer, & vous me parlez preſentement d'Himen. Cette penſée me fait frémir, le ſouvenir encore récent de mon mari n'en eſt pas toute la cauſe, je craindrois en poſſédant vôtre cœur de ne pas poſſéder vôtre eſtime. Vous vous êtes flâté peut-être que j'ai été ſuſceptible de quelque tendreſſe pour

vous dans le tems que je la devois toute à mon mari ; ne craindriez-vous point avec une eſpéce de raiſon qu'aiant pu ſuccomber à une premiére foibleſſe, je ne fuſſe encore capable d'une ſeconde, lorſque je ſerois vôtre Femme. Ne trouveriez-vous pas dans cette vûë trop de facilité à dégager avec plaiſir un cœur, à qui la poſſeſſion auroit déja ôté tout le goût de l'amour ? Je tremble quand je penſe à cela, je ne connois que trop de quel prix il eſt, ce cœur : je mourois de douleur, ſi je ne le poſſedois pas preſentement tout entier : Que deviendrois-je ? helas ! ſi je le perdois étant vôtre Epouſe. Ah ! Madame, que vous avez de tendreſſe, s'écria Zelmis, & qu'une perſonne qui peut aimer auſſi délicatement que vous, eſt peu capable de foibleſſe : Non, Madame, je ſerai toute ma vie ſi fort perſuadé de vôtre fidélité, que ſi j'étois un jour aſſez heureux pour devenir vôtre Epoux, je crois que je vous verrois ſans jalouſie entre les bras d'un autre, je croirois, Madame : ou que vous l'auriez pris pour moi, ou que je vous aurois priſe pour un autre,

& je me défierois plus de la fidélité de mes yeux que de la vôtre. Mais, Madame, ne vous faites point de ces vaines terreurs, que mon amour ne peut prendre que pour d'honnêtes refus. Ne me preſſez point tant, je vous prie, répartit Elvire, je ſens que je ne vous pourois rien refuſer, je vous dois tout par reconnoiſſance, & mon cœur même n'eſt pas exempt de cette obligation. Ah! Madame, que me dites-vous, ne m'aimez point plûtôt, ſi vous ne m'aimez que par reconnoiſſance, & parce que je vous aime: je veux tout devoir à vôtre inclination, il faut que ce ſoit un penchant inſurmontable qui vous entraîne à m'aimer même malgré vous. Que vous êtes preſſant, Zelmis, reprit Elvire, on ne peut trouver d'accommodement avec vous, & vous n'êtes point content ſi on ne vous accorde tout ce que vous voulez. Dois-je ſonger à de nouveaux engagemens ſi-tôt aprés la mort de mon mari, & puis-je . . . . . Ah! Madame, interrompit Zelmis, puiſque vous n'êtes plus que ſur le tems, je ſuis heureux, il viendra, Madame, cet heureux jour

où je mourai de joie par avance en l'attendant. Mais promettez-moi ce que vous me dites, & que cette belle main ſoit le gage précieux du bien que vous me faites eſpérer. Elvire à ces paroles laiſſa doucement tomber ſa main, que Zelmis reçût dans les ſiennes, & qu'il eſſuia de ſes baiſers, après l'avoir trempée de ſes larmes.

Ils étoient l'un & l'autre dans un contentement qu'on ne peut exprimer quand ils ſortirent du Lazaret, cette joie s'accrut le jour qu'Elvire arriva à Arles, où elle fut reçûë de tous ſes parens qui étoient les premiers de la Ville avec des ſignes d'une joie extrême. On oublia aiſément la mort de de Prade, pour ne ſonger qu'au plaiſir que cauſoit le retour d'Elvire : on ne parla que de divertiſſemens & de parties de plaiſir où Zelmis étoit toûjours invité. Il ne fut pas difficile de s'apercevoir bien-tôt de l'inclination qui étoit entre ces deux perſonnes, on la vit même avec joie ; leur paſſion fut celle de tout le monde ; leurs deſirs furent ſuivis de ceux de tous les autres, & chacun aprouva une union

qu'il sembloit que le Ciel eut pris plaisir de le former ; Zelmis fut cependant obligé d'aller à Paris pour mettre ordre à ses affaires : il n'y demeura que le moins qu'il put, mais il y fut assez pour trouver à son retour plusieurs rivaux qui tâchérent à profiter de son absence ; il n'y avoit presque personne à qui les manieres honnêtes & engageantes de cette belle veuve ne fissent concevoir beaucoup d'espérance ; mais ceux qui la connoissoient le mieux espéroient le moins, & jugeoient aisément que cet air libre étoit plûtôt un effet de son tempérament que de l'inclination de son cœur.

Zelmis revint plus amoureux qu'il n'avoit jamais été, il trouva aussi sa belle Provençale encore plus aimable qu'il ne l'avoit laissée ; il ne s'aperçut d'aucun changement dans le cœur de sa belle maîtresse, il lui sembloit au contraire que l'absence avoit rendu son ardeur plus vive, & il ne lui fut pas difficile d'écarter de sa seule presence tous ceux qui auroient pû lui nuire.

Il attendoit avec impatience le tems qui devoit bien-tôt le rendre heureux ;

Il vivoit cependant content de ſon ſort, quand il fut accablé du plus cruel revers de fortune qu'on puiſſe éprouver. Zelmis étoit un jour chez ſa belle Veuve avec quelques-uns de ſes amis, quand un Laquais d'Elvire vint avertir ſa Maîtreſſe, que deux Religieux qui venoient d'Alger ſouhaitoient lui parler : On les fit monter, & ils entrérent dans la Salle où étoit la compagnie, ſuivis d'un homme qui étoit en fort miſérable équipage. La ſurpriſe de tous ceux qui étoient preſens fut grande à l'abord de ces gens qu'on ne connoiſſoit point ; elle fut extrême quand on vit que cet homme ſi mal vétu vint ſe jetter au col d'Elvire, mais elle fut telle qu'on ne la peut exprimer lorſqu'on remarqua que cet inconnu, après s'être détaché de ſes violens embraſſemens étoit de Prade, qu'on croioit mort il y a plus de huit mois. Jamais on ne vit un étonnement pareil, tout le monde devint immobile, Elvire regardoit de Prade ſans rien dire, Zelmis conſidéroit Elvire ſans parler, & de Prade jettoit ſes yeux tantôt ſur ſa femme & tantôt ſur Zelmis : Il

regardoit l'une avec joie, & l'autre avec jalousie, & étudioit toûjours dans leurs yeux les sentimens de leurs cœurs. Zelmis & Elvire comme les deux plus intéressez dans cet avanture, en examinérent plus soigneusement les aparences, mais cette recherche ne servit qu'à leur persuader ce qu'ils voioient, & le témoignage des Religieux acheva de les convaincre. Ils aprirent à la compagnie ce qui s'étoit passé dans le rachapt de de Prade. Ils dirent que Baba-Hassan avoit acheté de Prade, d'Omarsan Patron, pour l'éloigner d'Alger, dans le tems qu'Elvire étoit encore sa Captive, & pour faire courir plus facilement le bruit de sa mort, afin que la nouvelle en venant à Elvire, elle ne fit plus de difficulté de se rendre à ses ardentes prieres; qu'enfin n'aiant pû rien gagner sur le cœur de cette vertueuse Esclave, & desespérant d'en jamais rien obtenir, il lui avoit généreusement donné la liberté, & qu'elle n'avoit pas plûtôt été partie, qu'il avoit rapellé de Prade des Montagnes où il l'avoit envoié, avec l'Armée, qui étoit allé faire païer Tribut aux

Maures. Les Religieux ajoûtérent encore que s'étant trouvez au retour de de Prade dans Alger où ils avoient racheté pluſieurs Captifs, Baba-Haſſan avoit abſolument voulu qu'ils le rachetaſſent, s'imaginant bien que cet Eſclave qu'on croioit mort à ſon Païs ne ſeroit jamais racheté autrement.

Croiez-vous, Meſdames, qu'il ſoit poſſible de repreſenter les différens effets que produiſit cette avanture, & de vous en donner une idée aſſez forte. Les cœurs de tous ceux qui étoient preſens ſe partagérent alors, & tous les mouvemens dont ils ſont capables ſe firent ſentir, & furent peints alors ſur le viſage de ceux qui compoſoient cette aſſemblée; la joie, la triſteſſe, l'étonnement, la crainte, le dépit, la jalouſie, le deſeſpoir, tout parut en ce moment, & il n'y eût preſque perſonne qui ne fut agité de plus d'une paſſion. De Prade apréhendant qu'il ne fut venu trop tard, étoit combattu de crainte, & reſſentoit de la joie & de la jalouſie. Elvire étoit partagée entre la joie & la triſteſſe. La vûë de ſon mari réveillant dans

ſon cœur un amour qui étoit déja dans le Cercüeil, lui donnoit quelque plaiſir; & cette même vûë qui devoit étouffer, ou du moins partager les ſentimens d'amour qu'elle avoit pour Zelmis, mêloit cette joie d'amertume. Zelmis demeura interdit, deſeſpéré, confus, accablé; & voulant s'en impoſer à lui-même, il cherchoit des raiſons pour ne pas croire ce qu'il voioit. Mais il fallut enfin céder à la vérité, & quand il en fut entiérement perſuadé, il s'aprocha d'Elvire après avoir été long-tems immobile, & n'aiant plus de ménagement à garder, il ne ſe ſoucia pas de diſſimuler plus long-tems: Vous ne ſerez donc point à moi, lui dit-il, d'une voix qui marquoit aſſez le ſerrement de ſon cœur: Vous ne ſerez point à moi, & pour comble de malheurs, mon deſeſpoir va m'entraîner en des lieux où je ne vous reverrai jamais, & où je vais finir les reſtes d'une vie pleine de diſgrace. Pour vous, Madame, vivez heureuſe: le Ciel n'a pû voir vos larmes ſans pitié, ni mon bonheur ſans envie; il vous a rendu cet Epoux que vous pleuriez tant, & me prive du bien

bien qui devoit me rendre parfaitement heureux. Ce m'eſt encore aſſez de joie pour tout le reſte de ma vie, de me ſouvenir que vous avez pu m'aimer un moment pour me faire ſouffrir avec joie toute ſorte de malheurs. Zelmis ne put rien dire davantage, & Elvire ne répondit que par des larmes. De Prade ſe figura avec plaiſir que c'étoit la joie qui les lui faiſoit répandre, mais ceux qui connoiſſoient mieux la diſpoſition de ſon cœur crurent qu'un ſentiment contraire en pouvoit bien être la cauſe. Zelmis enfin ne pouvant plus ſoutenir la preſence de toutes ces perſonnes dont chacune lui faiſoit ſentir un ſuplice particulier, ſortit d'auprès de ſa belle Provençale réſolu de ne la plus voir.

Elvire de ſon côté étoit dans un étonnement qu'il n'eſt pas aiſé de ſe figurer, quelque joie qu'elle affectât de faire paroître, on voioit toûjours au travers de cette feinte quelque altération qu'elle ne pouvoit diſſimuler, & quand elle fut un peu revenuë de cette grande ſurpriſe, & qu'elle put faire réfléxion au bizare état où elle ſe trouvoit: Tu crois

donc cruelle fortune, disoit-elle en elle-même, qu'on puisse changer aussi souvent que toi, & suivant tes différents caprices prendre de différentes passions, & toi, & toi severe devoir, pensés-tu pouvoir rentrer dans un cœur toutes les fois qu'il te plaira ? Ne sçais-tu pas quelle violence je me suis faite pour ne pas aimer Zelmis plûtôt que je l'ai dû ? Puis-je ne le plus aimer quand j'ai pû une fois le faire sans crime ? Non, je l'aimerai toûjours, il n'est que trop aimable, & je ne suis que trop disposée à l'aimer. Je dois, il est vrai, toute ma tendresse à mon époux, si je la partage je lui fais un larcin dont le devoir s'offence, le Ciel me la rendu, je dois lui rendre mon cœur. Mais Zelmis n'est-il pas pour ainsi dire aussi mon époux, & après lui avoir donné la foi, quand je le pouvois, puis-je la lui ôter sans injustice : Il a droit de prétendre à ce que je lui ai promis, & je ne lui ai rien promis que je n'aie été en droit de lui accorder. A quels malheurs ne suis-je point exposée ? Faut-il oublier mon mari ? Dois-je ne plus aimer Zelmis ; mais aimons-

les tous deux, puiſque je l'ai pu ; aimons de Prade par devoir, & Zelmis par inclination. Donnons la perſonne à l'un & le cœur à l'autre, que le premier rentre dans ſes droits, que le ſecond n'en ſorte point, & concilions enfin dans un même cœur deux amours que perſonne ne peut condamner.

Le retour de de Prade auprès d'Elvire fut célébré par de nouvelles nôces, Zelmis ne voulut point être preſent à cette cruelle cérémonie, dont il auroit dû être le ſujet : il ne trouvoit d'autre conſolation dans ſes malheurs que de croire qu'il ne pouvoit plus lui en arriver. Il partit, & ſans prendre de route certaine, il ſe trouva en Hollande : ce Païs qui eſt l'azile de tant de gens, n'en fut pas un pour lui, il y porta ſon amour & ſon deſeſpoir, il demeura quelques mois à Amſterdam, & aiant apris-là que le Roi de Dannemark étoit à Oldembourg, il entreprit ce voiage autant par chagrin que par curioſité : il y arriva un jour après le départ du Roi qui en étoit parti pour retourner en ſa Ville capitale : il

le ſuivit ſe laiſſant toûjours entraîner à ſon chagrin, il paſſa par Hambourg, & ne le joignit qu'à Coppenhague où il eût l'honneur de le ſaluër & de lui baiſer la main. Zelmis ne fut qu'un mois à la Cour de Dannemarck. Son inquiétude ne lui permettoit pas de demeurer plus long-tems en un même lieu, & ſemblable à ces gens qui ſont travaillez d'une longue inſomnie, il cherchoit ſon repos dans ſon agitation. Il paſſa le Sûd & ſe rendit à Stockolm, dans le tems que toute la Cour étoit en joie des premiéres couches de la Reine. Zelmis reçût du Roi de Suéde le même honneur que lui avoit fait le Roi de Dannemarck. Il baiſa la main à ce Prince qu'il eût l'honneur d'entretenir plus d'une heure ſur ſes Voiages, & particuliérement ſur ſon Eſclavage que le Roi écoutoit avec beaucoup de plaiſir, & que Zelmis ne pouvoit réciter ſans renouveller des maux qui s'aigriſſoient encore par le ſouvenir. Le Roi aiant enſuite propoſé à Zelmis de faire un Voiage de Laponie, qu'il diſoit avoir

voulu faire autrefois, & qu'il trouvoit fort digne de la curioſité d'un homme qui vouloit voir quelque choſe d'extraordinaire. Et voiant qu'il ne s'en éloignoit pas beaucoup, il ordonna à Monſieur Stein-Bielke, grand Treſorier du Roiaume, Seigneur d'un grand mérite, & qui lui ſervoit de Truchement auprès du Roi, de lui donner des Lettres néceſſaires pour faciliter ſon Voiage. Zelmis ne fut pas longtems à ſe déterminer. Il lui importoit peu où il allât, pourvû qu'il s'éloignât. Il ſe flâtoit même avec plaiſir que les froids du Nord pouroient un peu rallentir ſes ardeurs, & dans cette eſpérance il partit pour cette grande entrepriſe. Ce Voiage, Meſdames, eſt ſi curieux & ſi plein de nouveautez que ſi je n'appréhendois de vous ennuier, je vous en ferois au moins une legére deſcription, mais il vaut mieux réſerver cela pour une autrefois, & vous dire ſeulement ce qui ſuffit, pour ſçavoir la ſuite de toute l'avanture. Zelmis s'embarqua à Stockolm avec deux Gentilshommes François, pouſ-

ſez du même deſir que lui. Il paſſa juſqu'à Torne, qui eſt la derniére Ville du monde, du côté du Nord, ſituée à l'extrémité du Golphe de Botnie. Il remonta le Fleuve qui porte le même nom que cette Ville, & dont la ſource n'eſt pas éloignée du Cap du Nord, il pénétra enfin juſqu'à la Mer Glaciale, & l'on peut dire qu'il ne s'arrêta qu'où l'Univers lui manqua. Il revint à Stockolm & rendit un compte exact au Roi de ce Païs & des maniéres de vivre extraordinaires de ces Habitans. Il ne demeura que fort peu de tems à Stockolm à ſon retour de la Lapponie, & cherchant enſuite une nouvelle matiére à ſes travaux, il paſſa toute la Mer Baltique, & vint débarquer à Dantzic, d'où il paſſa en Pologne. Le Roi qui étoit un des Princes du monde le plus ſçavant & le plus curieux, & qui ſçait ſi bien joindre à ces qualitez une vertu héroïque, prit un plaiſir extrême à faire reciter à Zelmis la maniére dont les Lappons vivoient, & ce qu'il y avoit de rare dans le Païs. Il ne ſe paſſa pas un jour pendant tout le tems qu'il demeura à Javarow, où étoit

alors la Cour de Pologne, que le Roi ne l'envoiât querir pour apprendre de lui ce qu'il ſouhaitoit, il lui fit même l'honneur de le faire manger avec lui à ſa table à côté de Monſieur le Marquis de Vitry, qui étoit alors Ambaſſadeur de France en cette Cour. Tous ces honneurs ne conſoloient point Zelmis, & étant toûjours entraîné de ſon inquiétude, il paſſa en Turquie, en Hongrie, en Allemagne; mais que lui ſervoit de fuïr de loin, s'il ne pouvoit ſe fuïr lui-même, & s'il étoit inſéparable de ſon chagrin, il trouvoit bien d'autres lieux; mais il ne rencontroit point l'indifférence, & il n'auroit pas même voulu la trouver. Il revint enfin en France après deux ans d'abſence, pour chercher du ſoulagement au lieu même où il avoit pris le mal. Vous l'avez vû, Meſdames, depuis peu à Paris, & il n'y a pas été long-tems que la fortune a commencé à ſe déclarer pour lui. Il a apris la nouvelle de la mort de de Prade. Il eſt parti à l'inſtant, il s'eſt rendu auprés d'Elvire qui pleuroit encore la perte de ſon mari. Elle n'a pas été fâchée de le voir, & il me

mande dans une Lettre que j'ai reçûë de lui depuis peu de tems, quoique cette belle Veuve diſe par tout qu'elle veut paſſer le reſte de ſa vie dans un Cloître, pour ne plus être expoſée à tant de revers, il eſpére néanmoins être un jour heureux, pourvû que de Prade ne reſſuſcite pas une ſeconde fois.

VOIAGE
DE
NORMANDIE
EN 1689.

VOIAGE DE NORMANDIE.

Lettre à Artemiſe.

VOUS m'aviez ordonné, Mademoiſelle, en vous quittant de vous faire un recit exact du Voiage de Normandie, duquel vous ne pouviez être. Je ſatisfais à vos ordres ſi fidélement, que je ſuis ſûr qu'en le liſant vous croirez l'avoir fait ſans être ſortie de Paris.

Les deſſeins méditez long-tems avant l'éxécution, ſont d'ordinaire ſans effet; c'eſt ce qui a fait que propoſer & aſſurer

ce Voiage, a preſque été pour nous la même choſe. Nous partimes un Lundi 26. Septembre 1689, admirez nôtre bonheur. Il y avoit trois mois qu'il n'étoit tombé une goutte d'eau, le Ciel en verſa ce jour-là ſuffiſamment pour toute une année; mais pour nous conſoler, nous ſéchâmes ces humides influences par un fond de bonne humeur, qui ne nous a jamais abandonné : Vous le verrez par le couplet ſuivant & par les autres : Sur l'air du branle de Mets.

Pour quinze jours de campagne
Enfin nous voilà partis
De la Ville de Paris,
Le bon Dieu nous accompagne,
Sur tout bon gîte, bon lit,
Avec du Vin de Champagne,
Sur-tout bon gîte, bon lit,
Belle Hoteſſe, bon apetit.

Pour l'appetit, il faut dire la vérité : il nous manquoit pendant cinq ou ſix heures de la nuit; mais quoi-qu'il faut bien prendre ſon mal en patience, on ne peut pas manger & dormir tout à la fois, tant que

que nos yeux étoient ouverts, nos dents faiſoient également leur fonction, & c'étoit un charme d'entendre crier miſéricorde à toutes les baſſes-Cours où nous arrivions.

A Triel ſi j'ai memoire,
Autour d'un gigot aſſis,
Comme Moines bien apris;
Las de manger, non de boire,
Nous ne fimes rien tout dix
En ſortant du Réfectoire,
Nous fimes rien tous dix,
Qu'un ſaut de la Table au Lit.

Les Dames furent preſque auſſi-tôt levées que couchées : Vous vous imaginez peut-être que cette diligence à quitter le chevet fut une ardeur de Novice qui ne dura que peu de tems : Vous vous trompez, & elles ont toûjours été les premiéres en Caroſſe & à la Table. Vous jugez bien que comme on ſe levoit matin, l'apetit ſe levoit de même, & ſaluoit toûjours l'Aurore par deux ou trois petits repas anticipez ; car il eſt à remarquer que nous faiſions autant de provi-

ſions dans nôtre caroſſe, pour faire quatre lieuës que d'autres auroient fait en s'embarquant pour les Indes. Auſſi auroit-il été difficile de ne nous pas trouver conſommant nos proviſions. Nous fimes tant ce jour-là par nos déjeûnez qu'enfin :

A Mante fut la dinée,
Où croit cet excellent Vin,
Que ſur le clos Celeſtin,
Tombe à jamais la roſée ;
Puiſſions-nous dans cinquante ans
Boire pareille vinée,
Puiſſions-nous dans cinquante ans
Tous enſemble en faire autant.

Avant de quitter ce Païs vous voulez bien que je vous faſſe part du déplorable état où ſont ces pauvres Celeſtins ; ils font vœu préſentement de boire le Vin qui croît dans leurs clos, je n'en ſçai pas la raiſon, mais enfin par obéïſſance & par mortification ils avalent ce calice du mieux qu'ils peuvent : Dieu leur donne la patience néceſſaire pour ſuporter de pareilles adverſitez.

Si j'étois bien sûr de vôtre discrétion, Mademoiselle, je vous dirois des choses que vous n'avez pas encore entenduës ; mais les filles sont comme les femmes, elles ne vont jamais sans leurs langues, & je me suis étonné cent fois comment de si grandes langues pouvoient tenir dans de si petites bouches, c'est pourquoi :

De Vernon, je ne veux taire
Pour le mauvais Vin qu'on bût,
Chacun s'y coucha, mais chut,
Car j'aime en tout le mistére,
Je sçai trop comme tout va,
Le monde est fait de maniére,
Je sçai trop comme tout va,
L'envie jamais ne mourra.

Vous qui vous escrimez de la rime, vous allez dire qu'il y a un, *e*, de trop à ce dernier vers, je le sçai aussi-bien vous, mais si on ne me donne cette licence & de pareilles, je quitte dès-à-present le métier de Poëte de la troupe, que je fais à mon grand regret, & aux dépens de mes ongles qui sont déja as-

ſez courts, je ne ſuis que trop rebuté de la profeſſion ; & ſans les petits profits que nous autres Rimailleurs attrapons auprès des filles qui aiment ce genre d'écrire, il y auroit long-tems que j'aurois vendu ma Charge à bon marché ; mais puiſque nous voilà ſur le chapitre des filles, vous ſçaurez que nous en trouvâmes une charmante proche la Chartreuſe de Gallion ; vous me direz que ce n'eſt pas-là un meuble de Chartreuſe, mais ces jolis animaux-là ſe trouvent partout.

Au Pont de l'Arche & au Roule
Le Ciel exauça nos vœux,
Et fit paroître à nos yeux,
Jeune Hoteſſe faite au moule ;
Elle portoit devant ſoi
Deux petits monts faits en boule,
Elle portoit devant ſoi
Un morceau digne d'un Roi.

La Normandie comme vous ſçavez eſt une terre fertile en Pommes. Le voiſinage de la mer leur donne un orgueil & une dureté qu'ils n'ont point ailleurs.

Nos Dames de Paris voudroient bien que le terrein fut auſſi bon ; mais on ne peut pas tout avoir ; à cela près les femmes de Roüen ſont à ce que je crois faites comme à Paris ; ce qui nous fit dire :

A Roüen laides & belles,
Comme par tout l'on trouva,
Les Filles de l'Opera
Sont comme à Paris cruelles ;
Enfin rien n'eſt différend
Dans les Jeux, dans les Ruelles,
Enfin rien n'eſt différend
Hors qu'on parle mieux Normand.

Il faut dire la vérité, cette langue-là eſt en grande vénération dans ce Païs-ci ; les habitans reçoivent tous en naiſſant des talens merveilleux pour l'aprendre, à quatre ans les enfans y parlent déja Normand comme de petits Anges ; on diroit qu'ils n'auroient fait autre choſe toute leur vie. Les Merles même & les Perroquets n'y parlent point autrement. On m'a dit que cette langue-là étoit merveilleuſe pour plaider, c'eſt ce

qui fait qu'il n'y a guére de Normand qui n'ait vaillant ſur pied plus de vingt procès, ſans les eſpérances de ceux qu'il a déja perdus.

Nous trouvâmes ici nôtre bon ami Fatouville ; vous ne ſçauriez croire les inſtances qu'il nous fit pour nous mener à ſa terre de la Bataille, & le plaiſir que ſa converſation donna aux Dames ; elles voulurent à toute force qu'il en fut fait mention par les Vers ſuivans :

Le Seigneur de la Bataille,
Qui charme dès qu'on l'entend ;
Malgré nous, malgré nos dents
Voulurent nous faire ripaille ;
Mais le Diable s'en mêla,
On fit grace à ſa Volaille ;
Mais le Diable s'en mêla,
A Caudebec on s'en alla.

Vous croiez qu'en ce lieu-là on ſe couche pour dormir comme à Paris, vous vous trompez, toute la nuit l'Hôtellerie fut en rumeur pour fournir aux Dames des rôties au Vin : on en fait prendre aux Perroquets qui ont perdu la parole ; mais

d'en donner à des Dames uſantes & joüiſſantes de leurs langues, c'eſt avoir envie de ſe lever comme on ſe couche, auſſi cela ne manqua pas d'arriver.

A cette maigre couchée,
On oublia de dormir;
Que ſert de s'en ſouvenir,
Quand une femme éveillée,
Pour éguiſer ſon caquet,
Tout le long de la nuitée,
Pour éguiſer ſon caquet,
Mange ſoupe à Perroquet.

Il ne falloit pas ſe lever de ſi bon matin pour aller dans la plus maudite Hôtellerie qui ſoit, je crois de Paris au Japon, & pour avaler un broüillard épais que le Soleil ne pût percer que ſur les deux heures. Un autre plus galant vous diroit que les yeux des Dames plus puiſſans que cet Aſtre, diſſipérent d'abord cette noire vapeur; mais pour moi qui ſuis plus ſincére, je vous dirai franchement que les broüillards d'Octobre ſont fort difficiles à gouverner proche la mer, & de plus que nos Dames dormirent

dans le caroſſe, *cahin*, *caha*, toute la matinée, & n'ouvrirent les yeux qu'à la Botte; à propos de botte vous voulez bien que je vous donne un petit avis.

Paſſant, fuiez de la Botte,
Le ſéjour trop ennuieux;
Il eſt vrai que dans ces lieux
La Maîtreſſe n'eſt pas ſotte;
Mais ſans pain, ſans vin, ſans feu,
Dans un Païs plein de crotte;
Mais ſans pain, ſans vin, ſans feu,
L'amour n'a pas trop beau jeu.

Nous trouvions aſſez plaiſant d'aller comme bonnes perſonnes toûjours devant nous, & je crois que nous aurions été dix lieuës par de-là le bout du monde, ſans le malheur que vous allez aprendre.

Après ſix jours de Voiage,
Où tout alloit à gogo,
Nous allions juſqu'à Congo,
Valets, Chevaux & Bagage:
Mais au Havre on s'arrêta,
Malgré ce vaſte courage;
Mais au Havre on s'arrêta
Car la terre nous manqua.

Voilà une plaiſante excuſe m'allez-vous dire, quand on a bien envie d'aller, au deffaut de la Terre, on prend la Mer : Nous n'y manquâmes pas auſſi, & les Dames dès le lendemain :

D'une valeur plus qu'humaine,
Affrontérent l'Occean ;
Mon Dieu ! que le Monde eſt grand
Sur cette liquide Plaine,
Où l'on touche en un moment,
Sur une vague incertaine,
Où l'on touche en un moment
L'Enfer & le Firmament.

N'auroit-ce pas été un coup de bonne fortune pour les marier, ſi quelque honnête homme de Corſaire eût mis la main ſur la Chaloupe. J'en connois quelques-uns qui n'auroient point regretté d'avoir donné de l'argent à leurs Femmes pour aller voir la Mer, ſi pareil cas leur arrivoit ; pour moi qui ai déja tâté de ces Meſſieurs les Turcs, Gens fort incivils, j'en voulus courir le riſque ſur le rivage, & conſidérant ces gros Vaiſſeaux, & faiſant réfléxion qu'il n'y avoit qu'une planche épaiſſe de deux doigts, qui ſéparoit

de la mort ceux qui étoient dedans, je me mis à chanter,

Qu'un autre avec des Boussoles,
Sur ces grands Palais flotans,
Bravant Neptune & les Vents,
Cherche l'Or sous les deux Poles;
Mais pour moi je ne veux pas
Servir de pâture aux Soles,
Mais pour moi je ne veux pas
Leur faire un si bon repas.

Je vous avoue que je ne me consolerois jamais, si je me voiois ainsi pour mon plaisir, & j'aurois été encore plus fâché ce jour-là; car Monsieur de Louvigni, Intendant de la Marine, nous envoia le soir six bouteilles d'un Vin de Canarie si exquis, que quand il l'auroit fait lui-même, je doute qu'il l'eut fait meilleur.

Sus ma Muse je te prie
Brûlons quatre grains d'Encens,
A cet illustre Intendant,
Pour son Vin de Canarie;
Avec ce Nectar, je croi
La Province bien munie;
Avec ce Nectar, je croi
Qu'on sert dignement son Roi.

Vous voiez qu'il fait bon nous faire du bien, pour cinq ou ſix bouteilles de Vin, voilà un homme immortaliſé. Après tout je ne ſçai ſi les ſix meilleurs Vers du monde valent ſeulement une Pinte d'une pareille liqueur. Quoi-qu'il en ſoit, il s'en contenta, & nous euſſions bien ſouhaité que tous les Hôtes de la route euſſent été auſſi raiſonnables.

Le lendemain le Gouverneur pour nous recevoir fit mettre la Citadelle en armes. Nous viſitâmes l'Arcénal, ce terrible Palais de Mars. Mon Dieu que d'inſtrumens pour abreger nos pauvres jours; ce qui nous fit dire à tous:

Il faudroit être bien yvre,
D'aimer ces lieux de fracas,
Où pour cent mille trépas,
On fond le Fer & le Cuivre;
Que de moiens pour mourir,
Lorſqu'il n'en eſt qu'un pour vivre,
Que de moiens pour mourir,
Je ne les ſçaurois ſouffrir.

Voilà des ſentimens bien héroïques, me direz-vous, d'accord; mais ſi vous ſçaviez comme moi, Mademoiſelle ce qu'il

en coûte pour mettre un enfant au monde, vous auriez plus que perſonne horreur de ces lieux de deſtruction, & en vérité ſi vous étiez une perſonne bien raiſonnable vous vous maririez au plus vîte, afin de travailler comme il faut à la réparation du genre humain, lequel pendant que toute l'Europe eſt en guerre, court le grand chemin de ſa ruïne totale; c'eſt à vous d'y penſer & de faire réflexion que vous paſſeriez mal vôtre tems s'il n'y avoit plus d'homme au monde.

Vous croiez peut-être, Mademoiſelle, que parce que l'on vous a mené en Vers au Havre, on vous ramenera par la même voiture, c'eſt ce qui vous trompe: Pégaze n'a pas accoûtumé de faire avec moi de ſi longues traites. Je vous dirai donc en Proſe que nous revinmes à Roüen en très-peu de tems, aiant toûjours vent derriére, cela n'eſt pas trop néceſſaire en Caroſſe; mais c'eſt pour vous dire que tout conſpiroit à ſeconder l'envie que j'ai d'être auprès de la plus aimable perſonne du monde.

VOIAGE
DE
CHAUMONT.

VOIAGE
DE
CHAUMONT.

Sur l'Air : *Vive le Roi, & Bechamel.*

DE Paris la grande Ville,
Il eſt parti,
Avec toute ſa Famille,
Et ſes Amis,
Un Lundi d'aſſez bon matin ;
Vive du Vaulx & le bon Vin,
Et le bon Vin.

Parti de Paris le 9. Mai.

Comme le but du Voiage,
Autre n'étoit,
Que mettre Linotte en Cage ;
Ainſi fut fait,

Y manquer n'eût pas été fin.
Vive du Vaulx, &c.

A Brie Vin du Pais.

La premiére Hôtellerie
Quittant Paris,
Ce fut aux trois Rois à Brie,
Où l'on y fit
Mauvais repas s'il m'en souvient.

Guigne on sçait son nom.

En quittant cette demeure,
Chemin faisant,
Nous vinmes de bonne heure,
Toûjours chantant
A Guigne, dite la Catin.

La Bretoche.

En passant à la Bretoche,
D'un meur esprit,
D'un bon déjeuner de poche,
L'on se munit,
Pour mieux delà gagner Provin.

A Provins on ne sçavoit que faire.

D'un Vin meilleur que Rhubarbe,
L'on s'y remplit;
Nôtre Comte y fit sa barbe,
Il s'embellit,
Il sembloit un vrai Cherubin.

Entrant dans la bonne Ville, *A Nogent logé à Jerusalem.*
Dite Nogent,
Jerusalem fut l'asile,
Soleil couchant,
Bon séjour pour un Pelerin.

Plein d'esprit de Pénitence *Mr Perrin nous envoia de bon Vin.*
Dans ces Saints lieux,
On mit sur sa conscience
Du bon Vin vieux,
Graces au Ciel & Monsieur Perrin.

Sus ma Muse je t'apelle, *Aux Pavillons bon Cuisinier.*
Debout, allons,
Chantons la gloire immortelle
Des Pavillons,
Où repose ce Jus si fin.

Le salé de bonne mine,
Tout aussi-tôt,
Fut mangé dans la Cuisine,
Et le grand Broc
Ne duroit ni vuide ni plein.

Chez les Troiens nuit venuë, *Virgile.*
On s'arrêta,
Mais grand peur que dans la ruë
On ne gîtât:

Car nous marchions à trop grand train.

ICI

Chanoine au lieu de nous donner la collation, nous mena voir un Moulin.

Chanoine ici nous fit boire,
Comme Canard,
Son Vin comme l'on peut croire,
N'étoit bon, car
Il nous mena boire au Moulin.

ICI

On envoia chercher des Matelas chez tous les Tapissiers de la Ville.

Dieu pour coucher Femme ou Fille
Que peine on a,
Un Tapissier de la Ville
Y renonça,
Avec vingt Matelas de Crin.

ICI

A Troye Bal donné.

Maint Rebec à l'ancienne,
A peu de frais,
Fit sauter l'Agent Troienne,
Le jour d'après;
On dansa jusqu'au lendemain.

ICI

Les Dames logérent chez le Curé.

Chez le Curé de Vandeuve
On descendit,
Il fit une bonne œuvre,
Nous donnant Lit;
Dieu le guérisse du farcin.

ICI

Vingt rubis ont hipotéque
Dessus son nez,
Il fait sa Bibliotéque
De ses Celliez,
Cent tonneaux font tout son Latin.

Il avoit cent gros muids de Vin, & n'avoit qu'un petit Bréviaire.

ℒℭ.

A Clervaux quatre grands drilles
Bien découplez,
Pour bien recevoir nos Filles,
Furent lâchez,
L'Abbé même en personne y vint.

On logea à l'Abbaye.

ℒℭ.

Dès qu'on eût mangé la soupe,
De fort bon goût,
L'Abbé prit sa large coupe,
Et dit à tous,
Ainsi doit boire un Bernardin.

ℒℭ.

Dedans Chaumont nôtre entrée
Fit du fracas;
Les Enfans de la Contrée
Suivoient nos pas;
On vouloit sonner le Tocsin.

On ne pouvoit écarter la populace.

ℒℭ.

Que l'on vante la Galére,
Rousseau, l'amy,
Petit Jean fait autre chere,
Et près de lui.

Plus Jean Traiteur à Chaumont.

Bergerac n'éſt qu'un aſſaſſin.

ɔC.

On traita un Officier de la Ville qui devoit traiter.

Lieutenant fort magnifique
Et Criminel,
Venu d'un cœur héroïque
A nôtre Hôtel,
Reçût repas & n'en fit brin.

ɔC.

Repas de Religieuſe, c'eſt tout dire.

Pour nous régaler, les Nonnes,
Levérent plats,
Dieu garde honnêtes perſonnes
D'un tel repas,
Plûtôt mourir de mâle faim.

ɔC.

Quatre Corbeaux diaboliques,
En Tourte mis,
D'autant de Poulets étiques,
Furent ſuivis,
En deux mots voilà le Feſtin.

ɔC.

Mais ma Muſe ſi gentille,
Tu cauſes trop,
Sus de Chaumont faiſons Gille,
Et au grand trot,
Paſſons vîte nôtre chemin.

ɔC.

Il y a des Forges en cet endroit.

On vit arrivant à Fronde,
Forges de Fer;

Lieu le plus proche du monde
Pour Lucifer,
Et pour tout ſon peuple Lutin.

ɔ(C

A l'Etoille dans Joinville,
Près du Château,
Six grands brins de belles Filles,
Friant morceau,
Y tenteroient un Capucin.

L'Hôteſſe a ſix filles.

ɔ(C

De toi Saint Diſier ſur Marne
Parlons un peu,
Ton Hôteſſe charlatane
Me met en feu;
Pluton grate ſon parchemin.

Hôteſſe aigre & douce.

ɔ(C

Viens Vitry que je te fronde,
Quel maudit lieu,
De loger en l'autre monde,
Sans dire adieu,
Me donneroit moins de chagrin.

A Vitry mal logé à l'enſeigne du nouveau monde.

ɔ(C

D'une inconſtante maîtreſſe
Ne ſuis ſurpris;
Aiant eu plein de détreſſe,
Près de Ponis,
Si chaud ſoir, & ſi froid matin.

Il gela le matin, & fit chaud le ſoir.

ɔ(C

Châlon. Sus ranimons nôtre zéle,
Chantons, Châlon,
C'eſt ici que je t'apelle,
Grand Apollon,
Souffle-moi ton eſprit divin.

Ô

Mr le Grand-Prevôt de Champagne Filleul du Roi. Grand Prevôt nul ne t'égale,
Le Grand Bourbon;
Te donna l'ame Roiale
Te donnant nom;
Digne Filleul d'un tel Parein.

Ô

Repas magnifique chez lui. Fin rôt, ragoût, nape blanche,
Bonne liqueur;
Tu donnas pour un Dimanche,
Mais le grand cœur
Fut encore un mets bien plus fin.

Ô

De la vineuſe Champagne,
Sois tout l'honneur;
Et qu'à jamais t'accompagne,
Gloire & bonheur,
Le Ciel te faſſe un long deſtin.

Ô

Mr le Grand-Prevôt a-voit en De Châlons droit comme un Cierge,
Un matin frais,
Nous allâmes vîte à Bierge

Prendre relais ;
Mon Dieu que relais fait grand bien.

soin de nous envoier des Relais.

ɔOc

Paſſant évitez Etauge,
Et ſon Château,
Les chevaux y ſont à bauge,
Bon foin, bonne eau ;
Mais quel ſéjour pour un humain.

Etauge.

ɔOc

A Montmirel il faut boire ;
Car on y fait
Ce Vaſe qui fait la gloire
De maint Buffet,
Et qui rubis forme en ſon ſein.

Verrerie à Montmirel, & Vin excellent.

ɔOc

Hôteſſe de la Buſſiere,
Au lieu d'argent
Tu baiſeras mon derriére,
Aſſurément ;
Tu n'a pas ſeulement de Pain.

Dîner détestable.

ɔOc

Dans le couroux qui m'anime,
Etrillons Meaux ;
Mais tout beau ce nom-là rime ;
Au cher du Vaux,
Sans cela je ferois beau train.

Meaux.

ɔOc

A Clais chaſſes ſurprenantes,
Tout fut bien fait,
Les Dames furent contentes;
Mais en effet,
Au grenier étoit le jardin.

M. l'Epée Roiale le jardin eſt au ſecond étage.

Ça

Muſe finis ton Ouvrage,
Et ta Chanſon;
Voilà le * charmant Voiage
Fait à Chaumont,
Devoit-il jamais prendre fin.
Vive du Vaulx, & le bon Vin,
Et le bon Vin.

LA SERENADE.

COMEDIE.

REPRESENTE'E EN 1693.

ACTEURS.

MR. GRIFON, *Pere de Valere.*

VALERE, *Amant de Leonore.*

Mad. ARGANTE, *Mere de Leonore.*

LEONORE.

Mr. MATHIEU.

SCAPIN, *Valet de Valere.*

MARINE, *Servante de Mad. Argante.*

CHAMPAGNE, *Valet de Mr. Mathieu.*

Muſiciens & danſeurs.

La Scéne eſt à Paris.

LA SERENADE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Mr. MATHIEU, MARINE.

MARINE.

JE vous dis encore une fois, que Madame n'eſt pas au logis, & qu'il faut que vous reveniez, ſi vous voulez lui parler.

Mr. MATHIEU.

A la bonne heure, je reviendrai. Cependant, Marine, dis-lui que j'ai vendu un colier à la perſonne qui doit épouſer Mademoiſelle ſa fille.

MARINE.

Je voudrois, Monsieur Mathieu, que vous fussiez étranglé par vôtre gorge, avec vôtre diantre de colier. C'est donc vous qui vous êtes mêlé de cette affaire ? Ne dévriez-vous pas songer que les mariages légitimes ne sont point de vôtre compétence ? Un courtier d'usure, comme vous, ne doit s'intriguer que d'affaires de contrebande, & laisser les honnêtes filles en repos.

Mr. MATHIEU.

A Dieu ne plaise, ma pauvre Marine, qu'on voie jamais aucun vrai mariage de ma façon. Je ne fais point faire de marché à vie, c'est un métier trop périlleux. Une fille est une marchandise qu'on ne sçauroit garantir, & l'on n'en a pas plûtôt fait l'emplette, qu'on voudroit en être défait à moitié de perte.

MARINE.

Oüi, mais ceux qui font des mariages ne s'embarassent guéres du succès ; & quand ils ont reçû leur pot de vin, & que le poisson est dans la nasse, sauve qui peut. Vous connoissez du moins l'homme qu'on lui destine, puisque vous lui avez vendu un Collier ?

Mr. MATHIEU.

Je vai le lui livrer, & en recevoir de l'argent.

MARINE.

Ce n'eſt pas-là ce que je demande ; quel homme eſt-ce ?

Mr. MATHIEU.

C'eſt un fort honnête homme, fort riche, fort vieux, & fort goutteux.

MARINE.

Que la peſte te creve !

Mr. MATHIEU.

Sa figure n'eſt peut-être pas des plus ragoûtantes : mais comme vous ſçavez, entre l'utile & l'agréable il n'y a pas à balancer.

MARINE.

Oüi, pour des ladres comme vous, qui ne connoiſſent d'autre bonheur que celui d'amaſſer du bien ; & de faire travailler leur argent à gros, & très-gros intérêt : mais pour une jeune perſonne, comme Leonore, qui cherche à paſſer ſes jours dans le plaiſir, vous trouverez bon, s'il vous plaît, vous & Madame ſa mere, qu'elle préfére l'agréable à l'utile, & que moi de mon côté, je faſſe tout mon poſſible pour rompre un mariage auſſi biſcornu que celui-là.

Mr. MATHIEU.

Hélas ! ma pauvre enfant, rompts, caſſe le mariage en mille piéces, je m'en ſoucie comme de cela. Je t'aiderai même en cas de beſoin, pourvû que tu me faſſe païer de mes peines un peu graſſement.

MARINE.

Un peu graſſement : Eh ! mort de ma vie n'êtes-vous pas déja aſſez gras ? Allez, vous devriez mourir de honte, d'avoir une face qui a pour le moins deux aunes de tour.

Mr. MATHIEU.

Marine eſt toûjours railleuſe ; mais je ne ſonge pas que mon homme m'attend. Il veut donner tantôt une Serenade à ſa Maîtreſſe : Muſiciens & filles de chambre ont volontiers commerce enſemble ; n'y en a-t-il point quelqu'un de tes amis, à qui tu voulus faire gagner cet argent-là ?

MARINE.

Qu'il aille au diable, avec ſa Serenade. Je vai ſonger à lui donner l'aubade, moi.

Mr. MATHIEU.

Ce mariage te met de mauvaiſe humeur. Je voudrois bien reſter plus long-tems avec toi, je ne m'y ennuie jamais.

MARINE.

Et moi, je m'y ennuie toûjours.

Mr. MATHIEU.

Adieu.

MARINE *ſeule.*

Je prie le Ciel qu'il te conduiſe, & que tu te puiſſe caſſer le cou. Il n'y auroit pas grand mal, quand tous ces maquignons de mariages-là ſeroient au fond de la riviere avec une bonne pierre au cou. Que je plains le pauvre Valere. Il ne ſçait pas ſon malheur. J'ai une lettre à lui rendre de ma Maîtreſſe. Voici ſon Valet à propos.

SCENE II.

SCAPIN, MARINE.

SCAPIN.

Bon jour, ma charmante.

MARINE.

Bon jour, mon adorable.

SCAPIN.

Comment ſe porte ta Maîtreſſe ?

MARINE.

Mal.

SCAPIN.

Il y a toûjours quelque choſe à refaire aux filles.

MARINE.

Et ton Maître ?

SCAPIN.

Il ſe porteroit aſſez bien, s'il avoit un peu plus d'argent.

MARINE.

Je n'ai jamais connu un Gentilhomme plus gueux que celui-là.

SCAPIN.

Monſieur Grifon, ſon pere, eſt bien riche, mais il eſt bien ladre.

MARINE.

Nous nous en apercevons.

SCAPIN.

Tel que tu me vois, je sers mon Maître sans gages, & *incognitò*.

MARINE.

Comment *incognitò* ?

SCAPIN.

Oüi, Monsieur Grifon ne sçait pas que son fils a l'honneur d'être à moi, il ne me connoît pas même, je loge en Ville, & je vis d'emprunt.

MARINE.

Tu fais souvent mauvaise chere.

SCAPIN.

Assez. Cela n'empêche pas que je ne nourrisse quelquefois mon Maître, quand il est mal avec son Pere.

MARINE.

Voilà un beau ménage.

SCAPIN.

Hé, dis-moi un peu...

MARINE.

Je n'ai rien à te dire. Tien, rends cette lettre-là à ton Maître.

SCAPIN.

Comme tu fais, Marine ! regarde-moi un peu.

MARINE.

Hé bien, que me veux-tu ?

SCAPIN.

Vous plairoit-il seulement, ô Beauté Leopardé ! me dire le contenu de cette lettre ?

MARINE.

Je n'ai pas le tems.

SCAPIN.

Tu me romps si souvent la tête de ton babil, quand je te prie de ne dire mot !

MARINE.

J'aime à faire le contraire de ce qu'on souhaite.

SCAPIN.

Le beau naturel ! Je te prie donc de te taire, Marine, c'est le moyen de te faire parler.

MARINE.

Je parlerai, s'il me plaît.

SCAPIN.

Et tant qu'il te plaira.

MARINE.

Et me tairai, si je veux.

SCAPIN.

Dis, si tu peux, mon enfant ? cela est difficile.

MARINE.

Mais voyez cet animal, qui veut m'empêcher de parler ?

SCAPIN.

Je n'ai garde.

MARINE.

Voilà encore un plaisant visage, pour fermer la bouche à une femme !

SCAPIN.

Fort bien.

MARINE.

Ni toi, ni ton pere, ni ta mere, ni toute ta peste de génération, ne me feroit pas rabattre une syllabe.

SCAPIN.

Quelle eſt agréable !

MARINE.

Quand on parle bien, on ne parle jamais trop.

SCAPIN.

Tu ne dévrois pas parler ſouvent.

MARINE.

Va, va, quand je ſerai morte, je me tairai aſſez.

SCAPIN.

Jamais tant que tu auras parlé.

MARINE.

Tu voudrois donc ſçavoir le contenu de la lettre ?

SCAPIN.

Moi, point du tout, je ne veux rien ſçavoir.

MARINE & SCAPIN *parlent enſemble.*

MARINE.

Oh ! tu ſçauras pourtant malgré que tu en ayes, que ma Maîtreſſe ſe marie aujourd'hui avec un homme qu'elle n'a jamais vû ; que ſa mere a terminé l'affaire, qu'elle prie Valere... Que la peſte te creve, adieu.

SCAPIN.

Oh ! tu auras menti, & il ne ſera pas dit que tu me feras attendre malgré moi. Je ne veux rien ſçavoir, laiſſe-moi en repos, garde tes nouvelles pour un autre. Le diable puiſſe t'étrangler, adieu.

SCENE III.

SCAPIN *ſeul.*

PAr ma foi c'eſt une charmante choſe qu'une femme ! Quelle docilité d'eſprit ! quelle complaiſance ! Voilà une des plus raiſonnables que je connoiſſe. Mais je m'amuſe ici, & je dois aller promptement porter cette lettre à mon Maître, car il eſt diablement amoureux. Qui dit amoureux, dit impatient ; & qui dit impatient, ſupoſe un homme qui a plûtôt donné un coup de pied au cul que le bon jour. Mais le voilà.

SCENE IV.

VALERE, SCAPIN.

VALERE.

HE' bien, Scapin, aprens-moi des nouvelles de Leonore. L'as-tu vûë ? que t'a dit Marine ?

SCAPIN.

Marine ? Rien du tout. C'eſt une fille dont on ne ſçauroit tirer une parole.

VALERE.

Marine ne t'a rien dit, elle qui parle tant.

SCAPIN.

C'eſt juſtement ce qui fait qu'elle ne dit rien ; mais tout ce que j'ai pû comprendre de la volubilité de ſon diſcours, c'eſt qu'il faut renoncer à Leonore ; & le pis que j'y trouve, c'eſt que nous n'avons pas un ſou pour nous en conſoler.

VALERE.

Quoi ! que dis-tu ? parle, explique-toi. Renoncer à Leonore !

SCAPIN.

Oüi, Monſieur.

VALERE.

Et Marine ne t'a point dit la cauſe de ſon refroidiſſement ?

SCAPIN.

Non, Monſieur.

VALERE.

Quoi ! tu n'as pû pénétrer.....

SCAPIN.

Oh, Monſieur, Marine eſt une fille impénétrable.

VALERE.

Que je ſuis malheureux !

SCAPIN.

Elle m'a ſeulement donné une petite lettre, qui vous expliquera peut-être mieux la choſe.

VALERE.

Eh ! donne donc, maraut, donne donc.

Il lit.

Si vous

SI vous m'aimez autant que je vous aime, nous ſommes les plus malheureuſes perſonnes du monde. Ma Mere prétend me marier à un homme que je ne connois point. Détournez le malheur qui nous menace, & ſoiez certain que je choiſirai plûtôt la mort, que d'être jamais à d'autre qu'à vous.

Scapin ?

SCAPIN.

Monſieur ?

VALERE.

Que dis-tu de cette lettre-là ?

SCAPIN.

Je dis, Monſieur, que ce n'eſt pas-là une lettre de change.

VALERE.

Et je me laiſſerai enlever Leonore ; Non, non, Scapin, à quelque prix que ce ſoit, il faut empêcher....

SCAPIN.

Monſieur, le Ciel m'a donné des talens merveilleux pour faire des mariages ; & je puis dire, ſans vanité, qu'il n'y a guéres de jour qu'il ne m'en paſſe quelqu'un par les mains. J'en ai même ébauché plus de mille en ma vie, qui n'ont jamais été achevez ; mais j'aime trop la propagation de l'eſpece, pour avoir le courage d'en rompre aucun.

VALERE.

Que tu fais mal à propos le mauvais plaiſant ! Il faut....

SCAPIN.

Paix, voici vôtre pere, le vilain Uſurier, qui nous vendit ſi cher l'argent l'année paſſée, eſt avec lui.

VALERE.

Vient-il lui demander ce que je lui dois ?

SCAPIN.

Il ſeroit mal adreſſé. Ecoutons.

SCENE V.

Mr. GRIFON, Mr. MATHIEU, VALERE, SCAPIN.

Mr. GRIFON.

JE vous donnai il y a huit jours, un ſac de mille francs à faire valoir, dont j'ai vôtre billet, Monſieur Mathieu.

Mr. MATHIEU.

Cela eſt vrai, Monſieur Grifon.

SCAPIN *à part.*

Le bon homme négocie avec les uſuriers auſſi bien que nous, mais ce n'eſt pas de la même maniére.

Mr. GRIFON.

Nous ſommes convenus à trois mille huit cens livres, ce ſont encore deux cens Louis qu'il faut vous donner pour le Colier, Monſieur Mathieu.

Mr. MATHIEU.

Oüi, Monſieur Grifon.

SCAPIN *à part.*

Cela nous accommoderoit bien.

VALERE *bas à Scapin.*

Paix ; tai-toi.

Mr. GRIFON.

Paſſez tantôt chez moi, ou envoyez-y quelqu'un de vôtre part, avec un billet de vôtre main, cela ſuffira ; c'eſt de l'argent comptant, Monſieur Mathieu.

Mr. MATHIEU.

Je n'en ſuis point en peine, & je vous laiſſe ſe Colier, Monſieur Grifon.

SCAPIN.

Un Colier de trois mille huit cens livres ? Le friand morceau !

SCENE VI.

Mr. GRIFON, VALERE, SCAPIN.

Mr. GRIFON.

AH, vous voilà, mon fils ; que faites-vous-là ? y a-t-il long-tems que vous y êtes ?

VALERE.

Je ne fais que d'arriver.

Mr. GRIFON.

Qui eſt cet homme-là ?

VALERE.

C'eſt, mon pere.....

Mr. GRIFON.

Quoi ? c'eſt.....

VALERE.

Un Muſicien de l'Opera.

Mr. GRIFON.

Mauvaiſe connoiſſance, qu'un Muſicien de l'Opera ! ils menent les gens au cabaret, il faut toûjours païer pour eux.

SCAPIN.

De quoi diantre vous aviſez-vous de me faire Muſicien ? J'aimerois mieux être tout autre choſe.

VALERE.

Tai-toi.

Mr. GRIFON.

O ça, mon fils, j'ai une nouvelle à vous apprendre ; la preſence du Muſicien ne gâtera rien, & peut-être pourra-t'il nous être utile.

SCAPIN.

Vôtre imagination m'a fait Muſicien par hazard, vous verrez qu'il faudra que je le devienne par néceſſité.

Mr. GRIFON.

Je vais me marier.

VALERE.

Vous marier, vous, mon pere.

Mr. GRIFON.

Moi-même, en propre perſonne.

SCAPIN *à part.*

Je ne m'attendois pas à celui-là.

Mr. GRIFON.

Que dit Monsieur le Musicien ?

SCAPIN.

Je ne puis que vous loüer, Monsieur, de former une entrepriſe ſi hardie. Vous avez eu le bonheur d'enterrer une premiere femme, vous hazardez d'en prendre une ſeconde, le péril ne vous rebute point ; cela eſt fier, cela eſt grand, cela eſt héroïque ; & pour ma part, je n'ai garde de manquer d'aplaudir à une réſolution auſſi généreuſe que la vôtre.

Mr. GRIFON.

Voilà un joli garçon.

VALERE.

Ce que j'en ai dit, mon pere, n'eſt que par l'interêt que je prens à vôtre ſanté.

Mr. GRIFON.

Ne t'en mets point en peine, ce ſont mes affaires.

SCAPIN.

Oüi, Monſieur, que Monſieur vôtre Pere vous donne ſeulement une Belle-mere bien faite, belle, jeune, & laiſſez-le faire : vous ſerez ravi qu'il ſe ſoit remarié ſur ma parole.

Mr. GRIFON.

Oh ! je ſuis ſûr qu'il en ſera content. C'eſt une fille à qui il ne manque rien. Ce que je voudrois de vous maintenant, Mr. de l'Opera, ce ſeroit que vous m'aidaſſiez à donner une petite ſerenade à ma Maîtreſſe.

SCAPIN.

Une Serenade, dites-vous? Vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à moi. Musique Italienne, Françoise, je suis un homme à deux mains.

Mr. GRIFON.

Tout de bon?

SCAPIN.

Demandez à Monsieur vôtre fils. Je suis le premier homme du monde pour les Serenades, il m'en doit encore deux ou trois.

VALERE.

Oüi, mon Pere.

SCAPIN.

Ce n'est pas pour me vanter; mais en cas de Chanteurs, Simphonistes, Violistes, Theorbistes, Clavessinistes, Operas, Operateurs, Operatrices, Madeloniſtes, Catiniſtes, Margotiſtes, ſi difficiles qu'elles ſoient, j'ai tout cela dans ma manche.

Mr. GRIFON.

Je voudrois une Serenade à bon marché.

SCAPIN.

Je ménagerai vôtre bourſe, ne vous mettez pas en peine. Ils ne nous faudra que trente-ſix Violons, vingt Haut-bois, douze Baſſes, ſix Trompettes, vingt-quatre Tambours, cinq Orgues, & un Flageolet.

Mr. GRIFON.

Eh fy donc! voilà pour donner une Serenade à tout un Roiaume.

SCAPIN.

Pour les voix, nous prendrons ſeulement douze.

basses, huit concordants, si basses-tailles, autant de quintes, quatre hautes-contres, huit faussets & douze dessus, moitié entiers, & moitié hongres.

Mr. GRIFON

Vous nommez-là de quoi faire un regiment de Musique.

SCAPIN.

Il ne faut pas moins de voix pour accompagner tous les instrumens. Laissez-nous faire, je veux qu'il y ait dans cette Musique-là un espece de petit charivari, qui conviendra merveilleusement bien au sujet. Nous allons Monsieur vôtre fils & moi, donner maintenant les ordres pour....

Mr. GRIFON.

Attendez, on doit m'amener ma Maîtresse, je suis bien-aise que vous la voiez, & que vous m'en disiez vôtre sentiment l'un & l'autre.

SCAPIN.

Prenez-là belle & jeune, au moins; sur-tout d'humeur complaisante: tous vos amis vous conseilleront la même chose.

VALERE.

Allons-nous-en, je me meurs d'inquiétude.

SCENE VII.

Mr. GRIFON, VALERE, SCAPIN, Mad. ARGANTE, LEONORE, MARINE.

Mr. GRIFON.

NE vous avois-je pas bien dit, qu'on devoit l'amener ? Voilà la Mere, & la Fille de chambre.

VALERE.

Que vois-je, Scapin ! C'eſt Leonore.

SCAPIN.

Autre incident.

Mad. ARGANTE.

Allons, ma fille, aprochez, & ſaluez le Mari que je vous ai deſtiné.

LEONORE.

Quoi ! Madame, voilà la perſonne...

Mad. ARGANTE.

Qu'avez-vous donc, Mademoiſelle ? eſt-ce que Monſieur ne vous plaît pas ?

LEONORE.

Je ne dis pas cela, Madame, & je n'aurai jamais d'autres volontez que les vôtres.

VALERE.

Scapin, elle obéït à sa Mere, je suis perdu.

MARINE.

Il y a de l'erreur de calcul.

Mad. ARGANTE.

Je suis ravi, ma fille, de vous voir des sentimens raisonnables, & j'ai toûjours bien jugé que vous ne voudriez pas me desobéïr.

LEONORE.

Vous desobéïr, moi? j'aimerois mieux mourir que de faire quelque chose qui vous déplût.

Mr. GRIFON.

Voilà une fille bien née, n'est-il pas vrai?

SCAPIN.

Il y a ici du qui pro quo, sur ma parole.

LEONORE.

Tout ce que j'ai à me reprocher, Madame, c'est que mon obéïssance ait si peu de mérite en cette occasion; & les choses sont dans un état à me permettre d'avoüer sans honte, que vôtre choix & mon inclination ont un parfait raport ensemble.

Mr. GRIEON.

Comme elle m'aime déja! cela n'est pas croyable.

LEONORE.

Mais j'ai lieu de me plaindre; est-ce à moi de parler comme je fais, quand vous êtes si peu sensible, Valere, aux bontez que ma Mere a pour nous?

Mad. ARGANTE.

Comment donc, Valere? à qui en avez-vous?

Mr. GRIFON.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

SCAPIN.

Nous aprochons du dénoûment.

Mad. ARGANTE.

Que voulez-vous dire avec vôtre Valere ?

LEONORE.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, que vous aviez conclu mon mariage ?

Mad. ARGANTE.

Qu'a de commun Valere avec vôtre mariage ? c'eſt à Monſieur Grifon que voilà, que je vous marie.

Mr. GRIFON.

Oüi, mignonne, c'eſt moi qui aurai l'honneur que de...

LEONORE.

Vous, Monſieur ?

Mad. ARGANTE.

Je voudrois bien, pour voir, que vous ne le trouvaſſiez pas bon !

Mr. GRIFON.

Monſieur mon Fils, par quelle avanture eſt-il mention de vous dans tout ceci ?

VALERE.

Par une avanture fort naturelle, mon Pere.

Mr. GRIFON.

Comment, une avanture fort naturelle ?

MARINE.

Oüi, Monſieur ; Mademoiſelle eſt fille, Monſieur eſt garçon ; elle eſt aimable, il eſt joli homme, il

ont fait connoiſſance, ils s'aiment, ils ſont dans le goût de s'épouſer, y a-t'il rien-là que de fort naturel ?

SCAPIN.

Il n'eſt point queſtion de la nature là-dedans, c'eſt la raiſon & l'intérêt qui font aujourd'hui les mariages. Monſieur eſt le pere, Madame eſt la mere ; la raiſon eſt de leur côté, la nature eſt une ſorte, & vous auſſi, ma mie.

Mad. ARGANTE.

Il a raiſon.

LEONORE.

Quoi ? à l'âge que j'ai, ma Mere, vous voudriez me faire épouſer un homme comme Monſieur ? Vous n'y ſongez pas.

VALERE.

Quoi ? à l'âge que vous avez, mon Pere, vous voudriez vous marier à une fille comme Mademoiſelle, je croi que vous rêvez.

LEONORE.

En vérité, ma Mere, vous êtes trop raiſonnable pour exiger de moi une choſe auſſi éloignée de bon ſens.

VALERE.

Sérieuſement parlant, mon Pere, vous n'êtes point d'âge encore à radoter.

Mad. ARGANTE.

Oüais ! & où ſommes-nous donc ? allons, petite ridicule, qu'on donne tout-à-l'heure la main à Monſieur,

VALERE.

Non pas, Madame, s'il vous plaît.

Mr. GRIFON.

Qu'eſt-ce à dire ?

VALERE.

Avec vôtre permiſſion, mon Pere, cela ne ſera pas, je vous aſſure.

Mr. GRIFON.

Cela ne ſera pas ! que dites-vous à cela, Monſieur le Muſicien ?

SCAPIN.

Vous avez-là un grand garçon bien mal moriginé, Monſieur.

Mr. GRIFON *à Valere.*

Pendart !

VALERE.

Que diroit-on dans le monde, ſi en ma preſence je vous laiſſois faire une action auſſi extravagante que celle-là ?

Mr. GRIFON.

Quoi donc ! extravagante ? comment donc ? à ſon pere, malheureux !

MARINE.

A vôtre pere !

SCAPIN.

A vôtre propre pere !

VALERE.

Quand il ſeroit mon pere cent fois plus qu'il ne l'eſt encore, je ne ſouffrirai point que l'amour lui faſſe tourner la cervelle juſqu'à ce point-là.

Mr.

Mr. GRIFON.

Mais quelle Comédie joüons-nous donc ici ? Je vous demande pardon pour mon fils, Madame.

Mad. ARGANTE.

Cela n'eſt rien ; j'ay bien des excuſes à vous faire pour ma fille, Monſieur.

MARINE.

Voilà des enfans bien obſtinez : mais auſſi, pourquoi vous expoſer à vous marier, ſans ſçavoir ſi Monſieur vôtre fils le voudra bien.

Mr. GRIFON.

S'il le voudra bien ?

SCAPIN.

Monſieur, avec trois ou quatre cens piſtoles ne pourions-nous point le mettre à la raiſon.

Mr. GRIFON.

Je l'y mettrai bien ſans cela.

Mad. ARGANTE.

Et moi, je vous répons de cette petite impertinente-là ; elle vous épouſera, ou je la mettrai dans un lieu, d'où elle ne ſortira de long-tems.

LEONORE.

J'y demeurerai plûtôt toute ma vie, que d'épouſer un homme que je n'aime point.

Mr. GRIFON.

Elle s'en va, Madame.

Mad. ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine, je ſçaurai la réduire : elle ſera vôtre femme aujourd'hui, ou vous mourrez de mort ſubite.

Mr. GRIFON.

De mort ſubite ! Voila à quoi vous m'expoſez, Monſieur le coquin. Laiſſe-moi faire, je veux l'épouſer à ta barbe ; je m'en vais dépenſer tout mon bien pour m'en faire aimer : je lui donnerai des Preens, des Bijoux, des Maiſons, des Contrats, des Cadeaux, des Feſtins, des Serenades. Des Serenades. Monſieur le Muſicien ; je lui ferai des enfans, pour te faire enrager.

SCAPIN.

Oh ! pour celui-là on vous en défie.

SCENE VIII.

VALERE, SCAPIN.

VALERE.

NOn, Scapin, il n'y a point d'extrêmité où je ne me porte, pour empêcher ce mariage.

SCAPIN.

Doucement, Monſieur, nous abaiſſerons ſes fumées d'amour. Il ne la tient pas encore. J'ai pris le ſoin d'une Serenade ; il vient de négocier un Collier : laiſſez-moi faire. Mais le diable eſt que nous n'avons point d'argent.

VALERE.

Ah ! mon pauvre Scapin, cherche, imagine, in-

vente des moyens, pour en trouver ; engage tout, vend tout, donne tout.

SCAPIN.

Hé ! que diable engager, que vendre ? Pour tout meuble & immeuble, vous n'avez que vôtre habit & le mien, encore le Tailleur n'eſt-il pas paié.

VALERE.

Quoi tu ne peux trouver ?

SCAPIN.

Depuis que je travaille pour vous, les reſſorts de mon eſprit emprunteur ſont diablement uſez.

VALERE.

Mais, quoi...

SCAPIN.

Laiſſez-moi un peu rêver tout ſeul. J'ai ma Serenade en tête. Si je pouvois avoir ſeulement dequoi paier les Muſiciens dont je me veux...

VALERE.

A quoi bon...

SCAPIN.

J'ai beſoin de me recuëillir, vous dis-je, laiſſez-moi en repos, & allez fortifier Leonore dans le deſſein de ne point épouſer vôtre pere.

VALERE.

Il faut vouloir tout ce qu'il veut, j'ai beſoin de lui.

SCENE IX.

SCAPIN.

CE n'eſt pas une petite affaire pour un valet d'honneur, d'avoir à ſoûtenir les intérêts d'un Maître qui n'a point d'argent. On s'acoquine à ſervir ces gredins-là, je ne ſçai pourquoi, ils ne paient point de gages, ils querellent, ils roſſent quelquefois; on a plus d'eſprit qu'eux, on les fait vivre, il faut avoir la peine d'inventer mille fourberies, dont ils ne ſont tout au plus que de moitié; & avec tout cela nous ſommes les valets, & ils ſont les Maîtres. Cela n'eſt pas juſte. Je prétens à l'avenir travailler pour mon compte; ceci fini je veux devenir Maître à mon tour. Mais que vois-je?

SCENE X.

CHAMPAGNE, SCAPIN.

CHAMPAGNE.

HE' c'eſt toi, mon pauvre Scapin.

SCAPIN.

Le beau Champagne en ce païs-ci !

CHAMPAGNE.

Il y a ſix mois que je ſuis revenu, mais je ne me montre que depuis quinze jours.

SCAPIN.

Pourquoi donc ?

CHAMPAGNE.

Par une eſpece de ſcrupule. Une lettre de cachet du Châtelet m'avoit deffendu de paroître à la Ville, elle me preſcrivoit un tems pour voiager ; mes voiages ſont finis, je reparois ſur nouveaux frais.

SCAPIN.

Et que fais-tu à preſent ? Je t'ai vû autrefois le plus adroit griſon, &, ſoit dit entre nous, le plus hardi coquin qu'il y eût en France.

CHAMPAGNE.

J'ai quitté tout cela, mon ami. La Juſtice aujour-

d'hui a l'eſprit ſi mal tourné ; il n'y a plus rien à faire dans le commerce. Elle prend toûjours les choſes du mauvais côté, j'ai renoncé aux vanitez du monde, & je me ſuis jetté dans la réforme.

SCAPIN.

Toi, dans la réforme.

CHAMPAGNE.

Oüi, mon enfant. Il faut faire une fin. Je me ſuis retiré, je prête ſur gages.

SCAPIN.

La retraite eſt méritoire.

CHAMPAGNE.

Ma foi, il n'y a plus que ce métier-là pour faire quelque choſe ; il n'y a rien de tel, quand on a de l'argent, d'en aider des particuliers dans leurs néceſſitez preſſantes.

SCAPIN.

Voilà un motif fort charitable.

CHAMPAGNE.

Je me ſuis aſſocié d'un fort honnête homme, qui eſt, je penſe, lui, aſſocié d'un autre fort honnête homme chez qui il m'envoie prendre deux mille huit cens livres.

SCAPIN.

Deux mille huit cens livres ; (*à part*) Serions-nous aſſez heureux ... Cela ſeroit admirable. Tu es aſſocié avec Monſieur Mathieu ?

CHAMPAGNE.

Avec Monſieur Mathieu ; mais je ſuis un peu ſubalterne à la vérité. Nous demeurons enſemble, il

me logé fort haut, me meuble modeſtement, m'habille chaudement pour l'Eſté, fraîchement pour l'Hiver, me nourrit ſobrement, ne me donne point de gages, mais ce que je prens c'eſt pour moi.

SCAPIN.

Voilà une bonne condition. Et, dis-moi, es-tu toûjours auſſi ivrogne qu'avant ta Lettre de cachet?

CHAMPAGNE.

Je bois beaucoup de vin, mais je ne l'aime pas.

SCAPIN.

Tu vas donc recevoir deux mille huit cens livres?

CHAMPAGNE.

Deux mille huit cens livres.

SCAPIN.

Chez Monſieur Grifon.

CHAMPAGNE.

C'eſt le nom de nôtre aſſocié. Qui te l'a dit?

SCAPIN.

Pour le ſurplus d'un colier que Monſieur Mathieu lui a vendu?

CHAMPAGNE.

Je l'ai oüi-dire ainſi.

SCAPIN.

Et tu as un billet de Monſieur Mathieu, pour marque que tu ne viens pas à faux?

CHAMPAGNE.

Cela eſt comme tu le dis. Voilà le billet. Hé! d'où diantre ſçais-tu tout cela?

SCAPIN.

Je ſuis l'aſſocié du fils de Monſieur Grifon, moi.

CHAMPAGNE.

Quoi tu te mêles auſſi...

SCAPIN.

Nous ne ſommes aſſociez que pour emprunter à nous autres. Le connois-tu Monſieur Grifon ?

CHAMPAGNE.

Non.

SCAPIN.

Te connoît-il ?

CHAMPAGNE.

Je ne crois pas.

SCAPIN.

Tant mieux. Monſieur Grifon n'eſt pas au logis ; & en attendant qu'il vienne, nous pouvons aller renouveller connoiſſance au cabaret.

CHAMPAGNE.

De tout mon cœur, je ne refuſe point des parties d'honneur.

SCAPIN.

Morbleu, j'enrage. Voilà un homme à qui j'ai affaire, mais ce ne ſera que pour un moment. Va t'en m'attendre ici prés, aux Barreaux verds; & faire tirer bouteille. Voilà un fripon que je friponnerai ſur ma parole, ſi je puis ſeulement attraper le billet.

SCENE XI.

Mr. GRIFON, MARINE, SCAPIN.

MARINE.

JE vous dis, Monſieur, que vous aurez plus de peine que vous ne penſez à réduire cet eſprit-là.

SCAPIN.

Ah! Monſieur, je vous cherchois pour vous dire que dans peu vôtre Serenade ſera en état.

Mr. GRIFON.

Bon, voilà ma maiſon, & voilà celle de ma Maîtreſſe.

SCAPIN.

Tant mieux, cela eſt fort commode pour mon deſſein.

Mr GRIFON.

Tu dis donc, Marine, que tu viens de la part de Leonore.

MARINE.

Oüi, Monſieur, pour vous faire des excuſes de ce qui s'eſt paſſé à vôtre entrevûë.

Mr GRIFON.

Elle revient à elle, j'en ſuis bien-aiſe.

MARINE.

Elle eſt au deſeſpoir de n'avoir pû ſe contrain-

dre devant Madame ſa mere ; mais elle dit qu'elle vous hait trop pour ſe faire la moindre violence.

Mr. GRIFON.

Voilà un fort ſot compliment. Je n'ai que faire de ces excuſes-là.

MARINE.

Elle ſçait trop bien vivre pour manquer à la civilité; elle m'a chargé de vous prier de ne point preſſer Madame ſa mere ſur vôtre mariage, & de lui donner du tems pour s'accoûtumer à une figure auſſi extraordinaire que la vôtre.

Mr. GRIFON.

Vous êtes une impertinente, ma mie, & je ne ſçai....

MARINE.

Je vous demande pardon, Monſieur, je vous reſpecte trop pour vous rien dire de mon chef qui vous déplaiſe. Ce ſont les ſentimens de ma Maîtreſſe que je vous explique le plus clairement & le plus ſuccinctement qu'il m'eſt poſſible.

Mr. GRIFON.

Je ne veux point ſçavoir ſes ſentimens, tant qu'elle en aura d'auſſi ridicules.

MARINE.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne change; & quelque averſion qu'elle ait pour vous, elle ne laiſſera pas de vous épouſer, ſi elle m'en veut croire. Vous n'avez que vôtre âge, vôtre air, & vôtre viſage contre vous, dans le fond; je gagerois que vous avez les meilleures manieres du monde.

Mr. GRIFON.

Voilà une insolente, qui a mon nez, me vient chanter poüille.

MARINE.

C'est vôtre phisionomie lugubre qui l'a d'abord effarouchée; elle en reviendra peut-être, & vous aimera à la folie, que sçait-on ? Vous ne seriez pas le premier magot qui auroit épousé une jolie fille.

Mr. GRIFON.

Malgré tout ce qu'elle me dit, je ne veux point me fâcher, elle peut me rendre service. Tu me parois d'agréable humeur.

MARINE.

Je suis assez franche, comme vous voyez.

Mr. GRIFON.

C'est ce qui me semble. Je veux être de tes amis; & si le mariage se fait, ne te mets pas en peine. Dis-moi un peu en confidence, quelle sorte de caractere est-ce que Leonore, & que faudroit-il que je fisse pour lui plaire ?

MARINE.

Vous n'avez qu'à mourir, Monsieur; c'est le plus grand plaisir que vous lui puissiez faire.

Mr. GRIFON.

Ce n'est pas-là ce que je te demande. De quelle humeur est-elle ?

MARINE.

Ah ! de l'humeur du monde la plus douce. Je ne lui connois qu'un petit défaut.

Mr. GRIFON.

Quel eſt-il ?

MARINE.

C'eſt, Monſieur, que quand elle s'eſt mis quelque choſe en tête, & qu'on s'aviſe de la contredire, elle crie, elle peſte, elle jure, elle bat, elle mord, elle égratigne, elle eſtropie même en cas de beſoin, mais dans le fond c'eſt une bon enfant.

Mr. GRIFON.

Voilà une humeur bien douce vraiment ! Et avec cela n'a-t'elle point quelque paſſion dominante ?

MARINE.

Non, Monſieur, rien ne la domine, elle a du goût pour toutes les belles manieres: elle vend, pour joüer, tout ce qu'elle a; elle met ſes nipes en gages pour aller à l'Opéra & à la Comédie, elle court le Bal ſept fois la ſemaine ſeulement, elle feſte ſon vin de Champagne à merveille, & ſur la fin du repas elle devient fort tendre.

Mr. GRIFON.

Tu crois donc qu'elle pourra m'aimer ?

MARINE.

Oüi, Monſieur, ſur la fin d'un repas; & je vais lui faire entendre que pour un mari vous valez cent fois mieux qu'un autre.

Mr. GRIFON.

Cela eſt vrai, au moins.

MARINE.

Aſſurément. Dans ce ſiécle-ci, quand un mari laiſſe faire à ſa femme tout ce qu'elle veut, c'eſt un homme

homme adorable, on ne peut pas lui demander autre chose.

Mr. GRIFON.

Ah, mon enfant, tu peux l'assurer de ma part, que si jamais elle est ma femme, je ne la contraindrai jamais en la moindre bagatelle.

MARINE.

Commencez donc par ne point trop presser les affaires. Je vais lui proposer vos conventions; & comme il n'y a rien dans ces articles-là qui répugne à la Coutume, je ne doute point qu'elle ne les accepte.

Mr. GRIFON.

Cette fille a quelque chose de bon dans ses manieres. Ah, ah, voilà une plaisante figure d'homme!

SCENE XII.

Mr. GRIFON, SCAPIN *déguisé, une emplâtre sur l'œil.*

SCAPIN.

NE pourriez-vous point, Monsieur, me faire le plaisir & l'honneur de m'enseigner le logis de Monsieur Grifon?

SCENE XIII.

SCAPIN, VALERE, LEONORE, MARINE.

SCAPIN.

PAr ma foi, voilà qui ne va pas mal; mais voici mon Maître avec ſa Maîtreſſe, il ne me reconnoîtra pas.

LEONORE.

Comptez, Valere, que rien ne me peut faire changer.

VALERE.

Ah! charmante Leonore, que vous devez me paroître adorable avec de pareils ſentimens.

SCAPIN.

Monſieur, je vous donne le bon jour. Y a-t'il long-tems que vous êtes en cette Ville? Vos affaires vont-elles bien? comment gouvernez-vous la joie avec cet aimable enfant?

VALERE.

Que me veut cet ivrogne-là? Qui êtes-vous, mon ami?

SCAPIN.

Je ſuis un honnête garçon, qui connois vos beſoins, & qui viens vous offrir deux cens piſtoles que

me va donner Monsieur vôtre pere. (*Scapin ôte son emplâtre.*)

VALERE.

C'est toi, Scapin! qui t'auroit reconnu?

SCAPIN.

Vous voïez, Monsieur, ce qu'on fait pour vous.

MARINE.

Par ma foi, voilà un méchant borgne.

VALERE.

Et tu as trouvé le moien de tirer deux cens pistoles de mon pere?

SCAPIN.

Il va me les livrer. J'ai encore un colier à escamoter, mais j'aurois besoin tout à l'heure de quelques gens de main.

VALERE.

Tout à l'heure? & où veux-tu que je les cherche à present?

MARINE.

Monsieur, je suis à vôtre service. Pour la main, je l'ai aussi bonne que la langue.

SCAPIN.

Toi? mais serois-tu fille à travailler de nuit?

MARINE.

Scapin, c'est dans ce cas-là que je triomphe. J'ai deux ou trois filles de mes amies, qui ne m'abandonneront pas dans le besoin.

SCAPIN.

Bon, bon, il ne me faut pas de plus vaillans cham-

viens pour mon deſſein. Mais j'entens Monſieur Grifon, allez m'attendre au prochain détour, je vous dirai dans un moment ce qu'il faudra faire.

SCENE XIV.

Mr. GRIFON, SCAPIN *remettant ſon emplâtre ſur l'autre œil, voiant Monſieur Grifon arriver.*

Mr. GRIFON.

IL y a deux cens Loüis neufs dans cette bourſe. Voions ſi je ne me ſuis point trompé.

SCAPIN.

Vous êtes trop exact, & vous ſçavez trop bien compter.

Mr GRIFON.

Il n'importe, Monſieur; pour plus grande ſeureté....

SCAPIN.

Je ne regarderai point aprés vous, Monſieur & le compere Mathieu me l'a deffendu.

Mr. GRIFON.

Vous êtes le maître, ſerviteur.

Voilà de quoi païer la Serenade.

SCENE XV.

Mr. GRIFON *seul.*

MR. Mathieu ne laisse point moisir l'argent entre les mains de ceux qui lui doivent. Je lui devois, me voilà quitte. Je ne sçai ce que cela signifie, mais je n'ai point bonne opinion de mon mariage. Moi qui n'ai jamais rien aimé, je m'avise de devenir amoureux à mon âge. O amour ! amour ! La nuit devient obscure, & le Musicien devroit être ici.

CHAMPAGNE.

Le diable emporte, ſi je l'aurois devîné. Or donc, pour revenir à nos moutons, Monſieur Mathieu, cet autre vilain, ce ladre....

Mr. GRIFON.

Ce pendart-là me fera perdre patience.

CHAMPAGNE.

Patience; oüi, c'eſt bien dit, allons doucement; ce Monſieur Mathieu donc, comme de vilain à vilain il n'y a que la main, il eſt arrivé que par la concomitance d'un colier; enfin je ne me ſouviens pas bien de tout cela.

Mr. GRIFON.

Tu as oublié la leçon qu'on t'a faite. Combien te donne-t'on pour joüer le perſonnage que tu fais?

CHAMPAGNE.

Comme Monſieur Mathieu eſt un vilain, je ne gagne pas grande choſe; mais je ſuis ſobre.

Mr. GRIFON.

Il y paroît.

CHAMPAGNE.

Venons à l'explication. Vous êtes Mr. Grifon, je ſuis Mr. Champagne, donnez-moi de l'argent au plus vîte, car j'ai hâte.

Mr. GRIFON.

Que je te donne de l'argent?

CHAMPAGNE.

Oüi parbleu, de l'argent; je ne perds point le jugement, j'ai beau boire, il me faut huit cens

deux mille & quelques livres, j'ai le billet de Mr. Mathieu, vous allez voir, car je n'y vois goute.

Mr. GRIFON.

Voilà juſtement l'encloüeure. Tu viens un peu trop tard pour m'attrapet; mon pauvre ami. Si tu as le billet de Mr. Mathieu, je t'en donnerai.

CHAMPAGNE.

Cela eſt fort judicieux & fort raiſonnable, j'aime les gens d'eſprit. Je ne le trouve point, ce diable de billet.

Mr. GRIFON.

Cherche bien.

CHAMPAGNE.

Je ne trouve rien, la peſte m'étouffe. Je l'avois pourtant avant que d'aller au cabaret.

Mr. GRIFON.

Trouve-le donc.

CHAMPAGNE.

Oh! vous en demandez trop. Quand on a bû, on ne peut pas trouver ſa maiſon, vous voulez que je retrouve un billet: il n'y a pas de raiſon à cela.

Mr. GRIFON.

Tu en as beaucoup, toi.

CHAMPAGNE.

Ecoutez, ne nous brouillons point. J'étois de ſang froid quand je l'ai perdu, je le trouverai quand je ſerai de ſang froid, cela eſt infaillible; juſqu'au revoir.

Mr. GRIFON.

Il n'eſt pas ſi yvre qu'il paroît.

SCENE XVII.

Mr. GRIFON *seul.*

MOnsieur mon fils choisit mal ses gens ; il est plus mal-aisé de m'attraper qu'on ne s'imagine : quelque nuit qu'il fasse, je connois les fourbes d'une lieuë.

SCENE XVIII.

SCAPIN, Mr. GRIFON.

SCAPIN.

ALlons, Monsieur, de la joie, vive l'Amour & la Musique, je vous amene ici tout un Opéra.

Mr. GRIFON.

Que voulez-vous faire de ces flambeaux ?

SCAPIN.

Pour nous éclairer, Monsieur ; ma Musique est une Musique de conséquence, il faut voir clair à ce qu'on fait ; allons, Messieurs de la simphonie.

SERENADE.

Mr. GRIFON, SCAPIN, PLUSIEURS SIMPHONISTES, DANSEURS ET MUSICIENS.

UN VENITIEN chante.

HOr che piu belle
Splendor le ſtelle
Il ſonno ſbandite amanti
Con ſuoni, con canti,
La cruda ſuegliate,
Fate, fate,
Che veda i ſuo rigori,
E miei dolori.

LA VENITIENNE.

Forſe chil lungo piangere,
Potra frangere
Sua crudeltà,
Ed undi merce,
La tua fe ritrouvera.

LE VENITIEN.

Amanti
Coſtanti,

Sofrite le penne,
Portate catene,
Sperate merce,
Tra doglie martiri,
Fra pianti, e ſoſpiri,
Si prova la fe.
Amanti coſtanti,
Sperate merce.

LA VENITIENNE.

Spero, ſpero chun di l'amor
Dara pace al dolor,
Il mio fedel ardor,
Pol ben far
Triomphar
Queſto miſero cuor.

SCAPIN.

Peut-être que l'Italien ne vous plaît pas, il faut vous ſervir à la Françoiſe.

Scapin va chercher ſix femmes déguiſées avec des manteaux rouges, qui viennent en danſant, & font un ſpectacle.

SCAPIN.

Amis, tenez-vous tout prêts,
La bête eſt dans nos filets;
Lorſqu'un vieux fou s'échape

D'être amoureux ſur ſes vieux ans,
Il faut qu'il mette la nape,
Et qu'on boive à ſes dépens.

LE CHOEUR.

Il faut qu'il mette la nape,
Et qu'on boive à ſes dépens.

AIR.

Vive la jeuneſſe,
Vive le Printemps,
C'eſt le tems
De la tendreſſe.
Fuyez d'ici ſombre vieilleſſe;
Car en amour les vieillards ne ſont bons
Qu'à païer les violons.

UNE MUSICIENNE.

Un jour un vieux hibou
Se mit dans la cervelle
D'épouſer une hirondelle,
Jeune & belle,
Dont l'Amour l'avoit rendu fou.
Il pria les oiſeaux de chanter à la fête.
Tout s'enfuit en voyant une ſi laide bête;
Il n'y reſta que le coucou.

Mr. GRIFON.

Monſieur le Muſicien, voilà de vilaines paroles.

SCAPIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, ce ſont des paroles nouvelles qui furent faites à la noce de Vénus & de Vulcain. Mais allons au fait.

Les Violons joüent un air, ſur lequel les femmes de la Serenade danſent, & en danſant elles mettent le piſtolet ſous le nez de Monſieur Grifon & de Scapin.

Mr. GRIFON.

Miſéricorde ! des piſtolets, Mr. le Muſicien !

SCAPIN.

Paix, paix, ne faiſons point de bruit, nous ne ſommes pas les plus forts.

Mr. GRIFON.

Ils prennent mon chapeau, Mr. le Muſicien.

SCAPIN.

Et paix, paix, ils prennent le mien, & je ne dis mot.

Mr. GRIFON.

Ils me deshabillent, Mr. le Muſicien.

SCAPIN.

Hé comme vous criez ! faut-il faire tant de bruit pour un méchant juſte-au-corps ?

Mr. GRIFON.

Ils foüillent dans mes poches, Mr. le Muſicien, & prennent ma bourſe.

SCAPIN.

Ils foüillent auſſi dans les miennes ; mais il n'y a rien, ils ſeront bien attrapez.

Mr. GRIFON.

Ils me prennent un colier de quatre cens piſtoles, Mr. le Muſicien.

SCAPIN.

Bon, bon, ils ne tuëront perſonne.

Mr. GRIFON.

Ah ! la maudite Serenade !

SCENE DERNIERE.

VALERE, SCAPIN, Mr. GRIFON, LEONORE, MARINE, DANSEURS.

VALERE.

AH, mon Pere ! comme vous voilà ! & d'où venez-vous ?

SCAPIN.

Nous venons de donner une Serenade.

Mr. GRIFON.

Ah ! Valere, je suis mort, on vient de me voler un colier de quatre cens pistoles.

VALERE.

Ne vous allarmez point, mon Pere, je vous amene vos Voleurs.

Leonore & Marine jettent leurs manteaux.

M. GRIFON.

Misericorde ! Leonore, Marine !

MARINE.

Oüi, Monsieur, c'est nous qui avons fait le coup.

SCAPIN.

Ah ! coquine, tu iras aux galeres.

VALERE.

Si vous voulez consentir que j'épouse Leonore, je vous montrerai vôtre colier.

Mr. GRIFON.

Mon colier ? Ah ! je te promets que si je le retrouve, je consens à tout.

VALERE.

Je n'irai pas loin.

Mr. GRIFON *voulant prendre le colier.*

Ah ! mon cher colier !

VALERE.

Ah ! tout beau, s'il vous plaît, mon Pere ; je vous ai dit que je vous le ferois voir, mais je ne vous ai pas dit que je vous le rendrois. Quand une fille se marie, elle a besoin d'un colier, en voilà un tout trouvé. Je vous prie, Mademoiselle, de l'accepter pour l'amour de moi.

Mr. GRIFON.

Comment donc ?

SCAPIN.

Vous voulez bien, Monsieur, que je vous fasse aussi mes petites excuses, & que je vous dise que le borgne à qui vous avez tantôt donné deux cens Loüis, c'étoit moi, & que je ne suis qu'une façon de Musicien.

Mr. GRIFON.

Double pendart. Ah ! je suis assassiné. Quelle maudite journée ! Non, je ne veux jamais entendre parler ni de fils, ni de maîtresse, ni d'amour, ni

de mariage, & je vous donne tous à tous les diables.

MARINE.

Tant mieux. Voilà peut-être la premiere chose qu'il ait donné de sa vie.

SCAPIN chante, & le Chœur répete.

J'offre ici mon sçavoir faire
A tous ceux qui n'ont point d'argent,
Je croi que le nombre en est grand,
Et je n'aurai pas peu d'affaire.
Malgré toute ma ressource,
Gardez-vous d'un sexe enchanteur;
Non content de prendre le cœur,
Il en veut encore à la bourse.

LE BAL,

COMEDIE.

REPRESENTE'E EN 1694.

ACTEURS.

LEONORE.

VALERE, *Amant de Leonore.*

LISETTE.

MERLIN.

GERONTE, *Pere de Leonore.*

Mr. DE SOTANCOUR, *Bourgeois de Falaiſe.*

FIJAC, *Gaſcon.*

MATHIEU CROCHET, *Couſin de Mr. de Sotancour.*

Mr. GRASSET, *Rotiſſeur.*

Mr. DE LA MONTAGNE, *Marchand de Vin.*

GILLETTE.

Troupe de Maſques.

LE BAL,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MERLIN *seul.*

ME voici dans Charone, & voilà le logis
Où l'amour nous conduit, gardons d'être surpris.
Il fait ma foi bien chaud ; j'ai bien eu de la peine,
Je suis venu sans boire, ouf ! je suis hors d'haleine,
Je risque dans ce lieu bien plus qu'au Cabaret.
Monsieur Geronte a l'air d'un petit indiscret,
S'il me voit, ce vieillard me conduira peut-être

Fort incivilement. D'ailleurs auſſi mon Maître,
Eſt un autre brutal qui n'entend point raiſon,
Et veut être introduit ce ſoir dans la maiſon.
Entre ces deux écüeils, je le donne au plus ſage
A pouvoir ſe ſauver ici de quelque orage.
Qu'on eſt fou, pour un autre, aller riſquer ſon dos!
Ah! qu'un grand Philoſophe a dit bien à propos,
Qu'un bon valet étoit une piéce bien rare!
On dit que pour la nôce ici tout ſe prépare;
Je veux en tapinois faire la guerre à l'œil.
Déja la nuit commence à s'habiller de deüil;
Liſette dans ces lieux m'a promis de ſe rendre,
Pour ſçavoir quel parti mon Maître pourra prendre.
Mais j'entrevois quelqu'un.

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE

SCENE II.

MERLIN, Mr. GRASSET, *Rotisseur, tenant un plat de rot;* & Mr. LA MONTAGNE, *un panier de Bouteilles.*

Mr. GRASSET.

MOnsieur, voilà le rôt.

Mr. LA MONTAGNE.

Monsieur, voilà le vin.

MERLIN.

Vous venez à propos,
Ils me prennent sans doute ici pour l'œconome;
Profitons de l'erreur, faisons le Majordôme.

Mr. GRASSET.

Voilà douze poulets à la pâte nouris,
Autant de pigeons gras dont les culs sont farcis?
Poules de Caux, pluviers, une demi-douzaine
De rasles de genets, six lapins de garenne,
Deux jeunes marcassins, avec quatre faisans,
Le tout est couronné de soixante ortolans,
Et des perdrix, morbleu, d'un fumet admirable.
Sentez plûtôt. Quel baume!

MERLIN.

Oüi, je me donne au Diable.

Ce gibier eſt charmant, & je le garantis
Bourgeois, & né natif en plaine S. Denis.

Mr. GRASSET.

Monſieur !

MERLIN.

Oh ! je connois vos tours. Qu'il vous ſouvienne
Qu'un jour étant chez vous, par malheur la garenne
S'ouvrit, & qu'auſſi-tôt on vit tous vos garçons
S'armer habilement de broches, de bâtons,
Et qu'ils eurent grande peine avec cet air ſi brave,
A faire rembûcher au fond de vôtre cave,
Et dans vôtre grenier, tous les lapins hiards,
Qu'on voit dans la ruë abondamment épars.

Mr. GRASSET.

Je ne mérite pas, Monſieur, un tel reproche.

MERLIN *prend deux perdrix qu'il met dans ſa poche.*

Donnez-moi deux perdrix, allez coucher en broche,
Et ſouvenez-vous bien, vous & vos galopins
De mieux à l'avenir enfermer vos lapins :
Entrez. Pour vous, Monſieur, qui portez la vendange,
Vous ne valez pas mieux, on ne perd rien au change.
C'eſt-là tout mon vin ?

Mr. LA MONTAGNE.

Tout. On n'eſt pas un fripon,
Il faut être en ce monde ou marchand ou larron.

MERLIN *tirant une bouteille.*

On eſt bien tous les deux. Voyons, ſans vous déplaire.

Cette bouteille-ci me paroît bien legere.
Vous êtes un fripon, un scelerat.

Mr. LA MONTAGNE.

Monsieur,
Vous me rendez confus,

MERLIN.

Un Arabe, un voleur.

Mr. LA MONTAGNE.

Vous avez des hontez!

MERLIN.

Sans parler de la colle,
Ni des ingrédiens dont vôtre art nous desole,
Je vous y tiens; voilà, Monsieur le Gargotier,
Des bouteilles qui sont faites d'un triple ozier.
Ah! Monsieur le pendart!

Il défait une bouteille couverte de trois ou quatre oziers, enforte qu'il n'en demeure qu'un fort petit.

Mr. LA MONTAGNE.

Mais ce n'est pas ma faute,
Le Marchand.....

MERLIN.

Se peut-il volerie aussi haute!
De l'or & des grandeurs je n'en demande pas,
Juste Ciel: seulement fais qu'avant mon trépas,
Je puisse de mes yeux voir trois de ces Corsaires,
Ornant superbement trois bois patibulaires,
Pour prix de leurs larcins, en public élevez,

Danſer la ſarabande à deux pieds des pavez.
Voilà les vœux ardens que fait pour vôtre avancé,
Le plus ſincére ami que vous aïez en France.
Adieu..... Laiſſez-m'en d'eux, comme un échantillon,
Pour montrer qu'à bon droit vous paſſez pour fripon.

Il les met dans ſes poches, & en prend une troiſieme.

Mr. LA MONTAGNE.

Vous m'avez pris mon vin?

Mr GRASSET.

Qui me paiera ma viande?

MERLIN.

Je l'ai fait à deſſein. Hipocrate commande,
Et dit en quelque endroit, que pour ſe bien porter,
Il ſe faut quelquefois dérober un ſouper.
Si toute cette troupe, & celui qui l'envoie,
Etoit au fond de l'eau que j'en aurois de joie!
Voila la nôce en branle. (*Il boit.*)

SCENE III.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

AH! Merlin, te voilà
La bouteille à la main, que diantre fais-tu-là?

MERLIN *boit.*

En t'attendant, tu vois que je me déſennuie.

LISETTE.

Tout eſt perdu, Merlin, Leonor ſe marie.
Monſieur de Sotancour, pour nous faire enrager,
De Falaiſe à Paris vient par le Meſſager.
Il arrive en ce jour; & pour lui faire fête,
Hors ma maîtreſſe & moi, tout le monde s'aprête.

MERLIN *boit.*

Que j'en ai de chagrin!

LISETTE.

Pour faire un plein régal,
Ce ſoir avant la nôce, on donne ici le bal.

MERLIN *vuidant ſa bouteille.*

On donne ici le bal? l'affaire eſt donc finie?

LISETTE.

Autant vaut, mon enfant.

MERLIN.

Morbleu, j'entre en furie ;
En ſongeant qu'un morceau ſi tendre & ſi friand
Doit tomber ſous la main d'un maudit Bas-Normand,
Et de Falaiſe encor. Dis-moi, Monſieur Geronte,
Pere de Leonor, ne meurt-il point de honte ?

LISETTE.

Ce Normand a, dit-il, plus de cent mille écus ;
Et pour faire un mari, c'eſt autant de vertus.

MERLIN.

Et que dit ta Maîtreſſe ?

LISETTE.

Elle ſe deſeſpére ;
S'arrache les cheveux.

MERLIN.

Autant en fait Valere.
A table aux Entonnoirs, dans un grand embarras,
Le pauvre Diable attend ſa vie ou ſon trépas.

LISETTE.

Il peut donc maintenant, puiſque l'affaire eſt faite,
Mourir quand il voudra.

MERLIN.

Quoi, ma pauvre Liſette,
Laiſſerons-nous crever un pauvre agoniſant ?

LISETTE.

N'as-tu point de remède à ce mal ſi preſſant ?
Quelque elixir heureux, quelque once d'émetique ?

MERLIN.

Mais toi, ne peux-tu rien tirer de ta boutique ?
J'ai fait le Diable à quatre.

LISETTE.

Et j'ai fait le dragon ;
Moi. J'attends même encore un mien parent Gascon
A qui j'ai fait le bec, & qui ce soir s'engage
A venir traverser ce maudit mariage.

MERLIN.

Et quel est ce Gascon que tu mets dans l'emploi ?

LISETTE.

C'est un fourbe, un fripon, à peu près comme toi.

MERLIN.

Comme moi, des fripons ! Fijac seul me ressemble.

LISETTE.

C'est lui.

MERLIN.

Je le verrai, nous agirons ensemble.
Si Valere pouvoit seulement se montrer....

LISETTE.

Bon ! cela ne se peut ? comment pouvoir entrer ?
Tout le monde au logis vous connoît l'un & l'autre.

MERLIN.

Ne sçais-tu pas encor quelle adresse est la nôtre ?
On m'a dit que ce soir, on doit danser, chanter.

LISETTE.

On me l'a dit ainsi.

MERLIN.

J'en ſçaurai profiter ;
Aidez-nous ſeulement.

LISETTE.

Je ſuis prête à tout faire.

MERLIN.

Et moi je te promets que ſi dans cette affaire,
Mon Maître plus heureux épouſe *incognitò*,
Je pourrai t'épouſer de même *ex abrupto*.

LISETTE.

Depuis que mon mari, par grace ſinguliere,
D'un ſurtout de ſapin, que l'on apelle biere,
Dont on ſort rarement, a voulu ſe munir,
J'ai fait vœu d'être veuve, & je le veux tenir.

MERLIN.

Oüida, l'état de veuve eſt une douce choſe,
On a pluſieurs Amants, ſans que perſonne en gloſe,
Et l'on fait juſtement, du ſoir juſqu'au matin,
Comme ces fins gourmets qui vont goûter le vin,
Sans acheter d'aucun, à chaque piéce on tâte,
On laiſſe celui-ci, de peur qu'il ne ſe gâte :
On ne veut pas de l'un parce qu'il eſt trop vert ;
Celui-ci trop paillet, cet autre trop couvert.
D'un tel vin la couleur eſt malade & bizare,
Cet autre dans le chaud peut tourner à la barre ;
L'un eſt trop plat au goût, l'autre trop pétillant,
Et ce dernier enfin a trop peu de montant.
Ainſi ſans rien choiſir, de tout on fait épreuve,
Et voila juſtement comme fait une veuve.

LISETTE.

Une veuve a raiſon ; j'aime mieux, prix pour prix,
Deux Amants comme il faut, que cinquante maris,
Un époux eſt un vin difficile à revendre,
On peut en eſſaïer, mais il n'en faut point prendre.

MERLIN.

Si tu voulois de moi faire un petit eſſai,
J'ai du montant de reſte, & le vin aſſez gai.
Mais je m'arrête trop, & je laiſſe mon Maître
Se diſtiler en pleurs, & s'ennivrer peut-être.
Je te quitte, & je vais arrêter ſes tranſports,
Si Liſette eſt pour nous, nous ſommes aſſez forts.

SCENE IV.

LISETTE *ſeule.*

JE veux à les ſervir m'emploier toute entiere,
Ce Monſieur Bas-Normand me choque la viſiere.

SCENE V.

GILETTE, LISETTE.

GILETTE.

DE la joie ! ah Liſette ! à la fin dans la Cour,
Arrive avec fracas Monſieur de Sotancour :
Monſieur de Sotancour.

LISETTE.

Au diantre la begueule,
Avec ſon Sotancour ! voiez comme elle gueule !

GILETTE.

Je l'ai vû de mes yeux deſcendre de cheval,
Il amene un couſin, un grand original,
Qu'on avoit mis en croupe ainſi qu'une valiſe.
Mais les voici tous deux.

LISETTE.

L'afaire eſt dans ſa criſe.

SCENE VI.

Mr. DE SOTANCOUR, MATHIEU CROCHET *en guêtres*, UN VALET *qui porte une lanterne & un sac.*

SOTANCOUR.

TRop heureuse maison ! & vous murs trop épais
Qui cachez à mes yeux le plus beau des objets,
Qui dans vos noirs détours recelez Leonore ;
Faites de vôtre pis, cachez la mieux encore :
Mais bien-tôt malgré-vous je verrai ses appas
Cap à cap, sans réserve, & du haut jusqu'en bas.
Je verrai son nez... son... Mais j'aperçois Lisette,
Maîtresse subalterne, adorable Soubrete ;
Tu me vois en ces lieux en propre original,
Pour serrer le doux nœud du lien conjugal.

LISETTE.

Le bourreau t'en fasse un qui te serre la gorge,
Maudit Provincial !

SOTANCOUR.

De plaisirs je regorge,
En songeant... Ah, cousin ! qu'elle a le nez joli ;
Le minois égrillard, le cuir fin & poli !

Sur ſon blanc eſtomac deux globes ſe ſoutiennent,
Qui pourtant à l'envi ſans ceſſe vont & viennent ;
Et qui font que d'amour je ſuis preſque enragé ;
Pour le reſte, Couſin, quel heureux préjugé !
L'eau m'en vient à la bouche.

MATHIEU CROCHET *en Normand.*

Eſt-elle brune ou blonde ?

SOTANCOUR.

Oh, non; elle eſt bain clair, ſes cheveux ſont en onde,
Et fort négligemment flotans à gros boüillons
Sur ſa gorge d'albâtre, & vont juſqu'aux talons.
Son teint eſt... tricolor ; elle eſt ma foi charmante.
La Belle de me voir eſt bien impatiente ?
Comment ſe porte-t'elle ?

LISETTE.

Aſſez mal ; elle dit
Qu'elle ne fait la nuit que tourner dans ſon lit.

SOTANCOUR.

Dans peu nous calmerons le tourment qu'elle endure,
Et nous l'empêcherons de tourner, je te jure.

LISETTE.

Sans ceſſe elle ſoupire.

SOTANCOUR.

Et bien, Couſin, tu voi,
Ai-je tort quand je dis qu'elle eſt folle de moi ?

LISETTE.

Tout eſt feinte, Monſieur, ſouvent dans une fille.
Ne vous y fiez pas ; l'une paroît gentille,

Pour

Pour ſçavoir ſe ſervir d'une beauté d'emprun,
Mettre un viſage blanc ſur un viſage brun :
L'autre, de faux cheveux compoſent ſa coëffure ;
Cette autre de ſes dents bâtit l'Architecture :
Cette-ci doit ſa taille à ſon patin trompeur,
Et l'autre ſes tetons à l'art de ſon Tailleur.
Des charmes aparens on eſt ſouvent la dupe,
Et rien n'eſt ſi trompeur qu'animal porte-jupe.

SOTANCOUR.

Leonore auroit-elle aucun de ces défauts ?

LISETTE.

Je ne dis pas cela, mais le monde eſt ſi faux,
Une fille toûjours a quelque fer qui loche.

MATHIEU CROCHET.

Oh, Couſin, n'allez pas acheter chat en poche,
Pour ſçavoir ſi la belle eſt droite, ou de travers,
Faites-là viſiter avant par des Experts.

SOTANCOUR.

Bon, bon ! va, s'il falloit que cette marchandiſe
Fût ſujette à viſite, avant que d'être priſe ;
Malgré tant d'acheteurs, je te jure, couſin,
Qu'elle demeureroit long-tems au Magaſin.
Mais je la voi paroître.

SCENE VII.

Mr. GERONTE, LEONORE, SOTANCOUR, MATHIEU-CROCHET, LISETTE.

Mr. GERONTE.

AH! serviteur mon Gendre,
Soiez le bien-venu, vous vous faites attendre;
Vôtre retardement alloit m'inquiéter,
Et ma fille étoit prête à s'impatienter.

SOTANCOUR.

J'en suis persuadé; mais vous aussi, Madame,
D'impatients transports vous bourelez mon ame;
Mon cœur tout panchelantcomme un cerf auxabois,
Par avance à vos pieds vient aporter son bois.
Vos beaux yeux desormais sont le Nord ou le Pole,
Où de tous mes desirs tournera la bousſole:
Vos apas, vos attraits.... qui vous font tant d'honneur,
Vous ne répondez rien, doux objet de mon cœur.

Mr. GERONTE.

La joie & le plaisir....

SOTANCOUR.

Je vous entends, Beau-pere,
Le plaisir de me voir la gonfle de maniere
Qu'elle ne peut parler.

Mr GERONTE.

Justement.

SOTANCOUR.

Dans ce jour
Nous ne ferons plus qu'un, vous & moi Sotancour.

LISETTE.

Ah ! la belle union !

SOTANCOUR.

Moi bien-fait, vous gentille,
Nous allons mettre au monde une belle famille.
Beau-pere, on dit bien vrai, quant à moi, j'y souscris,
On a beau faire, il faut prendre femme à Paris;
L'on y taille en plein drap. Nos femmes de Province
Ont l'abord repoussant, la mine plate & mince,
L'esprit sot & bouché, le regard de hibou,
L'entretien discourtois, & l'accueil loup-garou:
Mais le Sexe à Paris a la mine jolie,
L'air attractif, sur-tout la croupe rebondie;
Mais il est diablement sujet à caution.

MATHIEU-CROCHET.

On dit qu'à forligner il a propension.

SOTANCOUR.

Je veux croire pourtant, malgré la deſtinée,
Que je pourrai toûjours aller tête levée;
Que malgré vôtre nez, & cet air égrillard,
Mon front entre vos mains ne court point de hazard.
Voudriez-vous, Mignonne, à la fleur de mon âge
Mettre inhumainement mon honneur au pillage;
Me réſerveriez-vous pour un tel accident?
Hem? vous ne dites mot.

LISETTE.

Qui ne dit mot, conſent.

SOTANCOUR.

Beau-pere, juſqu'ici, s'il faut que je le diſe,
La future n'a point encore dit de ſotiſe;
Peut-être qu'elle en penſe: en tout cas, j'avertis
Qu'elle a l'entretien maigre, & le diſcours conciſ.

Mr. GERONTE.

Tant mieux pour une femme.

SOTANCOUR.

Oüi, quand par retenuë
Elle caquette peu; mais ſi c'eſt une gruë....
Dans ſa famille au moins on ne voit point de ſots.
Lui, par exemple, il a plus d'eſprit qu'il n'eſt gros.

MATHIEU-CROCHET.

Le Couſin me connoît; oh! je ne ſuis pas cruche,
Tel que vous me voiez.

SOTANCOUR.

Lui... c'eſt la coqueluche
Des filles de Falaiſe; Il étudie en Droit,

Et ſçait tout ſon Cujas ſur le bout de ſon doigt.

MATHIEU CROCHET.

Oh ! quand on a du Code acquis quelque teinture,
Près des femmes de reſte on ſçait la procédure :
Nous autres du bareau, nous ſommes des gaillards.

LISETTE.

Vous êtes Avocat ?

MATHIEU CROCHET.

Et de plus, Maître és Arts.

SOTANCOUR.

Très-alteré, beau-pere, au moins ne vous déplaiſe ;
On a ſoif volontiers, quand on vient de Falaiſe.
Allons tâter du vin.

Mr. GERONTE.

Allons, c'eſt fort bien dit.

SOTANCOUR.

Je me ſens là-dedans un terrible apetit.

MATHIEU CROCHET.

Depuis trois jours je jeûne, afin d'être capable
De pouvoir dignement faire figure à table.

LISETTE.

Monſieur eſt prévoiant.

SOTANCOUR.

Vraiment c'eſt fort bien fait ;
Allons, ſuivez-moi donc, Couſin Mathieu Crochet,
Bien-tôt nous reviendrons, ô Beauté mon idole,
Voir ſi vous n'avez point retrouvé la parole.

SCENE VIII.

LEONORE, LISETTE *regardant partir Mathieu Crochet.*

LISETTE.

Voila ce qui s'apelle un garçon fait au tour.

LEONORE.

Lisette, que dis-tu de Monsieur Sotancour ?

LISETTE.

Et de Mathieu Crochet, qu'en dites-vous, Madame ?

LEONORE.

De Monsieur Sotancour je deviendrois la femme ?
Ne t'en point mentir, je suis au desespoir.

LISETTE.

Oh ! qu'il ne vous tient pas encore en son pouvoir ?
Valere n'est pas homme à quitter la partie,
Il faut qu'il vous épouse, ou j'y perdrai la vie.

SCENE IX.

MERLIN *en Maître de Musique, avec des porteurs d'Instrumens, dans l'un desquels est Valere : Il entre en chantant.*

AIR.

Pour attraper un Rossignol.
Re mi fa sol,
Je disois un jour à Nanette,
Il faut aller au bois : mais chut !
Mi fa sol ut.
Je me trouvai dans sa cachette,
Le Rossignol y vint aussi,
Mi re ut si
Et si-tôt qu'il fut sur la branche,
Prêt à chanter de son bon gré,
Sol fa mi re.
Elle le prit de sa main blanche,
Et puis dans sa cage le mit,
La sol fa mi.

LISETTE.

Que cherchez-vous, Monsieur, avec cet équipage ?

MERLIN.

Vous voiez un Breton prêt à vous rendre hommage,
Depuis plus de vingt ans je rode l'Univers,
Où je fais admirer l'effet de mes Concerts.

LISETTE.

Tant mieux pour vous, Monsieur, j'en ai l'ame ravie,
Mais nous ne sommes point en goût de simphonie ;
Laissez-nous, s'il vous plaît, avec tous nos ennuis.

MERLIN.

Quand vous me connoîtrez.... vous sçaurez qui je suis.

LISETTE.

Je le croi bien.

MERLIN.

Je suis un Musicien rare,
Charmé de mon sçavoir, gueux, yvrogne & bizare,

LISETTE.

Pour la profession voilà de grands talens.

MERLIN.

Voudriez-vous m'entendre ?

LEONORE.

Oh ! je n'ai pas le tems.
De chagrins trop cuisans j'ai l'ame pénétrée.

MERLIN.

Tant mieux, je vous voudrois encore désespérée.

LISETTE.

Elle n'en est pas loin.

MERLIN.

C'est comme je la veux,

Pour donner à mon Art un exercice heureux.

LEONORE.

Pour des Bretons, Monsieur, gardez vôtre science.

MERLIN.

J'ai tout ce qu'il vous faut, autant qu'homme de France.
Tout Breton que je suis, je sçai vôtre besoin.

LISETTE.

Ne le renvoions pas, puisqu'il vient de si loin.

MERLIN.

Dans un concert d'himen, lorsque quelqu'un discorde,
Je sçais juste baisser, ou hausser une corde;
Nul ne sçait de l'amour mieux le diapason,
Ni mettre comme moi deux cœurs à l'unisson.

LISETTE.

Oh! vous aurez grand peine, avec vôtre industrie,
A faire ici chanter deux Amans en partie.

MERLIN.

J'ai dans cet étui-là, Madame, un instrument
Qui calmeroit bien-tôt vos maux assurément.
Il est doux, amoureux, insinuant & tendre,
Et qui va droit au cœur.

LISETTE.

Ne peut-on point l'entendre?

LEONORE.

Ah! laisse-moi, Liseute, en proie à mon malheur.

LISETTE.

Madame, un air ou deux calment bien la douleur.

MERLIN.

Ecoutez-le, de grace, un seul moment sans peine;
Et s'il ne vous plaît pas, soudain je le rengaîne.

MERLIN *ouvre l'étui dans lequel est Valere.*

Cet instrument, Madame, est-il de vôtre goût?

LEONORE.

Que vois-je! c'est Valere?

LISETTE.

Et Merlin.

MERLIN.

Point du tout;
Je suis un Bas-Breton.

VALERE.

Non belle Leonore!
Je n'ai pû résister au feu qui me dévore;
Et puisqu'on rompt les nœuds qui nous avoient liez,
Je viens dans ce moment expirer à vos piez.

LEONORE.

A quoi m'exposez-vous?

VALERE.

Pardonnez à mon zéle.

LEONORE.

Mon pere va venir.

LISETTE.

Je ferai sentinelle.

LEONORE.

Mais que prétendez-vous?

VALERE.

Vous prouver mon amour,

Pour détourner l'himen qu'on veut faire en ce jour ;
Souffrez que cet amour ſoit en droit de tout faire.

LISETTE.

Gare, tout eſt perdu, j'aperçois vôtre pere.

MERLIN.

Rentrez vîte.

LISETTE.

Non, non, ce n'eſt pas encore lui.

MERLIN.

Maugrébleu de la maſque ! allons r'ouvrir l'étui.
C'eſt Liſette, Monſieur, qui cauſe ce vacarme.
Fais mieux le guet au moins ; une ſeconde alarme
Démonteroit morbleu l'inſtrument pour toûjours.

VALERE *ſortant de l'étui.*

Ah ! Madame ! aujourd'hui ſecondez nos amours,
Evitez d'un rival l'odieuſe pourſuite,
Ce ſoir pendant le Bal livrez-vous à ſa ſuite.

LEONORE.

Mais comment ?

VALERE.

De Merlin vous ſçaurez pleinement...

LISETTE.

Vîte, vîte, rentrez, Monſieur de l'inſtrument.
Ah ! Merlin, pour le coup, c'eſt Geronte en perſonne.

VALERE *rentre dans l'étui.*

Ah ! Madame !

MERLIN.

Et rentrez.

LEONORE *en s'en allant.*

A toi je m'abandonne.

SCENE X.

Mr GERONTE, SOTANCOUR, LISETTE, MERLIN.

MERLIN *en colere.*

OUi, vous êtes un ſot en bécare en bémol,
Par la clef de fut fa, c ſol ut, g re ſol.
De la ſorte inſulter la Muſique Bretonne !

SOTANCOUR.

Liſette, quelle eſt donc cette mine bouſonne !

LISETTE.

C'eſt un Muſicien Bas-Breton.

SOTANCOUR.

Bas-Breton ?
Cet homme doit chanter ſur un diable de ton ;
Jamais de ſon païs il n'eſt venu d'Orphée,
Je croi dès-à-preſent ſa muſique enragée ;
Pour des double bidets, paſſe.

MERLIN.

MERLIN.

Fat, animal,
Vil Carabin d'orcheſtre, atome muſical.
Par la mort . . . .

SOTANCOUR *l'arrêtant.*

Doucement.

MERLIN.

Tenez-moi, je vous prie :
Si j'échape une fois, je veux avoir ſa vie ;
Laiſſez . . . (*Il lui donne un coup ſur les doigts.*)

SOTANCOUR.

Si je te tiens, je veux être empalé.

MERLIN *revenant.*

Comment me ſoûtenir, que mon air eſt pillé !
Un air délicieux, que j'eſtime, que j'aime,
Et que j'ai pris plaiſir, à compoſer moi-même.
Dans Kimpercorentin.

Mr GERONTE.

Il a tort.

LISETTE.

Entre nous,
Cela ne ſe dit point.

SOTANCOUR.

Là, là conſolez-vous,
Ce n'eſt pas un grand mal ; on ne voit point en France
Punir de ces larcins la frequente licence :
Mais que vois-je ? eſt-ce à vous ce petit inſtrument ?

MERLIN.

Pour vous ſervir, Monſieur.

SOTANCOUR.

J'en jouë élegamment ;
Je vais vous régaler d'un petit air.

MERLIN *l'arrêtant.*

De grace,
Je ne puis m'arrêter .... Il faut ....

SOTANCOUR.

Sur cette Baſſe
Je veux que l'on m'entende un moment préluder.

MERLIN.

Vous ſeriez trop long-tems, Monſieur, à l'accorder,
Et de plus, mon valet a la clef à ſa poche.

SOTANCOUR.

Tous ces gens-là ſont faits de croche & d'anicroche ;
Je vous dis que je veux ....

LISETTE.

Vous en jouërez fort mal ;
L'Inſtrument eſt Breton.

MERLIN.

Et tant ſoit peu brutal
Vous l'entendrez tantôt, je me ferai connoître,
Et vous verrez pour lors quel homme je puis être.

SOTANCOUR.

Quoi, vous voulez, Monſieur, donner concert ceans ?

MERLIN.

Je cherche à me produire aux yeux d'habiles gens.

SOTANCOUR.

Vous venez tout à point, ce ſoir je me marie,
De la nôce & du bal, ſouffrez que je vous prie,

MERLIN.

Volontiers, j'y prétens figurer comme il faut.

LISETTE.

Faites toûjours porter vôtre Instrument là-haut.

SOTANCOUR.

Allons, venez, Monsieur, je m'en vais vous conduire,
Moi-même dans le bal je veux vous introduire.

MERLIN *en reportant son étuit.*

Et je m'introduirai de moi-même au soupé.
Ma foi, nous & l'étui, l'avons bien échapé.

SCENE XI.

SOTANCOUR, LISETTE.

SOTANCOUR.

HE' bien, que dirons-nous, où donc est la maîtresse ?
Je vois qu'à me trouver la belle peu s'empresse :
Si nous ne nous cherchons jamais plus volontiers,
Je ne lui promets pas grand nombre d'heritiers.

LISETTE

Bon, je sçai des maris qui pour éviter noise,
N'ont jamais aproché leurs femmes d'une toise,
Et qui ne laissent pas d'avoir en leur maison

Un grand nombre d'enfans qui portent tous leur nom.

SOTANCOUR.

Je ſçai que Leonore aime un certain Valere,
Un fat, un freluquet, qui n'a l'heur de lui plaire
Que par ſon air pincé : mais c'eſt un petit fou,
Sans eſprit, ſans mérite, & qui n'a pas un ſou ;
On m'a dit ſeulement que ſa langue babille.

LISETTE.

Et que faut-il de plus pour toucher une fille ?

SOTANCOUR.

Oüi... dis à Leonore en termes clairs & nets
Que je ne veux point être époux *ad honores*.
Vois-tu, je ne ſuis pas de ces gens debonnaires
Qui font valoir leur femme en des mains étrangéres,
Et mettant à profit un ſalutaire affront,
Levent à petit bruit un impôt ſur leur front.

SCENE XII.

LE BARON D'AUBIGNAC, LISETTE, SOTANCOUR.

LE BARON *Gaſcon.*

AH ! Monſieur, je vous cherche, eh ! permettez de grace,
Que ſans plus différer ici je vous embraſſe.

SOTANCOUR.

Pour la première fois l'accueil est fraternel.

LE BARON.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez un tel ?

SOTANCOUR.

Oüi, je me nomme un tel, mais j'ai ne vous déplaise,
Encore un autre nom.

LE BARON.

Je viens vous montrer l'aise,
Que j'ai d'avoir apris que vous vous mariez.

SOTANCOUR.

Je ne mérite pas, Monsieur, tant d'amitiez.

LE BARON.

Nul ne prend plus que moi de part à cette affaire.

SOTANCOUR.

Et pourquoi, s'il vous plaît, peut-elle tant vous plaire ?

LE BARON.

Pourquoi ? cette demande est bonne, maintenant
Que vous allez rouler dessus l'argent comptant,
Vous ne ferez, je croi, loial comme vous êtes,
Nulle difficulté de bien païer vos dettes.

SOTANCOUR.

Graces au Ciel, Monsieur, je ne dois nul argent,
Et vai le front levé, sans crainte du Sergent.

LE BARON.

Cinq cens Loüis pour vous, c'est une bagatelle,
Allons, paiez les moi.

SOTANCOUR.

La demande eſt nouvelle,
Sotancour eſt mon nom, me connoiſſez-vous bien ?

LE BARON.

Sotancour.. juſtement, c'eſt pour vous que je viens.

SOTANCOUR.

Je vous dois quelque choſe ?

LE BARON.

Hé ! donc, le tour eſt drôle.
C'eſt cet argent, Monſieur, que ſur vôtre parole,
Je vous ai très-gagné l'autre hiver à trois dez.

SOTANCOUR.

A moi, Monſieur,

LE BARON.

A vous ?

SOTANCOUR.

Et parbleu vous rêvez,
Pour connoître vos gens mettez mieux vos lunettes.

LE BARON.

Comment ! chétif mortel, vous déniez vos dettes,
Vous ne connoiſſez plus le Baron d'Aubignac,
Vicomte de Dougnac, Croupignie, Foulignac,
Gentilhomme Gaſcon, plus noble que perſonne,
D'une race ancienne autant que la Garonne.

SOTANCOUR.

Quand elle le ſeroit encore plus que le Nil,
Vôtre propos, Monſieur, n'eſt ni beau ni civil,
Je ne vous connois point, ni ne veux vous connoître.

LE BARON.

Il ne me connoît pas, le scelerat, le traître,
Ne vous souvient-il plus de cet Hiver dernier,
Quand nôtre Régiment fut chez vous en quartier
Un jour de Carnaval chez cette Conseillere,
Qui m'adoroit, hé donc ! vous mémorez l'affaire.

SOTANCOUR.

Pas plus qu'auparavant, je ne sçai ce que c'est.

LE BARON *mettant la main sur son épée.*

Ah ! je vous en ferai souvenir s'il vous plaît ;
Car cadedis, je veux que le Diable me scie ...

LISETTE *l'arrêtant.*

Ah ! tout beau, dans ce lieu point de bruit, je vous prie,
Monsieur est honnête homme & qui vous paiera bien.

SOTANCOUR.

Moi paier : hé pourquoi, si je ne lui dois rien ?

LE BARON.

Vous ne me devez rien ?

LISETTE.

Un Gascon n'est pas homme
A venir sans sujet demander une somme.

SOTANCOUR.

Un Gascon. Un Gascon a grand besoin d'argent,
Et pourvû qu'il en trouve, il n'importe comment :
Jamais de son Païs ne vint lettre de change,
Et quoi-qu'il mange peu, si faut-il bien qu'il mange.

LISETTE.

Donnez-lui seulement deux ou trois cens écus.

SOTANCOUR.

J'aimerois mieux cent fois vous voir tous deux pendus.

LE BARON *l'épée à la main.*

C'eſt trop contre un faquin retenir ma colere.

LISETTE.

Hé ! de grace, Monſieur !

LE BARON.

Non, non, laiſſez-moi faire
Que je le perce à jour.

SOTANCOUR.

A l'aide, je ſuis mort.

SCENE XIII.

GERONTE, *les ſuſdits deux Valets.*

GERONTE.

POur quel ſujet, Meſſieurs, criez-vous donc ſi fort ?

LE BARON.

Un atome Bourgeois, qui perd ſur ſa parole,
Et ne veut pas paier, mais ce qui me conſole,
Je veux devenir nul, ou j'en aurai raiſon.

GERONTE.

Que veut dire cela !

SOTANCOUR.

Monſieur, c'eſt un fripon,
Un Gaſcon affamé qui cherche à vous ſurprendre.

LE BARON *le voulant percer.*

Retirez-vous, Monſieur.

GERONTE.

Ah ! tout-beau, c'eſt mon gendre.

LE BARON.

Cet homme eſt vôtre gendre ?

GERONTE.

Il le ſera dans peu.

LE BARON.

Tant mieux, vous me paierez ce qu'il me doit au jeu.
Je fais arrêt ſur vous, ſur la fille & la dote.

GERONTE.

Quoi ! vous avez perdu ?

SOTANCOUR.

Je vous dis qu'il radote.
Je ne ſçai...

LE BARON.

Nuit & jour il hante les brelans,
Il doit encore au jeu plus de vingt mille francs.

GERONTE.

Plus de vingt mille francs ?

LE BARON.

Oüi ; Monſieur.

SOTANCOUR.

Je vous jure,
Foi de vrai bas Normand, que c'eſt une impoſture ;
Que je ne comprens rien à ce maudit jargon,
Et ne ſçai pour tout jeu que l'oie & le toton.

LE BARON.

Vous me gâtez ici bien du tems en paroles ;
Monſieur, je veux toucher mes quatre cens piſtoles,
Ou cadedis, je veux le ſaigner à l'inſtant.

GERONTE.

Si mon gendre vous doit...

LE BARON.

S'il me doit !

GERONTE.

Je prétens
Que vous ſoiez paié ; mais ſans plus de colere,
Permettez qu'à demain nous remettions l'affaire :
Je marie aujourd'hui ma fille, & je retiendrai
Sur ſa dot cet argent que je vous donnerai.

LE BARON.

C'eſt parler comme il faut, quand on eſt raiſonnable ;
Tout Gaſcon que je ſuis, je ſuis doux & traitable :
Adieu, juſqu'à demain, mais ſouvenez-vous-en,
Que j'ai vôtre parole, & grand beſoin d'argent.

SCENE XIV.

GERONTE, LISETTE, SOTANCOUR.

GERONTE.

Vous êtes donc Joüeur ?

SOTANCOUR.

Que l'on me pilorie,
Si j'ai hanté ni vû ce Gascon de ma vie.

GERONTE.

Mais pourquoi viendroit-il ?

SOTANCOUR.

C'est un fourbe, & sans vous
J'allois vous le bourer comme il faut.

LISETTE.

Entre nous,
Vous avez d'un joüeur acquis la renommée,
Et le feu comme on dit, ne va point sans fumée.

SOTANCOUR.

Oh ! quittons ce propos, & ne songeons qu'au bal,
J'aperçois le cousin, il n'est ma foi point mal.

SCENE XV.

MATHIEU-CROCHET *en habit de Cupidon*, GERONTE, LISETTE, LEONORE *couverte d'une grande mante de tafetas, un masque à la main. Une Troupe de Masques de toutes manières.*

MATHIEU-CROCHET.

ME voilà, mon cousin, dans mon habit de masque.

SOTANCOUR.

L'équipage est galant, & l'attirail fantasque.
Ma prétenduë aussi n'est pas mal, sur ma foi,
Mon cœur en la voiant me dit je ne sçai quoi.

LEONORE.

Oh! qu'il ne vous dit pas tout ce que le mien pense!

LISETTE.

Le cousin est masqué mieux que personne en France.
Il est tout à manger: les femmes dans le bal
Le prendront pour l'Amour en propre original.

MATHIEU-CROCHET.

N'est-il pas vrai?

SOTANCOUR.

Parbleu, plus d'une curieuse,

De

De l'Aîné des Amours va tomber amoureuſe,
Et voudra de plus près connoître le couſin.

MATHIEU CROCHET.

Qu'on s'y frote ... on verra.

LISETTE.

Ho ! le petit lutin !
Qu'il va bleſſer de cœurs !

SCENE XVI.

MERLIN, SOTANCOUR, MATHIEU CROCHET.

MERLIN.

Monſieur, je viens vous dire
Que mon concert eſt prêt.

SOTANCOUR.

Ça ne ſongeons qu'à rire.
Couſin, il faut ici remuër le gigot.

MATHIEU CROCHET.

Laiſſez-moi faire, allez; je ne ſuis pas un ſot;
Je vais plus qu'on ne veut, quand on m'a mis en danſe.
Allons, ferme, Monſieur; il eſt tems qu'on commence.
C'eſt à nous de danſer, & d'entamer le bal.

Dans le mouvement qu'on fait pour commencer le bal, Fijac couvert d'une pareille mante que Leonore, prend la place, & Sotancour danſe avec lui.

SOTANCOUR.

Qu'en dites-vous, beau-pere? hé, cela va-t'il mal ?

****

SCENE XVII.

GILLETTE, GERONTE, SOTANCOUR, MERLIN, LE BARON.

GILLETTE.

O Secours, ô ſecours, vôtre fille l'emporte,
Des Carême-prenans lui font paſſer la porte.

GERONTE.

Que dis-tu-là ?

GILLETTE.

Je dis que quatre hommes là-bas,
La font aller, Monſieur, plus vîte que le pas.

GERONTE.

Quoi ! ma fille...

GILLETTE.

Oüi, Monsieur

SOTANCOUR.

La plaisante nouvelle !
Tu rêves ! tien voila que je danse avec elle.

MERLIN.

Monsieur, laissez-la dire, elle a perdu l'esprit.

GILLETTE.

Non, vous dis-je.

SOTANCOUR.

On te dit que dessous cet habit,
C'est Leonore.

GILLETTE.

Et non, je n'ai pas la berluë,
Je viens de la quitter à l'instant dans la ruë.

SOTANCOUR.

Au Diable la pecore avec ses visions !
Il faut te détromper de tes opinions.
Tien, voila Leonor.

(Il ôte le masque, & on reconnoit le Baron Fijac.)

LE BARON.

Serviteur.

SOTANCOUR.

C'est le Diable.

LE BARON.

Prêt à vous emporter; mais pourtant fort traitable,
Vous me devez; cherchons quelque accommodement.

J'ai vôtre Leonor pour mon nantiſſement ;
Et je la fais conduire au Château de la Garde.
De l'argent, je la rens ; point d'argent, je la garde.

GERONTE.

On m'enleve ma fille ! au ſecours, au voleur.

SCENE XVIII.

VALERE, GERONTE, SOTANCOUR, MATHIEU-CROCHET, MERLIN, LEONORE.

VALERE.

MOnſieur, pour Leonor n'ayez aucune peur ;
Loin qu'on veüille lui faire aucune violence ;
Contre un himen injuſte on a pris ſa deffenſe.

GERONTE.

Ah ! Valere, c'eſt vous !

SOTANCOUR.

Quoi ! Valere... comment ?
Que veut dire ceci ?

VALERE.

Que très-civilement
Je viens ici vous dire, en parlant à vous-même,
Que Leonor pour vous ſent une haine extrême,
Qu'elle mourroit plûtôt que...

SOTANCOUR.

Leonor me hait !

VALERE.

Si vous ne m'en croiez, croiez-en ce billet.

SOTANCOUR *lit.*

Pour éviter l'himen dont mon amour murmure,
Et pour ne jamais voir vôtre sotte figure,
J'irois au bout du monde, & plus loin même encore ;
On ne peut vous haïr plus que fait Leonor.

En termes clairs & nets cette lettre s'explique ;
Et le tour n'en eſt point trop amphibologique.
Oh ! bien, la Belle peut revenir ſur ſes pas :
Je vous céde les droits que j'ai ſur l'Accordée ;
Et ne me charge point de fille hazardée.

GERONTE.

Oh ! ma fille eſt à vous.

SOTANCOUR.

Non, parbleu, par bonheur ;
Je lui baiſe les mains, & la rends de bon cœur.

GERONTE.

Vous me faites plaiſir, Monſieur, de me la rendre.

SOTANCOUR.

Oh ! vous ne manquerez ſur ma foi pas de gendre ;
Ni vos petits enfans de pere. Allons, Mathieu,
Retournons à Falaiſe.

MATHIEU CROCHET.

Adieu, Messieurs, adieu.

MERLIN.

Place à Mathieu Crochet.

LEONORE.

A vos genoux, mon pere...

GERONTE.

Oublions le passé, ma fille, en cette affaire;
Je n'ai point prétendu forcer tes volontez.

LEONORE.

Que ne vous dois-je point, pour de telles bontez.

GERONTE.

Pour vous, dont je connois le bien & la famille,
Valere, je veux bien que vous ayez ma fille.

VALERE.

Monsieur...

GERONTE.

Nous vous devons assez en ce moment,
De nous avoir défait de ce couple Normant.

MERLIN.

L'honnête homme morbleu! vive Monsieur Geronte!
Ma foi, sans moi la belle en avoit pour son compte.
Puisque tout est d'accord maintenant entre vous,
Rions, chantons, dansons, & divertissons-nous.

Tous les Masques qui sont sur le Théâtre, font une espece de Bal, & après qu'on a dansé un passe-pied, Fijac chante l'air Gascon suivant.

AIR.

Cadedis, vive la Garonne!
En valeur on n'y craint perſonne;
Les faquins y ſont des Héros:
Je vous le dis en quatre mots,
En amour comme au jeu je vrille,
Et comme un dé, j'eſcamote une fille.

On reprend la danſe, après laquelle Merlin chante un paſſe-pied Breton.

MERLIN.

Un jour de Printemps,
Tout le long d'un verger,
Colin va chantant,
Pour ſes maux ſoulager,
Ma Bergere, laiſſe-moi, la la la la, rela, rela,
Ma Bergere, laiſſe-moi
Prendre un tendre baiſer.

Les Maſques ſe prennent par la main, & danſent en chantant.

Ma Bergere, laiſſe-moi, la la la la la, &c.

MERLIN.

La belle à l'inſtant
Répond à ſon Berger:
Tu veux en chantant

Un baiſer derober.

UNE BERGERE.

Non, colin, ne le prens pas,
La la la la, rela rela.
Non, Colin ne le prens pas,
Je vais te le donner.

LE CHOEUR.

Non, Colin, ne le prens pas,
La la la la, rela rela.
Non, Colin, ne le prens pas,
Je vais te le donner.

Tous les Maſques aiant formé une danſe en rond, ſe retirent, & Merlin chante au Parterre le couplet ſuivant.

Si mon air Breton
A ſçû vous divertir,
Meſſieurs, d'un haut ton
Daignez nous aplaudir.
Mais s'il ne vous plaiſoit,
La la la.
Mais s'il ne plaiſoit pas,
Dites-le-nous tout-bas.

LE JOUEUR.

COMEDIE.

REPRESENTE'E EN 1695.

ACTEURS.

GERONTE, *Pere de Valere.*

VALERE, *Amant d'Angelique.*

ANGELIQUE, *Amante de Valere.*

LA COMTESSE, *Sœur d'Angelique.*

LE MARQUIS.

DORANTE, *Amant d'Angelique.*

NERINE, *Servante d'Angelique.*

HECTOR, *Valet de Valere.*

Mr. TOUT-A-BAS, *Maitre de Trictrac.*

Mr. GALONIER, *Tailleur.*

Madame ADAM, *Selliere.*

La Scéne eſt à Paris, dans un Hôtel garni.

LE JOUEUR.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

HECTOR *seul dans un fauteüil, près d'une toilette.*

IL eſt parbleu grand jour. Déja de leur ramage
Les Coqs ont éveillé tout nôtre voiſinage.
Que ſervir un Joüeur eſt un maudit métier !
Ne ſerai-je jamais Laquais d'un Sous-Fermier ?
Je ronflerois mon ſaoul la groſſe matinée,
Et je m'enivrerois le long de la journée,
Je ferois mon chemin, j'aurois un bon emploi,

Je ſerois dans la ſuite un Conſeiller du Roi,
Rat de Cave, ou Commis, & que ſçait-on, peut-être
Je deviendrois un jour auſſi gras que mon Maître ;
J'aurois un bon caroſſe à reſſorts bien lians,
De ma rotondité j'emplirois le dedans ;
Il n'eſt que ce métier pour bruſquer la fortune ;
Et tel change de meuble & d'habit chaque Lune,
Qui Jaſmin autrefois, d'un drap du Sceau couvert,
Bornoit ſa garde-robe à ſon juſt-au-corps vert.
Quelqu'un vient. Si matin ; Nerine, qui t'envoie ?

SCENE II.

NERINE, HECTOR.

NERINE.

QUe fait Valere ?

HECTOR.

Il dort.

NERINE.

Il faut que je le voie.

HECTOR.

Va, mon Maître ne voit perſonne quand il dort.

NERINE.

Je veux lui parler.

HECTOR.

Paix ne parle pas ſi fort.

NERINE.

NERINE.

Ah ! j'entrerai, te dis-je.

HECTOR.

Ici je ſuis de garde ;
Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NERINE.

Tes ſots raiſonnemens ſont pour moi ſuper flus.

HECTOR.

Voudrois-tu voir mon Maître *in naturalibus* ?

NERINE.

Quand ſe levera-t'il ?

HECTOR.

Mais avant qu'il ſe leve,
Il faudra qu'il ſe couche ; & franchement....

NERINE.

Acheve.

HECTOR.

Je ne dis mot.

NERINE.

Oh ! parle, ou de force, ou de gré.

HECTOR.

Mon Maître en ce moment n'eſt pas encore rentré.

NERINE.

Il n'eſt pas rentré ?

HECTOR.

Non, il ne tardera guére.
Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire
Ce garçon-là.

NERINE.

J'entens. Autour d'un tapis vert,
Dans un maudit brelan ton Maître joüe & pert :
Ou bien réduit à ſec, d'une ame familiere,
Peut-être il parle au Ciel d'une étrange maniére.
Par ordre très-exprès d'Angelique, aujourd'hui
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
Des ſermens les plus forts apuiant ſa tendreſſe,
Tu ſçais qu'il a cent fois promis à ma Maîtreſſe
De ne toucher jamais cornet, carte, ni dez,
Par quelqu'eſpoir de gain dont ſon cœur fut guidé,
Cependant...

HECTOR.

Je voi bien qu'un rival domeſtique
Conſigne entre tes mains pour avoir Angelique.

NERINE.

Et quand celà ſeroit, n'aurois-je pas raiſon ?
Mon cœur ne peut ſouffrir de lâche trahiſon ?
Angelique entre nous ſeroit extravagante
De rejetter l'amour qu'a pour elle Dorante ;
Lui, c'eſt un homme d'ordre, & qui vit congrument.

HECTOR.

L'Amour ſe plaît un peu dans le déréglement.

NERINE.

Un Amant fait & meur.

HECTOR.

Les filles d'ordinaire
Aiment mieux le fruit vert.

NERINE.

D'un fort bon caractere,
Qui ne sçût de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTOR.

Mais, mon Maître est aimé.

NERINE.

Dont j'enrage, morbleu.
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées.
Qui n'ont pour imposer qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtez de tabac barbouillé,
Une lévre qu'on mord pour rendre plus merveille,
Un chapeau chifonné qui tombe sur l'oreille,
Une longue Stinkerque à replis tortueux,
Un haut de-chausse bas prêt à tomber sous eux;
Qui faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennnent pour tout mérite étaler leur figure?

HECTOR.

C'est le goût d'apresent, tes cris sont superflus,
Mon enfant.

NERINE.

Je veux, moi, réformer cet abus.
Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma Maîtresse,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre foiblesse;
Qu'elle épouse un Joüeur, un petit brelandier,
Un franc dissipateur, & dont tout le métier,
Est d'aller de cent lieux faire la découverte,
Où de jeux & d'amour on tient boutique ouverte,
Et qui le conduiront tout droit à l'Hôpital.

HECTOR.

Ton ſermon me paroît un tant ſoit peu brutal.
Mais tant que tu voudras, parle, prêche, tempête;
Ta Maîtreſſe eſt coëffée.

NERINE.

Et crois-tu dans ta tête,
Que l'amour ſur ſon cœur ait un ſi grand pouvoir,
Elle eſt fille d'eſprit, peut-être dès ce ſoir
Dorante par mes ſoins l'épouſera.

HECTOR.

Tarare!
Elle eſt dans mes filets.

NERINE.

Et moi je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

HECTOR.

Bon, bon!

NERINE.

Que Dorante a pour lui Nerine & la raiſon.

HECTOR.

Et nous avons l'amour. Tu ſçais que d'ordinaire,
Quand l'amour veut parler, la raiſon doit ſe taire,
Dans les femmes s'entend.

NERINE.

Tu verras que chez nous
Quand la raiſon agit, l'amour a le deſſous.
Ton Maître eſt un Amant d'une eſpece plaiſante,
Son amour peut paſſer pour fiévre intermittente;
Son feu pour Angelique eſt un flus & reflus.

HECTOR.

Elle eſt après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NERINE.

Oüi, c'eſt la paſſion qui ſeule le devore.
Dès qu'il a de l'argent ſon amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche auſſi, quand il n'a pas un ſou,
Tu m'avoüeras qu'il eſt amoureux comme un fou.

NERINE.

Oh! j'empêcherai bien....

HECTOR.

Nous ne te craignons guére,
Et ta Maîtreſſe encore hier promit à Valere
De lui donner dans peu pour prix de ſon amour,
Son portrait enrichi de brillans tout autour.
Nous l'attendons, ma chere, avec impatience,
Nous aimons les bijoux avec concupiſcence.

NERINE.

Ce portrait eſt tout prêt, mais ce n'eſt pas pour lui,
Et Dorante en ſera poſſeſſeur aujourd'hui.

HECTOR.

A d'autres.

NERINE.

N'eſt-ce pas une honte à Valere,
Etant Fils de famille, ayant encore ſon pere,
Qu'il vive comme il fait, & que comme un banni,
Depuis un an il loge en cet hôtel garni?

HECTOR.

Et vous y logez bien, & vous & vôtre clique.

NERINE.

Eſt-ce de même, dis ? Ma Maîtreſſe Angelique,
Et la veuve ſa ſœur ne ſont dans ce pays
Que pour un tems ; & n'ont point de pere à Paris.

HECTOR.

Valere a deſerté la maiſon paternelle :
Mais ce n'eſt point à lui qu'il faut faire querelle :
Et ſi Monſieur ſon pere avoit voulu ſortir,
Nous y ſerions encore, à ne t'en point mentir.
Ces peres bien ſouvent ſont obſtinez en diable.

NERINE.

Il a tort en effet d'être ſi peu traitable !
Quoi qu'il en ſoit enfin, je ne t'abuſe pas,
Je fais la guerre ouverte, & je vais de ce pas.
Dire ce que je vois, avertir ma Maîtreſſe
Que Valere toûjours eſt faux dans ſa promeſſe,
Qu'il ne ſera jamais digne de ſes amours,
Qu'il a joüé, qu'il joüe, & qu'il joüera toûjours.
Adieu.

SCENE III.

HECTOR *ſeul.*

Bon jour. Autant que je m'y peux connoître,

Cette Nerine-ci n'eſt pas trop pour mon Maître:
A-t-elle grand tort ? Non. C'eſt un panier percé.
Qui... Mais je l'aperçois. Qu'il a l'air haraſſé !
On ſoupçonne aiſément, à ſa triſte figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple uſure.

SCENE IV.

VALERE, HECTOR.

Valere paroît en deſordre, comme un homme qui a joüé toute la nuit.

VALERE.

QUelle heure eſt-il ?

HECTOR.

Il eſt... Je ne m'en ſouviens pas.

VALERE.

Tu ne t'en ſouviens pas ?

HECTOR.

Non, Monſieur.

VALERE.

Je ſuis las
De tes mauvais diſcours, & tes impertinences...

HECTOR *à part.*

Ma foi, la vérité répond aux aparences.

VALERE.

Ma robe de chambre. Euh !

HECTOR.

Il jure entre ſes dents.

VALERE.

Hé bien; me faudra-t-il attendre encore long-tems?

HECTOR.

Hé ! le voilà, Monſieur.

VALERE *ſe promene, & Hector le ſuit tenant ſa robe de chambre toute déployée.*

Une école maudite
Me coûte en un moment douze trous tout de ſuite.
Que je ſuis un grand chien ! Parbleu, je te ſçaurai,
Maudit jeu de Trictrac, ou bien je ne pourrai.
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !
Mais me faire païer, parbleu je t'en défie,
Car je n'ai pas un ſou.

HECTOR *tenant toûjours la robe.*

Vous plairoit-il, Monſieur ? ..

VALERE.

Je me ris de tes coups, j'incagne ta fureur.

HECTOR.

Vôtre robe de chambre, eſt, Monſieur, toute prête.

VALERE.

Va te coucher, maraut, ne me romps point la tête.
Va-t-en.

HECTOR.

Tant mieux.

SCENE V.

VALERE *se mettant dans le fauteüil.*

JE veux dans ce fauteüil....
Que je ſuis malheureux! je ne puis fermer l'œil,
Je dois de tous côtez, ſans eſpoir, ſans reſſource,
Et n'ai pas, grace au Ciel, un écu dans ma bourſe.
Hector... Que ce coquin eſt heureux de dormir!
Hector?

HECTOR *derriere le Théâtre.*

Monſieur.

VALERE.

Hé bien, bourreau! veux-tu venir?
N'es-tu pas las encore de dormir, miſérable?

SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

HECTOR *à moitié deshabillé.*

LAs de dormir, Monſieur ? hé, je me donne au diable,
Je n'ai pas eu le tems d'ôter mon juſt'au-corps.

VALERE.

Tu dormiras demain.

HECTOR.

Il a le diable au corps.

VALERE.

Eſt-il venu quelqu'un ?

HECTOR.

Il eſt ſelon l'uſage,
Venu maint Créancier ; de plus un gros viſage,
Un Maître de Trictrac qui ne m'eſt pas connu ;
Le Maître de Muſique eſt encore venu.
Ils reviendront bien-tôt.

VALERE.

Bon. Pour cette autre affaire
M'as-tu déterré ? ...

HECTOR.

Qui ? cette honnête uſuriere,
Qui nous prête par heure à vingt ſous par écu ?

VALERE.

Juſtement, elle-même.

HECTOR.

Oüi, Monſieur, j'ai tout vû
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeuneſſe ;
Mais enfin j'ai tant fait avec un peu d'adreſſe,
Qu'elle ma reconduit d'un air fort obligeant,
Et vous aurez, je croi, au plûtôt vôtre argent.

VALERE.

J'aurois les mille écus ; ô Ciel ! quel coup de grace ?
Hector, mon cher Hector, vien-çà que je t'embraſſe.

HECTOR.

Comme l'argent rend tendre ?

VALERE.

Et tu crois qu'en effet,
Je n'ai pour en avoir qu'à donner mon billet ?

HECTOR.

Qui le refuſeroit ſeroit bien difficile.
Vous êtes auſſi bon que Banquier de la Ville.
Pour la réduire au point où vous la ſoûhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultez.
Elle eſt d'accord de tout, du tems, des arrérages,
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALERE.

Des gages ?

HECTOR.

Oüi, Monſieur.

VALERE.

Mais y penſes-tu bien ?
Où les prendrai-je, dis ?

HECTOR.

Ma foi, je n'en ſçai rien.
Pour nipes nous n'avons qu'un grand fond d'eſpérance
Sur les produits trompeurs d'une réjoüiſſance,
Et dans ce ſiécle-ci, Meſſieurs les uſuriers
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

VALERE.

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en perſonne,
Vous vous ajuſterez enſemble en quatre mots :
Mais, Monſieur, s'il vous plaît, pour changer de propos,
Aimeriez-vous toûjours la Charmante Angelique ?

VALERE.

Si je l'aime? Ah ! ce doute & m'outrage & me pique.
Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis. C'eſt une ſigne fâcheux.
Quand vous êtes ſans fond, vous êtes amoureux,
Et quand l'argent renaît vôtre tendreſſe expire.
Vôtre bourſe eſt, Monſieur, puis qu'il faut vous le dire,

Un

Un Termometre sûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de vôtre cœur ou le froid ou le chaud.

VALERE.

Ne crois pas que le jeu, quelque sort qu'il me donne ;
Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR.

Oüi, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous plante-là.

VALERE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela ?

HECTOR.

Nerine sort d'ici, qui m'a dit qu'Angelique
Pour Dorante vôtre Oncle en ce moment s'explique,
Que vous joüez toûjours malgré tous vos sermens,
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentimens.

VALERE.

Dieux ! que me dis-tu là ?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALERE.

Bon, cela ne se peut, on t'a voulu surprendre.

HECTOR.

Vous êtes assez riche en bonne opinion,
A ce qu'il me paroît.

VALERE.

Point, sans présomption
On sçait ce que l'on vaut.

HECTOR.

Mais si sans vouloir rire,
Tout alloit comme j'ai l'honneur de vous le dire,
Et qu'Angelique enfin pût changer...

VALERE.

En ce cas,
Je prends le parti.... mais, cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvoit, qu'une passion neuve....

VALERE.

En ce cas je pourois rabattre sur la veuve,
La Comtesse sa sœur.

HECTOR.

Ce dessein me plaît fort,
J'aime un amour fondé sur un bon coffre fort,
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,
Cette Veuve, je croi, ne seroit point cruelle,
Ce seroit une éponge à presser au besoin.

VALERE.

Cette éponge entre nous ne vaudroit pas ce soin.

HECTOR.

C'est dans son caractére une espéce parfaite,
Un ambigu nouveau de prude & de coquette,
Qui croit mettre les cœurs à contribution,
Et qui veut épouser, c'est-là sa passion.

VALERE.

Epouser ?

HECTOR.

Un Marquis de même caractére,

Grand épouſeur auſſi ; la galope & la flaire.

VALERE.

Et quel eſt ce Marquis ?

HECTOR.

C'eſt, à vous parler net ;
Un Marquis de hazard fait par le lanſquenet ?
Fort brave, à ce qu'il dit ? intriguant, plein d'affaires,
Qui croît de ſes appas les femmes tributaires,
Qui gagne au jeu beaucoup, & qui, dit-on, jadis,
Etoit valet de Chambre avant d'être Marquis.
Mais ſauvons-nous, Monſieur, j'aperçois vôtre pere.

SCENE VII.

GERONTE, VALERE, HECTOR.

GERONTE.

DOucement, j'ai deux mots à vous dire, Valere,
Pour toi, j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR.

Excuſez-moi, Monſieur, je ne puis m'arrêter.

GERONTE.

Demeure-là, maraut.

HECTOR.

Il n'eſt pas tems de rire.

GERONTE.

Pour la derniére fois, mon fils, je viens vous dire
Que vôtre train de vie eſt ſi fort ſcandaleux,
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux;
Je ne puis retenir ma bile davantage,
Et ne ſçaurois ſouffrir vôtre libertinage.
Vous êtes pillier né de tous les lanſquenets,
Qui ſont pour la jeuneſſe autant de trébuchets?
Un bois plein de voleurs eſt un plus ſûr paſſage,
Dans ces lieux jour & nuit ce n'eſt que brigandage.
Il faut opter des deux; être dupe, ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hazard n'attirent rien de bon,
J'aime les jeux galans où l'eſprit ſe déploie.
C'eſt, Monſieur, par exemple, un joli jeu que l'Oye.

GERONTE.

Tais-toi. Non, à preſent le jeu n'eſt que fureur;
On joüe argent, bijoux, maiſon, contract, honneur,
Et c'eſt ce qu'une femme en cette humeur à craindre,
Riſque plus volontiers, & perd plus ſans ſe plaindre,

HECTOR.

Oh! nous ne riſquons pas, Monſieur, de tels bijoux.

GERONTE.

Vôtre conduite enfin m'enflâme de courroux.
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte,
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte,
J'étois las, attendant chez moi vôtre retour,
Qu'on fit du jour la nuit, & de la nuit le jour.

HECTOR.

C'est bien-fait. Ces Joüeurs qui courent la fortune,
Dans leurs déréglemens ressemblent à la Lune,
Se couchant le matin & se levant le soir.

GERONTE.

Vous me pousſez à bout, mais je vous ferai voir
Que si vous ne changez de vie & de maniére,
Je sçaurai me servir de mon pouvoir de Pere;
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR.

Vôtre Pere a raison.

GERONTE.

Comme le voila fait!
Débraillé, mal peigné, l'œil hagard! A sa mine
On croiroit qu'il viendroit dans la forêt voisine
De faire un mauvais coup.

HECTOR.

On croiroit vrai de lui;
Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd'hui.

GERONTE.

Serez-vous bien-tôt las d'une telle conduite;
Parlez; que dois-je enfin espérer dans la suite?

VALERE.

Je reviens aujourd'hui de mon égarement,
Et ne veux plus joüer, mon Pere, abſolument.

HECTOR.

Voila le fruit nouveau dont ſon fils le régale.

GERONTE.

Quand ils n'ont pas un ſou, voila de leur morale.

VALERE.

J'ai de l'argent encore, & pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquiter.

GERONTE.

S'il eſt ainſi, vraiement, j'en ai bien de la joie.

HECTOR *bas.*

Vous acquitter, Monſieur, avec quelle monnoie?

VALERE.

Te tairas-tu? mon Oncle aſpire dans ce jour
A m'ôter d'Angelique & la main & l'amour;
Vous ſçavez que pour elle il a l'ame bleſſée,
Et qu'il veut m'enlever. . . .

GERONTE.

Oüi, je ſçai ma penſée,
Et je ſerai ravi de le voir confondu.

HECTOR.

Vous n'avez qu'à parler, c'eſt une homme tondu.

GERONTE.

Je voudrois bien déja que l'affaire fût faite.
Angelique eſt fort riche, & point du tout coquette,
Maîtreſſe de ſon choix: avec ce bon deſſein,
Va ſe mettre en état de mériter ſa main,

Paier tes Créanciers....

VALERE.

J'y vais, j'y cours... Mon Pere...

GERONTE.

Hé! plaît-il?

VALERE.

Pour sortir entierement d'affaire,
Il ne manque environ quatre ou cinq mille francs.
Si vous vouliez, Monsieur...

GERONTE.

Ah, ah! je vous entens,
Vous m'avez mille fois bercé de ces fornettes.
Non, comme vous pourrez, allez paier vos dettes.

VALERE.

Mais, mon Pere, croiez...

GERONTE.

A d'autres, s'il vous plaît.

VALERE.

Prêtez-moi mille écus.

HECTOR.

Nous paierons l'intérêt
Au denier un.

VALERE.

Monsieur....

GERONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALERE.

Je ne veux point, mon Pere, aujourd'hui vous surprendre,

Et pour vous faire voir quels ſont mes bons deſſeins,
Retenez cet argent, & payez par vos mains.

HECTOR.

Ah ! parbleu, pour le coup, c'eſt être raiſonnable.

GERONTE.

Et de combien encore êtes-vous redevable ?

VALERE.

La ſomme n'y fait rien.

GERONTE.

La ſomme n'y fait rien ?

HECTOR.

Non, quand vous le verrez vivre en homme de bien,
Vous ne regretterez nullement la dépenſe,
Et nous ferons, Monſieur, la choſe en conſcience.

GERONTE.

Ecoutez, je veux bien faire un dernier effort,
Mais après cela ſi...

VALERE.

Moderez ce tranſport.
Que ſur mes ſentimens vôtre ame ſe repoſe,
Je vais voir Angelique, & mon cœur ſe propoſe
D'arrêter ſon courroux déja prêt d'éclater.

Il ſort.

HECTOR.

Je m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,
A vous faire, en raiſons claires & poſitives,
Le memoire ſuccinct de nos dettes paſſives,
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.

Il ſort.

GERONTE *seul.*

Mon frere en ſon amour n'aura pas trop beau-jeu
Non, quand ce ne ſeroit que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où ſon amour aſpire,
Et j'aurai deux plaiſirs à la fois, ſi je puis,
De chagriner mon frere, & marier mon fils.

SCENE VIII.

Mr TOUT-A-BAS, GERONTE.

TOUT-A-BAS.

AVec tous les reſpects d'un cœur vraiment ſincere,
Je viens pour vous offrir mon petit miniſtere.
Je ſuis, pour vous ſervir, Gentilhomme Auvergnac,
Docteur dans tous les Jeux, & Maître de Tric-trac;
Mon nom eſt Tout-à-bas, Vicomte de la Caſe,
Et vôtre ſerviteur pour terminer ma phraſe.

GERONTE.

Un Maître de Tric-trac? il me prend pour mon Fils,
Quoi! vous montrez, Monſieur, un tel art dans Paris?
Et l'on ne vous a pas fait preſent en galere
D'un brevet d'Eſpalier?

TOUT-A-BAS.

A quel homme ai-je affaire?

Comment ? Je vous soutiens que dans tous les états ?
On ne peut de mon art assez faire de cas ;
Qu'un enfant de famille, & qu'on veut bien instruire
Dévroit sçavoir joüer avant que sçavoir lire.

GERONTE.

Monsieur le Professeur avec vos raisons
Il faudroit vous loger aux petites Maisons.

TOUT-A-BAS.

Dequoi sert, je vous prie, un foule inutile
De Chanteurs, de Danseurs qui montrent par la Ville ?
Un jeune homme en est-il plus riche, quand il sçait
Chanter re mi fa sol, ou danser un menuet ?
Payera-t'on des Marchands la cohorte pressante,
Avec un Vaudeville, ou bien une Courante !
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune Cavalier
De mon art au plûtôt se fasse initier ?
Qu'il sçache, quand il perd, d'une ame non commune,
A force de sçavoir, rapeller la fortune ;
Qu'il aprenne un métier qui par de sûrs secrets,
En le divertissant l'enrichisse à jamais ?

GERONTE.

Vous êtes riche à voir ?

TOUT-A-BAS.

Le jeu fait vivre à l'aise
Nombre d'honnêtes gens, Fiacres, Porteurs de Chaises ;

Mille usuriers fournis de ces obscurs brillans,
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulans ;
Des Gascons à souper dans les brelans fidéles,
Des Chevaliers sans ordre, & tant de Demoiselles,
Qui sans le lansquenet, & son produit caché,
De leur foible vertu feroient fort bon marché,
Et dont tous les hivers la cuisine se fonde,
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GERONTE.

S'il est quelque Joüeur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim,
Qui forcez à garder une longue abstinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjoüissance.

TOUT-A-BAS.

Et c'est de-là que vient la beauté de mon Art,
Et suivant mes leçons on court peu de hazard
Je sçai quand il le faut, par un peu d'artifice,
D'un sort injurieux corriger la malice,
Je sçai dans un Tric-trac quand il faut un sonnez,
Glisser des dez heureux, ou chargez, ou pipez ;
Et quand mon plein est fait, gardant mes avantages,
J'en substituë aussi d'autres prudens & sages,
Qui n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font en un instant enfiler douze trous.

GERONTE.

Et Monsieur Tout-à-bas, vous avez l'insolence
De venir dans ces lieux montrer vôtre science ?

TOUT-A-BAS.

Oüi, Monſieur, s'il vous plaît.

GERONTE.

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paire de bras,
Qui le long de vos reins...

TOUT-A-BAS.

Monſieur, point de colere,
Je ne ſuis point venu ici pour vous déplaire.

GERONTE *le pouſſe.*

Maître juré filou, ſortez de la maiſon.

TOUT-A-BAS.

Non, je n'en ſors qu'après vous avoir fait leçon.

GERONTE.

A moi leçon?

TOUT-A-BAS.

Je veux, par mon ſçavoir extrême,
Que vous eſcamotiez un dé comme moi-même.

GERONTE.

Je ne ſçai qui me tient, tant je ſuis animé,
Que quelques bons ſoufflets donnez à poing fermé...
Va-t'en.

(Il le prend par les épaules)

TOUT-A-BAS.

Puiſqu'aujourd'hui vôtre humeur pétulante
Vous rend l'ame aux leçons un peu recalcitrante,
Je reviendrai demain pour la ſeconde fois.

GERONTE.

Reviens!

TOUT-

TOUT-A-BAS.

Vous plairoit-il de m'avancer le mois ?

GERONTE *le pouſſant tout-à-fait dehors.*

Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence ?
Je ne puis reſpirer, & j'en mourai, je penſe,
Heureuſement mon fils n'a point vû ce fripon,
Il me prenoit pour lui dans cette occaſion.
Sçachons ce qu'il a fait, & ſans plus de miſtére,
Concluons ſon hymen, & finiſſons l'affaire.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

MON cœur ſeroit bien lâche après tant de ſermens,
D'avoir encore pour lui de tendres mouvemens;
Nerine, ç'en eſt fait, pour jamais je l'oublie,
Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie,
Je ſens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas au moins parler en ſa faveur.

NERINE.

Moi parler pour Valere? il faudroit être folle.
Que plûtôt à jamais je perde la parole.

ANGELIQUE.

Ne viens point deſormais, pour calmer mon dépit,

Rapeller à mes sens son air & son esprit ;
Car tu sçais qu'il en a.

NERINE.

De l'esprit, lui, Madame ?
Il est plus journalier mille fois qu'une femme.
Il rêve à tout moment, & sa vivacité
Dépend presque toûjours d'une carte, ou d'un dé.

ANGELIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NERINE.

Madame, croiez-moi, je connois le grimoire,
Souvent vous ces dépits sont ces hoquets d'amour.

ANGELIQUE.

Non ; l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NERINE.

Cet hôte dans un cœur a bien-tôt fait son gîte ;
Mais il se garde bien d'en déloger si vîte.

ANGELIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NERINE.

S'il venoit à l'instant
Avec ces air flateur, soûmis, insinuant,
Que vous lui connoissez ; que d'un ton pathétique,
(*Elle se met à ses pieds.*)
Il vous dit à vos pieds : Non, charmante Angelique,
Je ne veux opposer à tout vôtre courroux,
Qu'un seul mot ; je vous aime, & je n'aime que vous.
Vôtre ame à ma faveur n'est-elle point émuë ?

Vous ne me dites rien, vous détournez la vûë.

(Elle ſe releve.)

Vous voulez donc ma mort, il faut vous contenter,
Peut-être en ce moment, pour vous épouventer,
Il ſe ſoufletera d'une main mutinée.
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux,
Qui ne ſont pas à lui; mes dé ces airs fougueux
Ne vous étonnez pas; contez qu'en ſa colere:
Il ne ſe fera pas grand mal.

ANGELIQUE.

Laiſſe-moi faire.

NERINE.

Vous voila, grace au Ciel, bien inſtruite ſur tout,
Ne vous démentez point, tenez bon juſqu'au bout.

SCENE II.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

LA COMTESSE.

ON dit par-tout, ma Sœur, qu'un peu moins prévenuë,
Vous épouſeriez Dorante.

ANGELIQUE.

Oüi, j'y suis résolue.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravi, Valere est un vrai fou,
Qui joüeroit vôtre bien jusques au dernier sou.

ANGELIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre vôtre tendresse,
Cet amour, entre nous, étoit une foiblesse,
Il faut se dégager de ces attachemens
Que la raison condamne, & qui flâtent nos sens.

ANGELIQUE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.
J'aimerois mieux qu'il fut gueux, avaricieux,
Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,
Yvrogne, sans esprit, débauché, sot, colere,
Que d'être un emporté, joüeur, comme est Valere.

ANGELIQUE.

Je sçai que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus au faire vôtre époux?

ANGELIQUE.

Moi, Non. Dans ce dessein nos humeurs sont con-
formes.

NERINE.

Il a ma foi reçû son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'eſt bien-fait. Puiſqu'enfin vous renoncez à lui,
Je vais l'épouſer, moi.

ANGELIQUE.

L'épouſer !

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Ce Joüeur qu'à l'inſtant...

LA COMTESSE.

Je ſçaurai le réduire.
On ſçait ſur les Maris ce que l'on a d'empire.

ANGELIQUE.

Quoi, vous voulez, ma ſœur, avec cet air ſi doux,
Ce maintien réſervé, prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma ſœur ? fais-je donc un grand crime,
De rallumer les feux d'un amour légitime ?
J'avois fait vœu de fuïr tout autre engagement.
Pour garder du défunt le ſouvenir charmant,
Je portois ſon portrait, & cette vive image
Me ſoulageoit un peu des chagrins du veuvage ;
Mais qu'eſt-ce qu'un portrait, quand on aime bien fort ?
C'eſt un époux vivant qui conſole d'un mort.

NERINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela raquitte-t'il d'une perte aussi dure ?

NERINE.

C'est irriter le mal au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE.

Connoisseuse en maris, vous deviez mieux choisir.
Vous unir à Valere !

LA COMTESSE.

Oüi, ma sœur à lui-même.

ANGELIQUE.

Mais vous n'y pensez pas ? croiez-vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime ! lui, s'il m'aime ! ah ! quel aveuglement !
On a certains attraits, un certain enjoüement,
Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGELIQUE.

Après un si long-tems de pleine joüissance,
Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discretion.

ANGELIQUE.

Sans doute, & je voi bien qu'il n'est pas impossible,
Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible,
L'Or est d'un grand secours pour acheter un cœur,
Ce métal en amour est un grand séducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage,

Et modération fut toûjours mon partage ;
Mais ce n'eſt point par l'or que brillent mes attraits,
Et jamais en aimant je ne fis de faux frais.
Mes ſentimens, ma ſœur, ſont différens des vôtres ;
Si je connois l'amour, ce n'eſt que dans les autres.
J'ai beau m'armer de fier, je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux ſuivre mes étendarts ?
Un Conſeiller de robe, un Seigneur de Finance,
Dorante, le Marquis, briguent mon alliance,
Mais ſi d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétens à Valere offrir un cœur entier,
Je fais profeſſion d'une vertu ſévére.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous aſſurer de l'amour de Valere ?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en aſſurer ? mon mérite, je crois.

ANGÉLIQUE.

D'autres ſur lui, ma ſœur, auroient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une eſtime ſtérile ;
Un petit feu leger, vagabond, volatille.
Quand on veut inſpirer une ſolide amour,
Il faut avoir vécu, ma ſœur, bien plus d'un jour,
Avoir un certain poids, une beauté formée
Par l'uſage du monde, & des ans confirmée :
Vous n'en êtes pas-là.

ANGELIQUE.

J'attendrai bien du tems.

NERINE.

Madame eſt prévoiante, elle a pris les devans ;
Mais on vient.

UN LAQUAIS.

Le Marquis, Madame, eſt-là qui monte.

LA COMTESSE.

Le Marquis ! hé non, non ! il n'eſt pas ſur mon compte !

SCENE III.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

LE MARQUIS *ſe rajuſtant.*

JE ſuis tout en deſordre, un maudit embarras
Ma fait quitter ma chaiſe à deux ou trois cens pas.
Et j'y ſerois encore dans des peines mortelles,
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté ſes ailes.

LA COMTESSE.

Que Monſieur le Marquis eſt galand ſans fadeur !

LE MARQUIS.

Oh ! point du tout, je suis vôtre humble serviteur ;
Mais à vous parler net, sans que l'esprit fatigue,
Près du sexe je sçai me démêler d'intrigue :
Ah ! juste Ciel ! quel est cet admirable objet ?

LA COMTESSE.

C'est ma sœur.

LE MARQUIS.

Vôtre sœur ? vraiment c'est fort bien fait ;
Je vous sçais gré d'avoir une sœur aussi belle,
On la prendroit parbleu, pour vôtre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit, il donne un joli tour !
Qu'il est sincére ! on voit qu'il est homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour, moi ! Non. Ma foi, la Cour m'ennuie,
L'esprit de ce païs n'est qu'en superficie ?
Si-tôt que vous voulez un peu l'aprofondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrois m'agrandir,
J'ai de l'esprit, du cœur, plus que Seigneur de France,
Je joüe, & j'y ferois fort bonne contenance ;
Mais je n'y vais jamais que par nécessité,
Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

NERINE.

Il vous est obligé, Monsieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plûtôt, soudain je perds haleine,

Ces fades complimens sur de grands mots montez,
Ces protestations qui sont futilitez,
Ces serremens de main dont on vous estropie,
Ces grands embrassemens dont un flâteur vous lie,
M'ôtent à tout moment la respiration,
On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

ANGELIQUE.

Les Dames de la Cour sont bien mieux vôtre affaire.

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins gros Fermier pour leur plaire.
Leur sotte vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de Cour mettre un injuste taut.
Moi, j'aime à pourchasser des beautez mitoiennes,
L'Hiver dans un fauteüil avec des Citoiennes,
Les pieds sur les chenets étendus sans façons,
Je pousse la fleurette, & conte mes raisons.
Là toute la maison s'offre à me faire fête,
Valets, fille de chambre, enfans, tout est honnête;
L'époux même discret, quand il entend minuit,
Me laisse avec Madame, & va coucher sans bruit.
Voila comme je vis quand par fois dans la Ville
Je veux bien déroger...

NERINE.

La maniere est facile,
Et ce commerce-là me paroît assez doux.

LE MARQUIS.

C'est ainsi que je veux en user avec vous.

Je suis tout naturel, & j'aime la franchise,
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise,
Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fi donc, petit badin, un peu de retenuë,
Vous me parlez, Marquis, une langue inconnuë,
Le mot d'amour me blesse, & me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en seroit pas peut-être si fatal.

NERINE.

Elle veut qu'en détours la chose s'envelope,
Et ce mot dit à crû, lui cause une syncope.

ANGELIQUE.

Dans la bouche d'un autre il deviendroit plus doux.

LA COMTESSE.

Comment ? qu'est-ce ? plaît-il ? parlez, expliquez-vous,
Parlez donc, parlez donc ; aprenez je vous prie,
Que mortel tel qu'il soit ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui puisse effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur ?

ANGELIQUE.

Mais Valere vous aime, & souvent....

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire,
Valere ? Un autre ici conjointement soûpire.

Ah !

Ah ! ſi je le ſçavois, je lui ferois morbleu...
Où loge-t-il ?

NERINE.

Ici.

LE MARQUIS. *Il fait ſemblant de s'en aller, & revient.*

Nous nous verrons dans peu

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez-vous ſur moi ?

LE MARQUIS.

Quel droit, ma Reine ?
Le droit de bien-ſeance, avec celui d'aubaine.
Vous me convenez fort, & je vous conviens mieux,
Sur vous l'on ſçait aſſez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Marquis, de parler de la ſorte.

LE MARQUIS.

Je ſçais ce que je dis, ou le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liez par quelque engagement ?

LE MARQUIS.

Non pas autrement... Mais....

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce à dire ? Comment...
Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne ſçai point prendre en main des trompettes
Pour publier par-tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGELIQUE.

Eh ! ma Sœur !

NERINE.

Des faveurs !

LE MARQUIS.

Suffit, je ſuis diſcret,
Et ſçais quand il le faut oublier un ſecret.

LA COMTESSE.

On ne connoît que trop ma retenuë auſtere,
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu, je ſçaurai de Valere
Quel eſt en vous aimant le but de ſes deſirs,
Et de quel droit il vient chaſſer ſur mes plaiſirs.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LES LAQUAIS.

1. LAQUAIS, *rendant un billet au Marquis.*

MOnſieur, c'eſt de la part de la groſſe Comteſſe.

LE MARQUIS *le mettant dans ſa poche.*

Je le lirai tantôt.

DEUX LAQUAIS.

Cette jeune Ducheſſe
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

TROIS LAQUAIS.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Encore ? ha ! palsambleu !
Il faut que de la Ville enfin je me dérobe.

TROIS LAQUAIS.

Je viens de voir, Monsieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit son mari couche aux champs,
Et que ce soit sans bruit. . . .

LE MARQUIS.

Il suffit, je t'entens.
Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille, & tantôt sur la brune,
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier,
Là. . . .

TROIS LAQUAIS.

Je sçais.

LE MARQUIS.

Il faudroit avoir un corps de fer
Pour résister à tout. J'ai de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voiez, mais je m'en veux distraire,
Vous ferez desormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur étoit libre, il pouroit être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu, charmant objet, à regret je vous quitte,
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros mérite.

SCENE V.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

CEt homme-là vous aime épouventablement.

ANGELIQUE.

Je ne vous croiois pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il eſt vif.

ANGELIQUE.

Il vous aime, & ſon ardeur eſt belle.

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle;
Il ne m'a pourtant vûë encore que deux fois.

NERINE.

Il en a donc bien fait la premiére.... Je crois
Voir Valere.

SCENE VI.

VALERE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

LA COMTESSE.

L'Amour auprès de moi le guide.

NERINE.

Il tremble en aprochant.

LA COMTESSE.

J'aime un Amant timide,
Cela marque un bon fond. Aprochez, aprochez,
Ouvrez de vôtre cœur les sentimens cachez.
Vous allez voir ma sœur.

VALERE *à la Comtesse.*

Ah ! quel bonheur, Madame,
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon ame !
à Angelique.
Et quel plaisir de dire, en des transports si doux.
Que mon cœur vous adore, & n'adore que vous ?

LA COMTESSE.

L'Amour le trouble. Hé quoi que faites-vous Valere ?

VALERE.

Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NERINE.

Voici du *qui pro quo*.

VALERE.

Que je ſerois heureux,
S'il vous plaiſoit encore de recevoir mes vœux !

LA COMTESSE.

Vous vous méprenez.

VALERE.

Non. Enfin, belle Angelique,
Entre mon oncle & moi que vôtre cœur s'explique,
Le mien eſt tout à vous, & jamais dans un cœur...

LA COMTESSE.

Angelique !

VALERE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'eſt donc pas pour moi que vôtre cœur ſoûpire ?

VALERE.

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire ?
Regardez vôtre ſœur, & jugez ſi ſes yeux
Ont laiſſé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoi ! d'aucun feu pour moi vôtre ame eſt épriſe ?

VALERE.

Quelques civilitez que l'uſage autoriſe....

LA COMTESSE.

Comment ?

ANGELIQUE.

Il ne faut pas avec ſévérité,

Exiger des Amans trop de ſincérité.
Ma ſœur, tout doucement avalez la piluſe.

LA COMTESSE.

Taiſez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALERE.

Vous avez cent vertus, de l'eſprit, de l'éclat,
Vous êtes belle, riche, &c. . . .

LA COMTESSE.

Vous êtes un fat.

ANGELIQUE.

La modération qui fut vôtre partage,
Vous ne la mettez pas, ma ſœur, trop en uſage.

LA COMTESSE.

Monſieur vaut-il le ſoin qu'on ſe mette en courroux ?
C'eſt un extravagant, il eſt tout fait pour vous.

****

SCENE VII.

VALERE, ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

Elle connoît ſes gens.

VALERE.

Oüi, pour vous je ſoupire.

Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

NERINE.

Allons, Madame, allons, ferme, voici le choc;
Point de foiblesse au moins, aiez un cœur de roc.

ANGELIQUE.

Ne m'abandonnez point.

NERINE.

Non, non laissez-moi faire.

VALERE.

Mais que me sert, hélas! que mon cœur vous préfere?
Que sert à mon amour un si sincére aveu?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu,
De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ouvrage;
Je sçai qu'à vos beautez c'est faire un dur outrage
De nourrir dans mon cœur des desirs partagez;
Que la fureur du jeu se mêle où vous régnez;
Mais . . . .

ANGELIQUE.

Cette passion est trop forte en vôtre ame
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflâme?
Suivez, suivez l'ardeur de vos emportemens;
Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

NERINE.

Optimè.

VALERE.

Desormais plein de vôtre tendresse,
Nulle autre passion n'a rien qui m'interesse,

Tout ce qui n'eſt point vous, me paroît odieux.

ANGELIQUE *d'un ton plus tendre.*

Non ; ne vous preſentez jamais devant mes yeux.

NERINE.

Vous moliſſez.

VALERE.

Jamais ! quelle rigueur extrême,
Jamais ! Ah ! que ce mot eſt cruel quand on aime.
Hé quoi ! rien ne poura fléchir vôtre courroux ?
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

ANGELIQUE.

Je prens peu d'intérêt, Monſieur à vôtre vie.

NERINE.

Nous allons bien-tôt voir joüer la Comédie.

VALERE.

Ma mort ſera l'effet de mon cruel dépit.

NERINE.

Qu'un Amant mort pour nous nous mettroit en crédit !

VALERE.

Vous le voulez : hé bien, il faut vous ſatisfaire,
Cruelle, il faut mourir.

(Il veut tirer ſon épée.)

ANGELIQUE *l'arrêtant.*

Que faites-vous Valere ?

NERINE.

Hé bien, ne voilà pas vôtre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge ? Euh !

ANGELIQUE.

Tu ne m'as pas dit,
Nerine, qu'il viendroit ſe percer à ma vûë,
Et je tremble de peur quand une épée eſt nuë.

NERINE.

Que les Amans ſont ſots !

VALERE.

Puiſqu'un ſoin généreux
Vous intereſſe encore aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'eſt point aſſez de me rendre la vie,
Il faut que par l'amour déſarmée, attendrie,
Vous me rendiez encore ce cœur ſi précieux,
Ce cœur ſans qui le jour me devient odieux.

ANGELIQUE.

Nerine, qu'en dis-tu ?

NERINE.

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de cœur qu'une poule moüillée.

VALERE.

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos attraits....

ANGELIQUE.

Si vous me promettiez.....

VALERE.

Oüi, je vous le promets,
Que la fureur du jeu ſortira de mon ame,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flâme....

NERINE.

Pour faire des ſermens il eſt toûjours tout prêt.

ANGELIQUE.

Il faut encor, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît.
Oüi, je vous rends mon cœur.

VALERE *lui baisant la main.*

Ah! quelle joie extrême!

ANGELIQUE.

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joint à ce present celui de mon portrait.
(Elle lui donne son Portrait enrichi de diamans.)

NERINE.

Hélas! de mes sermons voilà quel est l'effet.

VALERE.

Quel excès de faveurs!

ANGELIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALERE *le baisant.*

Que je le garde, ô Ciel! Le reste de ma vie.
Que dis-je? je prétens que ce portrait si beau
Soit mis avec moi dans le même tombeau;
Et que même la mort jamais ne nous sépare.

NERINE.

Que l'esprit d'une fille est changeant & bizare!

ANGELIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valere, & que mon cœur
Ne se repente point de sa facile ardeur.
Elle sort.

VALERE.

Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse,

NERINE.

Ah ! que voilà pour l'Oncle une époque fâcheuſe ;
Elle ſort.

VALERE.

Eſt-il dans l'Univers de Mortel plus heureux,
Elle me rend ſon cœur, elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs...

SCENE VIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

Monſieur, je viens vous dire...

VALERE.

Je ſuis tout tranſporté : voi, conſidére, admire,
Angelique m'a fait ce généreux preſent.

HECTOR.

Que les brillans ſont gros ! pour être plus contens
Je vous amene encore un lenitif de bourſe,
Une uſuriere.

VALERE.

Et qui ?

HECTOR.

Madame la Reſſource.

SCE-

SCENE IX.

Mad. LA RESSOURCE, VALERE, HECTOR.

VALERE *l'embraſſant.*

HE, bon jour, mon enfant, tu ne peux concevoir
Juſqu'où va dans mon cœur le plaiſir de te voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Je vous ſuis obligée, on ne peut davantage.

HECTOR,

Elle eſt jolie encore. Mais quel ſombre équipage!
Vous voilà ſans mentir auſſi noire qu'un four.

VALERE.

Ne vois-tu pas, Hector, que c'eſt un deüil de Cour?

Mad. LA RESSOURCE.

Oh, Monſieur, point du tout, je ſuis une bourgeoiſe,
Qui ſçais me meſurer juſtement à ma toiſe.
J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas,
Qui ſe font teindre en noir du haut juſqu'en bas:
Mais pour moi je n'ai point cette ſotte manie,
Et ſi mon pauvre époux étoit encore en vie...

Elle pleure.

VALERE.

Quoi ! Monſieur la Reſſource eſt mort ?

Mad. LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR *pleurant.*

Subitement, helas ! j'en ſuis fâché vraiement.
Au fait.

VALERE.

J'aurois beſoin, Madame la Reſſource,
De mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Monſieur, diſpoſez de ma bourſe.

VALERE.

Je ſais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endoſſer.

Mad. LA RESSOURCE.

Avec des gens d'honneur,
On ne perd jamais rien.

VALERE.

Je veux que tu le prennes ;
Nous faiſons ici-bas des routes incertaines.
Je pourois bien mourir ; ce maraut m'avoit dit
Que ſur des gages ſûrs tu prêtois à crédit.

Mad. LA RESSOURCE.

Sur des gages, Monſieur, c'eſt une médiſance,
Je ſçai que ce ſeroit bleſſer ma conſcience.
Pour des nantiſſemens qui valent bien leur prix,
De la vieille vaiſſelle au poinçon de Paris,

Des Diamans uſez, & qu'on ne ſçauroit vendre,
Sans riſquer mon honneur, je croi que j'en puis prendre.

VALERE.

Je n'ai pour te donner, vaiſſelle ni bijoux.

HECTOR.

Oh! parbleu, nous marchons ſans crainte des filoux.

Mad. LA RESSOURCE.

Hé bien! nous attendrons, Monſieur, qu'il vous en vienne.

VALERE.

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort eſt certaine,
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah! Monſieur!
Je voudrois les avoir, ce ſeroit de grand cœur.

VALERE.

Ma charmante, mon cœur, ma Reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignone, & ma toute adorable,

HECTOR *à genoux.*

Par pitié.

Mad. LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR.

Ah! que nous ſommes fous!
Tous ces gens-là, Monſieur, ont des cœurs de cailloux;
Sans des nantiſſemens il ne faut rien prétendre.

VALERE.

Dis-moi donc, si tu veux, où je les pourai prendre.

HECTOR.

Attendez... Mais, comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endoſſé de ma main ?

VALERE.

Mais voi donc.

HECTOR.

Laiſſez-moi, je cherche en ma bourique

VALERE.

Ecoute.... nous avons le Portrait d'Angelique,
Dans le tems difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR.

Ah ! que dites-vous-là ! vous devez le garder.

VALERE.

D'accord, honnêtement je ne puis m'en défaire.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu, quelqu'autrefois nous finirons l'affaire.

VALERE.

Attendez donc. Tu ſçais juſqu'où vont mes beſoins,
N'aiant pas ſon portrait l'en aimerai-je moins ?

HECTOR.

Fort bien, mais voulez-vous que cette perfidie ?...

VALERE.

Il eſt vrai. J'ai tantôt cette groſſe partie
De ces Joüeurs en fond qui doivent s'aſſembler,

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu.

VALERE.

Demeurez donc, où voulez-vous aller ?
Je ferai de l'argent, ou celui de mon pere,
Quoi-qu'il puisse arriver, nous tirera d'affaire.

HECTOR.

Que peut dire Angelique alors qu'elle aprendra,
Que de son cher portrait...

VALERE.

Et qui le lui dira ?
Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

HECTOR.

Dans une heure ?

VALERE.

Oüi, vraiment.

HECTOR.

Je commence à me rendre.

VALERE.

Je me mettrois en gage à mon besoin urgent.

HECTOR *le considérant.*

Sur cette nipe-là vous auriez peu d'argent.

VALERE.

On ne perd pas toûjours, je gagnerai sans doute.

HECTOR.

Vôtre raisonnement met le mien en déroute.
Je sçai que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALERE.

Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en répond.
Peut-on sur ce bijou sans trop de complaisance...

Mad. LA RESSOURCE.

Oüi, je puis maintenant prêter en conscience;
Je voi des diamants qui répondent du prêt,
Et qui peuvent porter un modeste intérêt,
Voila les mille écus comptez dans cette bourse.

VALERE.

Je vous suis obligé, Madame la Ressource,
Au moins ne manquez pas de revenir tantôt,
Je prétens retirer mon portrait au plûtôt.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers: nous aimons à changer de la sorte,
Plus nôtre argent fatigue, & plus il nous raporte;
Adieu, Messieurs, je suis toute à vous à ce prix.

Elle sort.

HECTOR.

Adieu, Juif, le plus Juif qui soit dans tout Paris,
Vous faites-là, Monsieur, une action inique.

VALERE.

Aux maux desesperez il faut de l'émetique,
Et cet argent offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

QUEL est donc le sujet pourquoi ton cœur soupire.

NERINE.

Nous n'avons pas, Monsieur, tous deux sujets de rire.

DORANTE.

Dis-moi donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs?

NERINE.

Il faut aller, Monsieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.

Chercher fortune ailleurs? As-tu fait quelque pièce
Qui t'auroit fait si-tôt chasser de ta Maîtresse?

NERINE *pleurant plus fort.*

Non, c'est de vôtre sort dont j'ai compassion;

Et c'eſt-à-vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu ?

NERINE.

Qu'Angelique eſt une ame legére,
Et c'eſt mieux que jamais rengagée à Valere.

DORANTE.

Quoi-que pour mon amour ce coup ſoit aſſommant,
Je ne ſuis point ſurpris d'un pareil changement.
Je ſçai que cet Amant tout entiere l'occupe,
De ſes ardeurs pour moi je ne ſuis point la dupe ;
Et lorſque de ſes feux je ſens quelque retour,
Je dois tout au dépit, & rien à ſon amour.
Je ne veux point, Nerine, éclater en injures,
Ni rapeller ici ſes ſermens, ſes parjures,
Ainſi que mon amour, je calme mon courroux.

NERINE.

Si vous ſçaviez, Monſieur, ce que j'ai fait pour vous !

DORANTE.

Tien, reçoi cette bague, & dis à ta Maîtreſſe,
Que malgré ſes dédains elle aura ma tendreſſe,
Et que la voir heureuſe eſt mon plus grand bonheur.

NERINE *prenant la bague en pleurant.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus, vous me fendez le cœur.

SCENE II.

GERONTE, HECTOR, DORANTE, NERINE.

HECTOR.

OUi, Monsieur, Angelique épousera Valere ;
Ils ont signé la paix.

GERONTE.

Tant mieux. Bon jour, mon frere ;
Qu'est-ce ? hé bien, qu'avez-vous ? vous êtes tout changé ?
Allons gai ? vous a-t-on donné vôtre congé ?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne,
On ne me verra point violenter personne ;
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner,
Mon Frere, je prétends moins perdre que gagner.

GERONTE.

Voilà les sentimens d'un Heros de Cassandre.
Entre-nous vous aviez fort grand tort de prétendre
Que sur vôtre neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE.

Non, je ne sçus jamais jusques-là me flâter ;

La jeuneſſe toûjours eut des droits ſur les belles ;
L'amour eſt un enfant qui badine avec elles ;
Et quand à certain âge on veut ſe faire aimer,
C'eſt un ſoin indiſcret qu'on dévroit réprimer.

GERONTE.

Je ſuis en vérité ravi de vous entendre,
Et vous prenez la choſe ainſi qu'il la faut prendre.

NERINE.

Si l'on m'en avoit cru, tout n'en iroit que mieux.

DORANTE.

Ma preſence eſt aſſez inutile en ces lieux,
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

Il ſort.

GERONTE.

Allez, conſolez-vous, c'eſt fort bien fait, mon Frere,
Adieu. Le pauvre enfant ! ſon ſort me fait pitié.

NERINE *s'en allant.*

J'en ai le cœur ſaiſi.

HECTOR.

Moi, j'en pleure à moitié.
Le pauvre homme !

SCENE III.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR *tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.*

Voilà, Monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon Maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voiez, & crois qu'en tout ceci,
Vous voudriez bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GERONTE.

C'a voions, expédie au plûtôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de Pere !
Ah ! qu'à nôtre secours à propos vous venez !
Encore un jour plus tard, nous étions ruïnez.

GERONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre,
Foi d'honnête garçon je n'en puis rien rabattre :
Les choses sont, Monsieur, tout au plus juste prix,
De plus je vous promets que je n'ai rien obmis.

GERONTE.

Finis donc.

HECTOR.

Il faut bien ſe mettre ſur ſes gardes.
Mémoire juſte & bref de nos dettes criardes,
Que Matburin Geronte auroit tantôt promis,
Et promet maintenant de paier pour ſon fils.

GERONTE.

Que je les paie ou non, ce n'eſt pas ton affaire,
Lis toûjours.

HECTOR.

C'eſt, Monſieur, ce que je m'en vais faire.
Item, doit à Richard cinq cens livres dix ſous,
Pour gages de cinq ans, frais, miſes, loiaux coûts.

GERONTE.

Quel eſt ce Richard ?

HECTOR.

Moi, fort à vôtre ſervice.
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un valet de Joüeur, mon Maître de nouveau,
M'a mis celui d'Hector du valet de carreau.

GERONTE.

Le beau nom ! Il devoit apeller Angelique
Pallas, du nom connu de la Dame de Pique.

HECTOR.

Secondement, il doit à Jeremie Aaron,
Uſurier de métier, Juif de Réligion . . .

GE-

GERONTE.

Tout beau, n'embroüillons point, s'il vous plaît les affaires,
Je ne veux point paier les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé ! bien soit. *Plus, il doit à maints particuliers,*
Ou quidans, dont les noms, qualités, & métiers
Sont déduits plus au long avec les parties,
Et assignations dont je tiens les copies,
Dont tous lesdits quidams, ou du moins peu s'en faut,
Ont obtenu déja Sentence par défaut;
La somme de dix mil une livre une obole,
Pour l'avoir sans relâche un an sur sa parole,
Habillé, voituré, coëffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, désaltéré, porté.

GERONTE.

Desaltéré, porté ! que le Diable t'emporte,
Et ton maudit memoire écrit de telle sorte.

HECTOR.

Si vous ne m'en croiez, demain pour vous trouver
J'envoierai les Quidams tous à vôtre lever.

GERONTE.

La belle cour !

HECTOR.

De plus à Margot de la Plante,
Personne de ses droits usante & jouïssante.
Est dû loialement deux cens cinquante écus
Pour ses apointemens de deux quartiers échûs.

GERONTE.

Quelle eſt cette Margot ?

HECTOR.

Monſieur .... C'eſt une fille....
Chez laquelle mon Maître.... Elle eſt vraiement gentille.

GERONTE.

Deux cens cinquante écus ?

HECTOR.

Ce n'eſt ma foi pas cher,
Demandez ; c'eſt, Monſieur, un prix fait en hiver.

GERONTE.

Et tu prétens boureau....

HECTOR *tournant le rôle.*

Monſieur point d'invectives:
Voici le contenu de nos dettes actives :
Et vous allez bien voir que le compte ſuivant,
Paié fidélement, ſe monte à preſque autant.

GERONTE.

Voions.

HECTOR.

Premiérement, Iſaac de la Serre,
Il eſt connu de vous.

GERONTE.

Et de toute la terre ;
C'eſt ce Négociant, ce Banquier ſi fameux.

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets verreux.
Cela ſent comme baume ; or donc ce de la Serre,
ſi bien connu de vous & de toute la Terre,
Ne nous doit rien.

GERONTE.

Comment ?

HECTOR.

Mais un de ſes parens,
Mort aux champs de Fleurus, nous doit dix mille francs.

GERONTE.

Voilà certainement un effet fort bizare.

HECTOR.

Oh ! s'il n'étoit pas mort, étoit de l'or en barre.
Plus à mon Maître eſt dû du Chevalier Fijac
Lès droits hipotequez ſur un tour de Trictrac.

GERONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie eſt de deux cens piſtoles,
C'eſt une dupe, il fait en un tour vingt écoles.
Il ne faut plus qu'un coup.

GERONTE *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens maraut, le voila,
Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

GERONTE.

Impertinent maraut, va je t'aprendrai bien,
Avec ton Trictrac.

HECTOR.

Il a dix trous à rien.

SCENE IV.

HECTOR *seul.*

SA main est à fraper, non à donner legere,
Et mon Maître a bien fait de faire ailleurs affaires;
Mais le voici qui vient pouſſé d'un heureux vent,
Il a les yeux ſereins & l'accueil avenant.

SCENE V.

VALERE, HECTOR.

Valere entre en comptant beaucoup d'argent dans ſon chapeau.

HECTOR.

PAr vôtre ordre, Monſieur, j'ai vû Monſieur Geronte :
Qui de nôtre Memoire a fait fort peu de compte,
Sa monnoie eſt frapée avec un vilain coin,
Et de pareil argent nous n'avons pas beſoin.

J'ai vû chemin faisant aussi Monsieur Dorante,
Morbleu qu'il est fâché !

VALERE *comptant toûjours.*

Mille deux cens cinquante.

HECTOR.

La Flote est arrivée avec les Galions,
Cela va diablement hausser nos actions.
J'ai vû pareillement par vôtre ordre Angelique,
Elle m'a dit...

VALERE *frapant du pied.*

Morbleu ce dernier coup me pique,
Sans les cruels revers de deux coups innoüis,
J'aurois encore gagné plus de deux cens Loüis.

HECTOR.

Cette fille, Monsieur, de vôtre amour est folle.

VALERE *à part.*

Damon m'en doit encore deux cens sur sa parole.

HECTOR *le tirant par la manche.*

Monsieur, écoutez-moi, calmez un peu vos sens,
Je parle d'Angelique, & depuis fort long-tems.

VALERE.

Ah, d'Angelique ! hé ! bien, comment suis-je avec elle ?

HECTOR.

On n'y peut être mieux ; ah ! Monsieur, qu'elle est belle,
Et que j'ai de plaisir à vous voir raccoché !

VALERE.

A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR.

Comment? quelles froideurs s'empare de vôtre ame!
Quelle glace! tantôt vous étiez tout de flâme.
Ai-je tort, quand je dis que l'argent de retour.
Vous fait faire toûjours banqueroute à l'amour?
Vous vous sentez à fond, *Ergò* plus de Maîtresse.

VALERE.

Ah! j'ugé mieux, Hector, de l'amour qui me presse,
J'aime autant que jamais: mais sur ma passion.
J'ai fait en te quittant quelque réfléxion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage:
Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur, j'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALERE.

Hector, en vérité.
Il n'est point dans le monde un état plus aimable,
Que celui d'un Joüeur, sa vie est agréable,
Ses jours sont enchaînez par des plaisirs nouveaux,
Comedie, Opera, bonne chére, cadeaux,
Il traîne en tous les lieux la joie & l'abondance,
On voit régner sur lui l'air de magnificence,
Tabatiéres, bijoux, sa poche est un tresor,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR.

Et l'or devient à rien.

VALERE.

Chaque jour mille belles

Eui font la cour par lettre, & l'invitent chez elles,
La porte à ſon aſpect s'ouvre à deux grands battans.
Là vous trouvez toûjours des gens divertiſſans,
Des femmes qui jamais n'ont pû fermer la bouche,
Et qui ſur le prochain vous tirent à cartouche;
Des oiſifs de métier, & qui toûjours ſur eux
Portent de tout Paris le lardon ſcandaleux,
Des Lucreces du tems, là, de ces filles veuves,
Qui veulent impoſer & ſe donner pour neuves,
De vieux Seigneurs toûjours prêts à vous cajoler,
Des plaiſans qui font rire avant que de parler.
Plus agréablement peut-on paſſer la vie?

HECTOR.

D'accord, mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

VALERE.

Le jeu raſſemble tout, il unit à la fois
Le turbulent Marquis, le paiſible Bourgeois:
La femme du Banquier dorée & triomphante,
Coupe orgueilleuſement la Ducheſſe indigente.
Là, ſans diſtinction on voit aller de pair
Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair;
Et quoi qu'un ſort jaloux nous ait fait injuſtice,
De ſa naiſſance ainſi l'on vange les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce diſcours charmant,
Vous voila donc en grace avec l'argent comptant.
Tant mieux, pour ſe conduire en bonne politique,
Il faudroit retirer le portrait d'Angelique.

VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous ſçavez ....

VALERE.

Je dois joüer tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALERE.

Oh ! non, c'eſt un dépôt.

HECTOR.

Pour mettre quelque choſe à l'abri des orages,
S'il vous plaiſoit du moins de me paier mes gages.

VALERE.

Quoi, je te dois ....

HECTOR.

Depuis que je ſuis avec vous,
Je n'ai pas en cinq ans encore reçû cinq ſous.

VALERE.

Mon pere te paiera, l'article eſt au mémoire.

HECTOR.

Vôtre Pere ! Ah ! Monſieur, c'eſt une mer à boire,
Son argent n'a point cours, quoi-qu'il ſoit bien de poids.

VALERE.

Va j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entens venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois vôtre Selliere.

Elle a flairé l'argent.

VALERE *mettant promptement son argent dans sa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et Monsieur Galonier vôtre honnête Tailleur.

SCENE VI.

Mad. ADAM, Mr. GALONIER, VALERE, HECTOR.

VALERE.

QUel contre-tems ! Je suis vôtre humble serviteur :

Bon-jour, Madame Adam, quelle joie est la mienne ?

Vous voir ; c'est du plus loin, parbleu qu'il me souvienne.

Mad. ADAM.

Je viens pourtant ici souvent faire ma cour,

Mais vous joüez la nuit, & vous dormez le jour.

VALERE.

C'est pour cette caléche à velours à ramage ?

Mad. ADAM.

Oüi, s'il vous plaît.

VALERE.

Je ſuis fort content de l'ouvrage,
Il faut vous la paier... Songe par quel moien
Tu pourras me tirer de ce triſte entretien.
Vous Monſieur Galonier, quel ſujet vous amène ?

GALONIER.

Je viens vous demander...

HECTOR.

Vous prenez trop de peine.

GALONIER.

Vous....

HECTOR.

Vous faites toûjours mes habits trop étroits.

GALONIER.

Si....

HECTOR.

Ma culotte s'uſe en deux ou trois endroits.

GALONIER.

Je...

HECTOR.

Vous couſez ſi mal...

Mad. ADAM.

Nous marions ma fille.

VALERE.

Quoi ! vous la mariez ? Elle eſt vive & gentille,
Et ſon époux futur doit en être content.

Mad. ADAM.

Nous aurions grand beſoin d'un peu d'argent comptant.

VALERE.

Je veux, Madame Adam, mourir à vôtre vûë,
Si j'ai...

Mad. ADAM.

Depuis long-tems cette somme m'eſt dûë.

VALERE.

Que je ſois un maraut deshonoré cent fois,
Si l'on m'a vû toucher un ſou depuis ſix mois.

HECTOR.

Oüi, nous avons tous deux par pitié profonde
Fait vœu de pauvreté, nous renonçons au monde.

GALONIER.

Que vôtre cœur pour moi ſe laiſſe un peu toucher,
Nôtre femme eſt, Monſieur, ſur le point d'accoucher:
Donnez-moi cent écus ſur & tant moins de dettes.

HECTOR.

Et de quoi Diable auſſi, du métier dont vous êtes,
Vous aviſez-vous-là de faire des enfans?
Faites-moi des habits.

GALONIER.

Seulement deux cens francs.

VALERE.

Et mais... ſi j'en avois... comptez que dans la vie
Perſonne de paier n'eut jamais tant d'envie.
Demandez...

HECTOR.

S'il avoit quelques deniers comptans,
Ne me paieroit-il pas mes gages de cinq ans?

I

Votre dette c'eſt pas meilleure que la mienne.

Mad. ADAM.

Mais quand faudra-t-il donc, Monſieur, que je revienne ?

VALERE.

Mais quand il vous plaira. Dès demain, que ſçait-on?

HECTOR.

Je vous avertirai quand il y ſera bon.

GALONIER.

Pour moi, je ne ſors point d'ici qu'on ne m'en chaſſe.

HECTOR.

Non, je ne vis jamais d'animal ſi tenace.

VALERE.

Ecoutez, je vous dis un ſecret qui, je croi,
Vous plaira dans ſa ſuite autant & plus qu'*à moi*;
Je vais me marier tout-à-fait, & mon pere
Avec mes Créanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup...

Mad. ADAM.

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR.

Cette raiſon vaut mieux que de l'argent comptant;
Montrez-nous les talons.

GALONIER.

Monſieur, ce mariage
Se fera-t-il bien-tôt ?

HEC-

HECTOR.

Tout au plûtôt. J'enrage.

Mad. ADAM.

Sera-ce dans ce jour ?

HECTOR.

Nous l'eſpérons, adieu ;
Sortez, nous attendons la future en ce lieu,
Si l'on vous trouve ici vous gâterez l'affaire.

Mad. ADAM.

Vous me promettez donc...

HECTOR.

Allez, laiſſez-moi faire.

Mad. ADAM & GALONIER *enſemble.*

Mais, Monſieur...

HECTOR *les mettant dehors.*

Que de bruit ! oh ! parbleu, détalez.

****

SCENE VII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR *riant.*

VOilà des Créanciers aſſez bien régalez ;
Vous dévriez pourtant, en fond comme vous êtes...

VALERE.

Rien ne porte malheur comme paier ſes dettes.

HECTOR.

Ah! je ne dois donc plus m'étonner déſormais,
Si tant d'honnêtes gens ne les paient jamais;
Mais voici le Marquis, ce Heros de tendreſſe.

VALERE.

C'eſt-là le ſoupirant....

HECTOR.

Oüi, de nôtre Comteſſe.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR.

LE MARQUIS.

QUe ma chaiſe ſe tienne à deux cens pas d'ici!
Et vous, mes trois Laquais, éloignez-vous auſſi,
Je ſuis *incognitò*.

HECTOR.

Que prétend-il donc faire?

LE MARQUIS.

N'eſt-ce pas vous, Monſieur, qui vous nommez Valere?

VALERE.

Oüi, Monſieur, c'eſt ainſi qu'on m'a toûjours nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur, j'en suis parbleu charmé;
Faites que ce Valet à l'écart se retire.

VALERE.

Va-t-en.

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Va-t-en, faut-il te le redire ?

SCENE IX.

LE MARQUIS, VALERE.

LE MARQUIS.

Sçavez-vous qui je suis ?

VALERE.

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS.

Courage, allons Marquis, montre de la vigueur,
Il craint. Je suis pourtant fort connu dans la Ville ;
Et si vous l'ignorez, sçachez que je fausile
Avec Ducs, Archiducs, Princes, Seigneurs, Marquis,
Et tout ce que la Cour offre de plus exquis :

Petits-Maîtres de robe à courte & longue queuë,
J'évente les beautez, & leur plaît d'une lieuë;
Je m'érige aux repas en Maître Architriclin,
Je ſuis le Chanſonnier & l'ame du feſtin:
Je ſuis parfait en tout, ma valeur eſt connuë,
Je ne me bats jamais qu'auſſi-tôt je ne tuë,
De cent jolis combats je me ſuis démêlé:
J'ai la botte trompeuſe, & le jeu très-broüillé;
Mes aïeux ſont connus, ma race eſt ancienne:
Mon triſaïeul étoit Vice-Baillif du Maine;
J'ai le vol du chapon: ainſi dès le berceau
Vous voiez que je ſuis Gentilhomme Manceau.

VALERE.

On le voit à vôtre air.

LE MARQUIS.

J'ai ſur certaine femme
Jetté ſans y ſonger quelque amoureuſe flâme.
J'ai trouvé la matiére aſſez ſéche de ſoi;
Mais la belle eſt tombée amoureuſe de moi.
Vous le croiez ſans peine, on eſt fait d'un modéle
A prétendre hypotéque à fort bon droit ſur elle,
Et vouloir faire obſtacle à de telles amours,
C'eſt prétendre arrêter un torrent dans ſon cours.

VALERE.

Je ne crois pas, Monſieur, qu'on fut ſi téméraire.

LE MARQUIS.

On m'aſſure pourtant que vous le voulez faire.

VALERE.

Moi?

LE MARQUIS.

Que ſans reſpecter ni rang ni qualité,
Vous nouriſſez dans l'ame une vellëicité
De me barer ſon cœur.

VALERE.

C'eſt pure médiſance,
Je ſçai ce qu'entre nous le ſort mit de diſtance.

LE MARQUIS.

Il tremble. Sçavez-vous, Monſieur, du Lanſquenet,
Que j'ai de quoi rabattre ici vôtre caquet ?

VALERE.

Je le ſçai.

LE MARQUIS.

Vous croiez en vôtre humeur cauſtique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique.

VALERE.

Moi, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Il me craint. Vous faites le plongeon,
Petit Noble à naſarde, enté ſur ſauvageon.

(Valere enfonce ſon chapeau.)

Je croi qu'il a du cœur, je retiens ma colére.
Mais.....

VALERE *mettant ſa main à ſon épée.*

Vous le voulez donc, il faut vous ſatisfaire.

LE MARQUIS.

Bon, bon ! je ris.

VALERE.

Vos ris ne ſont point de mon goût ;

Et vos airs insolens ne plaisent point du tout . . .
Vous êtes en faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALERE.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous voulez rire.

VALERE *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir sur le champ si les Vice-Baillifs
Sont si francs du collier, que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous broüiller pour un sot point de gloire ?

VALERE.

Oh ! le vin est tiré, Monsieur, il le faut boire.

LE MARQUIS *criant.*

Ah ! ah ! je suis blessé.

SCENE X.

HECTOR, VALERE, LE MARQUIS.

HECTOR.

Quels desseins emportez-vous.

LE MARQUIS *mettant l'épée à la main.*

Ah ! c'est trop endurer.

HECTOR.

Ah ! Monsieur arrêtez.

LE MARQUIS.

Laissez-moi donc.

HECTOR.

Tout beau.

VALERE.

Cesse de le contraindre,

Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR.

Quel sujet.....

LE MARQUIS *fierement.*

Vôtre Maître a certains petits airs.. *Doucement.*

Et prend mal à propos les choses de travers.

On vient civilement, pour s'éclaircir d'un doute.
Et Monsieur prend la chèvre, il met tout en déroute,
Fait le petit mutin : oh ! cela n'est pas bien.

HECTOR.

Mais encore quel sujet ?

LE MARQUIS.

Quel sujet ! moins que rien :
L'amour de la Comtesse auprès de lui m'apelle.

HECTOR.

Ah, diable ! c'est avoir une vieille querelle.
Quoi ! vous osez, Monsieur, d'un cœur ambitieux,
Sur nôtre patrimoine ainsi jetter les yeux ?
Attaquer la Comtesse, & nous le dire encore.

LE MARQUIS.

Bon, je ne l'aime pas, c'est elle qui m'adore.

VALERE.

Oh ! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira,
C'est un bien que jamais on ne vous enviera ;
Vous êtes en effet un Amant digne d'elle,
Je vous cede les droits que j'ai sur cette belle.

HECTOR.

Oüi, les droits sur le cœur, mais sur la bourse, non.

LE MARQUIS.

Je le sçavois bien, moi, que j'en aurois raison :
Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR.

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulnéraire ?

LE MARQUIS.

Je ſuis ravi de voir que vous aiez du cœur,
Et que le tout ſe ſoit paſſé dans la douceur.
Serviteur, vous & moi nous en valons deux autres:
Je ſuis de vos amis.

VALERE.

Je ne ſuis pas des vôtres.

SCENE IX.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

Voilà donc ce Marquis, cet homme dangereux?

HECTOR.

Oüi, Monſieur, le voilà.

VALERE.

C'eſt un grand malheureux.
Je crains que mes Joüeurs ne ſoient ſortis du gîte;
Ils ont trop attendu, j'y retourne au plus vîte.
J'ai dans le cœur, Hector, un bon preſſentiment,
Et je dois aujourd'hui gagner aſſûrément.

HECTOR.

Vôtre cœur eſt, Monſieur, toûjours inſatiable;
Ces inſpirations viennent ſouvent du diable!

Je vous en avertis, c'eſt un fûté matois.

VALERE.

Elles m'ont réüſſi déja plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau....

VALERE.

Paix : tu veux contredire,
A mon âge crois-tu m'aprendre à me conduire ?

HECTOR.

Vous ne me parlez point, Monſieur, de vôtre amour.

VALERE.

Non.

HECTOR.

Il m'en parlera peut-être à ſon retour.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

EN vain vous m'opoſez une indigne tendreſſe,
Je n'ai vû de mes jours avoir tant de moleſſe.
Je ne puis ſur ce point m'accorder avec vous;
Valere n'eſt point fait pour être vôtre époux,
Il reſſent pour le jeu des fureurs non-pareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ſes oreilles.

ANGELIQUE.

Le tems le guerira de cet aveuglement.

NERINE.

Le tems augmente encor un tel attachement.

ANGELIQUE.

Ne combats plus, Nerine, une ardeur qui m'enchante,
Tu prendrois pour l'éteindre une peine impuiſſante:
Il eſt des nœuds formez ſous des aſtres malins,
Qu'on cherit malgré ſoi; je cede à mes deſtins,
La raiſon, les conſeils ne peuvent m'en diſtraire,
Je voi le bon parti, mais je prens le contraire.

NERINE.

Hé! bien, Madame, ſoit, contentez vôtre ardeur,
J'y conſens, acceptez pour époux un Joüeur,
Qui pour porter au jeu ſon tribut volontaire,
Vous laiſſera manquer même du néceſſaire,
Toûjours triſte, ou fougueux, peſtant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme, qu'un époux qui flâtant ſa manie,
Fait vingt mauvais marchez tous les jours de ſa vie:
Prend pour argent comptant d'un uſurier fripon
Des ſinges, des pavez, un chantier, du charbon?
Qu'on voit à chaque inſtant prêt à faire querelle
Aux bijoux de ſa femme, ou bien à ſa vaiſſelle,
Qui va, revient, retourne, & s'uſe à voiager
Chez l'uſurier, bien plus qu'à donner à manger;
Quand après quelque tems, d'intérêt ſurchargée,
Il la laiſſe où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ſes meubles écartez,
Des diamans du Temple, & des plats argentez;
Tant que dans ſa fureur n'aiant plus rien à vendre,
Emptuntant tous les jours, & ne pouvant plus rendre,

Sa

Sa femme ſigne enfin, & voit en moins d'un an
Ses terres en decret, & ſon lit à l'encan.

ANGELIQUE.

Je ne veux point ici m'affliger par avance,
L'événement ſouvent confond la provoyance,
Il quittera le jeu.

NERINE.

Quiconque aime, aimera,
Et quiconque a joüé, toûjours joüe, & joüera.
Quelque Docteur l'a dit, ce n'eſt point menterie;
Et ſi vous le voulez, contre vous je parie
Tout ce que je poſſede, & mes gages d'un an,
Qu'à l'heure que je parle il eſt dans un brelan.
Nous le ſçaurons d'Hector, qu'ici je voi paroître.

SCENE II.

HECTOR, ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

TE voila bien ſoufflant: en quels lieux eſt ton Maître?

HECTOR *embaraſſé.*

En quelque lieu qu'il ſoit, je répons de ſon cœur,
Il ſent toûjours pour vous la plus ſincere ardeur.

NERINE.

Ce n'eſt point-là maraut, ce que l'on te demande

HECTOR *voulant s'échaper.*

Maraut ! je voi qu'ici je ſuis de contrebande.

NERINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR.

Le tems me preſſe, adieu.

NERINE.

Tout doux : n'eſt-il pas vrai qu'il eſt en quelque lieu,
Où courant le hazard...

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie,
Mon Maître n'a hanté de tels lieux de ſa vie.

ANGELIQUE.

Tien, voila dix Loüis : Ne me mens pas, dis-moi
S'il n'eſt pas vrai qu'il joüe à preſent.

HECTOR.

Oh ! ma foi,
Il eſt bien revenu de cette folle rage,
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGELIQUE.

Avec tes faux ſoupçons, Nerine, hé ! bien tu vois ?

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'hui pour la derniere fois.

ANGELIQUE.

Il joüeroit donc ?

HECTOR.

Il joüe, à dire vrai, Madame ?
Mais ce n'eſt proprement que par nobleſſe d'ame ;
On voit qu'il ſe défait de ſon argent exprès,
Pour n'être plus touché que de vos ſeuls attraits.

NERINE.

Hé bien, ai-je raiſon ?

HECTOR.

Son mauvais ſort, vous dis-je,
Mieux que tous vos diſcours aujourd'hui le corrige.

ANGELIQUE.

Quoi...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité ?
Perdre exprès ſon argent pour n'être plus tenté !
Il ſçait que l'homme eſt foible, il ſe met en défence,
Pour moi je ſuis charmé de ce trait de prudence.

ANGELIQUE.

Quoi ! ton maître joüeroit au mépris d'un ſerment...

HECTOR.

C'eſt la derniere fois, Madame, abſolument ;
On le peut voir encore ſur le champ de bataille ;
Il frape à droit, à gauche, & d'eſtoc & de taille :
Il ſe défend, Madame, encore comme un lion.
Je l'ai vû dans l'effort de la convulſion,
Maudiſſant les hazards d'un combat trop funeſte,
De ſa bourſe expirante il ramaſſoit le reſte,
Et paroiſſant encore plus grand dans ſon malheur,
Il vendoit cher ſon ſang & ſa vie au vainqueur.

ANGELIQUE.

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence ?

HECTOR.

Comme un Aide de Camp, je viens en diligence
Apeller du secours ; il faut faire aprocher
Nôtre corps de réserve, & je m'en vais chercher
Deux cens Loüis qu'il a laissez dans sa cassette.

NERINE.

Hé bien, Madame, hé bien, êtes-vous satisfaite ?

HECTOR.

Les partis sont aux mains, à deux pas on se bat,
Et les momens sont chers en ce jour de combat.
Nous allons nous servir de nos armes dernieres,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme Auxiliaires.

Il sort.

SCENE III.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

VOus l'entendez, Madame. Après cette action,
Pour Valere armez-vous de belle passion ;
Cedez à vôtre étoile, épousez-le : j'enrage ;
Lorsque j'entens tenir ce discours à vôtre âge ;
Mais Dorante qui vient...

ANGELIQUE.

Ah ! sortons de ces lieux,
Je ne puis me résoudre à paroître à ses yeux.

Elle s'en va.

SCENE IV.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

HE quoi, vous me fuyez ! daignez au moins
m'aprendre...
Et toi, Nerine, aussi tu ne veux pas m'entendre ?
Veux-tu de ta Maîtresse imiter la rigueur ?

NERINE.

Non, Monsieur, je vous sers toûjours avec vigueur,
Laissez-moi faire.

Elle sort.

DORANTE.

O Ciel ! ce trait me desespere,
Je veux aprofondir un si cruel mistere.

SCENE V.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

OU courez-vous, Dorante ?

DORANTE.

O ! contre-tems fâcheux !
Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,
J'ai deux mots à vous dire, & vôtre ame contente.
Mais non, retirez-vous, un homme m'épouvente,
L'ombre d'un tête à tête, & dedans & dehors,
Me fait même en Eté friſſonner tout le corps.

DORANTE.

J'obéïs...

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque eſpoir qui vous guide,
Le reſpect à l'amour ſçaura ſervir de bride,
N'eſt-il pas vrai ?

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En ce tems les Amans,
Près du sexe d'abord sont si gesticulans...
Quoiqu'on soit vertueuse il faut telle paroître,
Et cela quelquefois coute bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame.

LA COMTESSE.

En vérité j'ai le cœur douloureux,
Qu'Angelique si mal reconnoisse vos feux:
Et si je n'avois pas une vertu severe,
Qui me fait renfermer dans une vertu austere,
Je pourois bien. Mais non, je ne puis vous oüir:
Si vous continuez, je vais m'évanoüir.

DORANTE.

Madame.

LA COMTESSE.

Vos discours, vôtre air soumis & tendre
Ne feront que m'aigrir au lieu de me surprendre;
Bannissons la tendresse, il faut la suprimer;
Je ne puis en un mot me résoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en vérité je n'en ai nulle envie,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voilà, je vous l'avouë, un fort sot compliment,
Me trouvez-vous, Monsieur, femme à manquer d'amant?

J'ai mille adorateurs, qui briguent ma conquête,
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
Ah! vous le prenez-là sur un fort joli ton,
En vérité.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon.

DORANTE.

Le respect...

LA COMTESSE.

Le respect est là mal en sa place;
Et l'on ne dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirans pouvoient me négliger,
Je ne vous prendrois pas pour m'en dédommager.
Du respect! du respect! ah! le plaisant visage!

DORANTE.

J'ai crû que vous pouviez l'inspirer à vôtre âge;
Mais Monsieur le Marquis qui paroît en ces lieux
Ne sera pas peut-être aussi respectueux.

LA COMTESSE.

Je suis au desespoir, je n'ai vû de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le Marquis vient, il faut m'assurer un parti,
Et je n'en prétens pas avoir le démenti.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

A Mon bonheur enfin, Madame, tout conſpire,
Vous êtes tout à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire,
Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent ;
Que je ſuis & ſerai vôtre ſeul conquérant ;
Que ſi vous ne battez au plûtôt la chamade,
Il faudra vous réſoudre à ſouffrir l'eſcalade.

LA COMTESSE.

Moi, que l'on m'eſcalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous, ſans façon,
A Valere de près j'ai ſerré le bouton,
Il m'a cédé les droits qu'il avoit ſur vôtre ame.

LA COMTESSE.

Hé, le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh ! palſambleu, Madame,

Il seroit un Achille, un Pompée, un César,
Je vous le conduirois poings liez à mon char.
Il ne faut point avoir de molesse en sa vie,
Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond, j'en ai l'ame ravie.
Vous ne connoissez pas, Marquis, tout vôtre mal,
Vous avez à combatre encore plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de vôtre cœur couvre un peu trop de gloire,
Pour n'être que le prix d'une seule victoire,
Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce Financier de noblesse mineure,
Qui s'est fait depuis peu Gentilhomme en une heure?
Qui bâtit un Palais sur lequel on a mis,
Dans un grand marbre noir, en or, l'Hôtel Damis,
Lui qui voioit jadis imprimé sur sa porte
Bureau du pied-fourché, chair salée & chair morte,
Qui dans mille portraits expose ses ayeux,
Son pere, son grand-pere, & les place en tous lieux,
En sa maison de Ville, en celle de Campagne,
Les fait venir tout droit des Comtes de Champagne,

Et de ceux de Poitou, d'autant que pour certain,
L'un s'apelloit Champagne, & l'autre Poitevin ?

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce Sénateur, cet Adonis de Robe,
Ce Docteur en soupez, qui se tait au Palais,
Et sçait sur des ragoûts prononcer des arrêts :
Qui juge sans apel sur un vin de Champagne,
S'il est de Reims, du Clos, ou bien de la Montagne;
Qui de Livres de Droit toûjours débarassé,
Porte cuisine en poche, & poivre concassé.

LA COMTESSE.

Non, Marquis, c'est Dorante, & j'ai sçû m'en défaire.

LE MARQUIS.

Quoi Dorante ! cet homme à maintien debonnaire,
Ce croquant qu'à l'instant je viens de voir sortir ?

LA COMTESSE.

C'est lui-même.

LE MARQUIS.

Et parbleu, vous deviez m'avertir,
Nous nous serions parlez sans sortir de la sale ;
Je ne suis pas méchant : mais, sans bruit, sans scandale,
Sans lui donner le tems seulement de crier,
Pour lui vôtre seneur eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus ſage,
On pourroit...

LE MARQUIS.

La ſageſſe eſt tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoi-qu'un engagement m'ait toûjours fait horreur,
On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu volontiers. Vous me châtoüillez l'ame.
Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même aſſûrément.

LE MARQUIS.

Eſt-ce pour mariage, ou bien pour autrement?

LA COMTESSE.

Quoi! vous prétendriez, ſi j'avois la foibleſſe...,

LE MARQUIS.

Ah! ma foi, l'on n'a plus tant de délicateſſe,
On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on peut,
Le mariage ſuit, & vient après s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétens que l'himen ſoit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur que par devant Notaire,
Je veux un bon contrat ſur de bon parchemin,
Et non pas un himen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chaſtement, je vous en felicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un Empereur Romain.

LA COMTESSE.

Je croi que nos deux cœurs ſeront toûjours fideles.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu, nous vivrons comme deux Tourterelles.
Pour vous porter, Madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment ſignifier congé
A des beautez ſans nombre à qui mon cœur renonce,
Et vous aurez dans peu ma derniere réponſe.

LA COMTESSE.

Adieu, faſſe le Ciel, Marquis, que dans ce jour
Un himen ſoit le ſceau d'un ſi parfait amour.

SCENE VII.

LE MARQUIS *seul.*

HE' bien, Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite,
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi *sollicite*,
Tu dois être content de toi par tout païs,
On le seroit à moins: allons, saute Marquis:
Quel bonheur est le tien: Le Ciel à ta naissance
Répandit sur tes jours sa plus douce influence;
Tu fus, je croi paîtri par les mains de l'amour,
N'est-tu pas fait à peindre? Est-il homme à *la* Cour
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine;
Et pour l'esprit, parbleu, tu l'as des plus exquis:
Que te manque-t'il donc? Allons, saute Marquis;
La Nature, le Ciel, l'amour, & la fortune
De tes prospéritez font leur cause commune;
Tu soûtiens ta valeur avec mille hauts faits,
Tu chantes, danses, ris, mieux qu'on ne fit jamais.
Les yeux à fleur de tête, & les dents assez belles,
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles?
Près du sexe tu vins, tu vis, & tu vainquis,
Que ton sort est heureux! allons, saute Marquis,

SCENE VIII.

HECTOR, LE MARQUIS.

HECTOR.

ATtendez un moment. Quelle ardeur vous transporte ?
Hé quoi ! Monſieur, tout ſeul vous ſautez de la ſorte.

LE MARQUIS.

C'eſt un pas de balet que je veux repaſſer.

HECTOR.

Mon Maître qui me ſuit, vous le fera danſer,
Monſieur, ſi vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis-tu-là, ton Maître ?

HECTOR.

Oüi, Monſieur, à l'inſtant vous l'allez voir paroître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus long-tems m'arrêter,
Pour cauſe nous devons tous deux nous éviter ;
Quand ma verve me prend je ne ſuis plus traitable,
Il eſt brutal, je ſuis emporté comme un diable,
Il manque de reſpect pour les Vice-Baillifs,
Et nous aurions du bruit. Allons, ſauve Marquis.

SCENE IX.

HECTOR *ſeul.*

ALlons ſaute Marquis. Un tour de cette ſorte ;
Eſt volé d'un Gaſcon, ou le diable m'emporte.
Il vient de la Garonne. Oh ! parbleu, dans ce tems
Je n'aurois jamais cru les Marquis ſi prudens.
Je ris : & cependant mon Maître à l'agonie,
Cede en un lanſquenet à ſon mauvais génie.
Le voici : ſes malheurs ſur ſon front ſont écrits ;
Il a tout le viſage & l'air d'un premier-pris.

SCENE X.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

NOn, l'Enfer en courroux, & toutes ſes furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loüe, ô deſtin, de tes coups redoublez,
Je n'ai plus rien à perdre, & tes vœux ſont comblez ;

Pour aſſouvir encore la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien ſur moi, cherche un autre victime.

HECTOR.

Il eſt ſec.

VALERE.

De ſerpens mon cœur eſt devoré,
Tout ſemble en un moment contre moi conjuré.

(Il prend Hector à la cravatte.)

Parle, as-tu jamais vû le ſort & ſon caprice
Accabler un mortel avec plus d'injuſtice,
Le mieux aſſaſſiner ? Perdre tous les partis,
Vingt-fois le coupe-gorge, & toûjours premier pris!
Répond-moi donc, bourreau ?

HECTOR.

Mais ce n'eſt pas ma faute.

VALERE.

As-tu vû de tes jours trahiſon auſſi haute ?
Sort cruel ! ta malice a bien ſçû triompher,
Et tu ne me flâtois que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je ſuis, je puis tout entreprendre,
Confus, deſeſpéré, je ſuis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureuſement pour vous, vous n'avez pas un ſou;
Dont vous puiſſiez, Monſieur, acheter un licou.
Voudriez-vous ſouper ?

VALERE.

Que la foudre t'écraſe.

Ah ! charmante Angelique ! en l'ardeur qui m'enflâme
braſe,
A vos ſeules bontez je veux avoir recours,
Je n'aimerai que vous, m'aimeriez-vous toûjours ?
Mon cœur dans les tranſports de ſa fureur extrême,
N'eſt point ſi malheureux, puis qu'enfin il vous aime.

HECTOR.

Nôtre bourſe eſt à fond, & par un fort nouveau,
Nôtre amour recommence à revenir ſur l'eau.

VALERE.

Calmons le deſeſpoir où la fureur me livre,
Aproche ce fauteüil, va me chercher un Livre.

HECTOR.

Quel Livre voulez-vous lire en vôtre chagrin ?

VALERE.

Celui qui te viendra le premier ſous la main,
Il m'importe peu, prens dans ma Bibliotheque.

HECTOR.

Voilà Seneque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je liſe Séneque ?

VALERE.

Oui, ne ſçais-tu pas lire ?

HECTOR.

Hé ! vous n'y penſez pas ;
Je n'ai lû de mes jours que dans des Almanachs.

VALERE.

Ouvre, & lis au hazard.

HECTOR.

Je vais le mettre en piéces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

CHAPITRE VI. Du mépris des richeſſes.

La fortune offre aux yeux des brillans menſonges,
Tout les biens d'ici-bas ſont faux & paſſagers,
Leur poſſeſſion trouble, & leur perte eſt legere,
Le ſage gagne aſſez quand il peut s'en défaire.

Lorſque Seneque fit ce Chapitre éloquent,
Il avoit, comme vous, perdu tout ſon argent.

VALERE *ſe levant.*

Vingt-fois le premier pris! Dans mon cœur il s'éleve
Des mouvemens de rage. (*Il s'aſſied.*) Allons, pourſuis, acheve.

HECTOR.

L'or eſt comme une femme, on n'y ſçauroit toucher,
Que le cœur par amour ne s'y laiſſe attacher.
L'un & l'autre en ce tems, ſi-tôt qu'on les manie,
Sont deux grands remoras pour la Philoſophie.

N'ayant plus de Maîtreſſe & n'ayant pas un ſou,
Nous philoſopherons maintenant tout le ſou.

VALERE.

De mon ſort deſormais vous ſerez ſeule arbitre,
Adorable Angelique. Achève ton Chapitre.

HECTOR.

Que faut-il ? . . .

VALERE.

Je benis le ſort & ſes revers,
Puiſqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

Que faut-il à la nature humaine ?
Moins on a de richeſſe, & moins on a de peine.
C'eſt poſſéder les biens que ſavoir s'en paſſer.
Que ce mot eſt bien dit, & que c'eſt bien *penſer* ?
Ce Seneque, Monſieur, eſt un excellent homme,
Etoit-il de Paris ?

VALERE.

Non, il étoit de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !

HECTOR.

Ah ! Monſieur, nous mourrons un jour ſur un fumier.

VALERE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre,
J'ai cent moyens tout prêt pour m'empêcher de vivre,
La riviere, le feu, le poiſon & le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air,
Vôtre Maître à chanter est ici ; la Musique
Peut-être calmeroit cette humeur frenetique.

VALERE.

Que je chante ?

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Que je chante, Bourreau !
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
Qui pour moi desormais devient insuportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable,
Qu'un joüeur est heureux ! sa poche est un tresor,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Dissez-vous.

VALERE.

Ah ! je sens redoubler ma colere.

HECTOR.

Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois vôtre pere.

SCENE XI.

GERONTE, VALERE, HECTOR.

GERONTE.

POur quel ſujet, mon fils, criez-vous donc ſi fort ?
Eſt-ce toi, malheureux, qui cauſes ſon tranſport ?

VALERE.

Non pas, Monſieur.

HECTOR.

Ce ſont des vapeurs *de Morale*,
Qui nous vont à la tête, & que Seneque exhale.

GERONTE.

Qu'eſt-ce à dire, Seneque ?

HECTOR.

Oüi, Monſieur, maintenant
Que nous ne joüons plus, nôtre unique aſcendant
C'eſt la Philoſophie, & voilà nôtre Livre,
C'eſt Seneque.

GERONTE.

Tant mieux, il aprend à bien vivre,
Son Livre eſt admirable, & plein d'inſtructions,
Et rend l'homme brutal maître des paſſions.

HECTOR.

Ah ! ſi vous aviez lû ſon traité des Richeſſes,
Et le mépris qu'on doit faire de ſes Maîtreſſes ;
Comme la femme ici n'eſt qu'un vrai Remora,
Et que lorſqu'on y touche... on en demeure-là...
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans nos ames.
Ah ! que ce Livre-là connoiſſoit bien les femmes !

GERONTE.

Hector en peu de tems eſt devenu Docteur.

HECTOR.

Oüi, Monſieur, je ſçaurai tout Seneque par cœur.

GERONTE.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
Pour vous dire, mon fils, que vôtre himen s'avance :
Je quitte le Notaire, & j'ai vû les parens,
Qui d'une & d'autre part me paroiſſent contens ;
Vous avez vû, je croi, Angelique, & j'eſpere
Que ſon conſentement...

VALERE.

Non pas encore, mon pere,
Certaine affaire m'a...

GERONTE.

Vraiment, pour un Amant
Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empreſſement
Courez-y, dites-lui que ma joie eſt extrême !

Que charmé de ce nœud, dans peu j'irai moi-même
Lui faire compliment, & l'embraſſer...

HECTOR.

Tout doux,
Monſieur fera cela tout auſſi-bien que vous.

VALERE.

Pénétré des bontez de celui qui m'envoie,
Je vais de cet emploi m'acquiter avec joie.

HECTOR.

Il vous plaira toûjours d'être mémoratif
D'un papier que tantôt d'un air rebarbatif,
Et même avec ſcandale...

GERONTE.

Oui da laiſſe-moi faire
Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR.

J'irai donc ſur ce pied vous viſiter demain?

Il ſort.

GERONTE.

Graces au Ciel, mon fils eſt dans le bon chemin.
Par mes ſoins paternels il ſurmonte la pente
Où l'entraînoit du jeu la paſſion ardente.
Ah! qu'un Pere eſt heureux qui voit en un moment
Un cher fils revenir de ſon égarement.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE.

DORANTE.

EH ! Madame ceſſez d'éviter ma preſence,
Je ne viens point, armé contre vôtre inconſtance,
Faire éclater ici mes ſentimens jaloux,
Ni par des mots piquans exhaler mon courroux,
Plus que vous ne penſez mon cœur vous juſtifie,
Vôtre legereté veut que je vous oublie :
Mais loin de condamner vôtre cœur inconſtant,
Je ſuis aſſez vangé ſi j'en puis faire autant.

ANGELIQUE.

Que vôtre emportement en reproches éclate,
Je mérite les noms de volage, d'ingrate :
Mais enfin de l'amour l'impérieuſe loi,

A l'himen que je crains m'entraîne malgré moi.
J'en prévoi les dangers ; mais un ſort tiranique...

DORANTE.

Vôtre cœur eſt hardi, généreux, héroïque ;
Vous voiez devant vous une abîme s'ouvrir,
Et vous ne laiſſez pas, Madame, d'y courir.

NERINE.

Quand j'en dévrois mourir, je ne puis plus me taire,
Je vous empêcherai de terminer l'affaire :
Ou ſi dans cet amour vôtre cœur engagé
Perſiſte en ſes deſſeins, donnez-moi mon congé :
Je ſuis fille d'honneur, je ne veux pas qu'on diſe,
Que vous aiez ſous moi fait pareille ſottiſe,
Valere eſt un indigne, & malgré ſon ſerment,
Vous voiez tous les jours qu'il joüe impunément.

ANGELIQUE.

En faveur de mon foible il faut lui faire grace :
De la fureur du jeu veux-tu qu'il ſe défaſſe,
Hélas ! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
Du lâche attachement que mon cœur a pour lui.

DORANTE.

Ces feux ſont trop charmans pour vouloir les éteindre,
Je ne ſuis point, Madame, ici pour vous contraindre,
Mon Neveu vous épouſe, & je viens ſeulement
Donner à vôtre himen un plein conſentement.

SCENE II.

Me. LA RESSOURCE, ANGELIQUE, DORANTE, NERINE.

NERINE.

MAdame la Reſſource ici! qu'y viens-tu faire?

Mad. LA RESSOURCE.

Je cherche un Cavalier pour finir une affaire...
On tâche autant qu'on peut dans ſon petit trafic
A gagner ſes dépens en ſervant le public.

ANGELIQUE.

Cette Nerine-là connoît toute la France.

NERINE.

Pour vivre il faut avoir plus d'une connoiſſance.
C'eſt une illuſtre au moins, & qui ſçait en ſecret
Couler adroitement un amoureux poulet.
Habile en tous métiers, intriguante parfaite,
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achete,
Met à perfection un himen ébauché;
Vend ſon argent bien cher, marie à bon marché.

Mad. LA RESSOURCE.

Vôtre bonté pour moi toûjours ſe renouvelle,
Vous avez ſi bon cœur...

NERINE.

Il fait bon avec elle,
Je vous en avertis. En bijoux & brillans,
En poche elle a toûjours plus de vingt mille francs.

DORANTE.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir dans le si-
lence...

NERINE.

Bon, bon ! tous les filoux sont de sa connoissance.

Mad. LA RESSOURCE.

Nerine rit toûjours.

NERINE.

Montrez-nous vôtre écrain.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ai toûjours quelques bijoux en main.
Regardez ce rubis ; je vais en faire affaire
Avec & pardevant un Conseiller Notaire,
Pour certaine Chanteuse, on dit qu'il en tient-là.

NERINE.

Le drôle veut passer quelque Acte à l'Opera.
Mais voici la Comtesse.

Mad. LA RESSOURCE.

On m'attend, je vous quitte.

NERINE.

Non, non, sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, DORANTE, NERINE, Mad. LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

VOtre choix eſt-il fait ? peut-on enfin ſçavoir
A qui vous prétendez vous marier ce ſoir ?

ANGELIQUE.

Oüi, ma ſœur, il eſt fait, & ce choix doit vous plaire,
Puis qu'avant moi pour vous vous avez ſçû le faire.

LA COMTESSE.

Aparemment, Monſieur, eſt ce Mortel heureux,
Ce fidelle aſpirant dont vous comblez les vœux.

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'oſe pas prétendre.
Si Madame eût gardé ſon cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre Amant j'aurois pû l'eſpérer.

LA COMTESSE.

La perte n'eſt pas grande, & ſe peut réparer.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGELIQUE, DORANTE, Me. LA RESSOURCE, NERINE.

LE MARQUIS.

CHarmé de vos beautez, je viens enfin, Madame,
Ici mettre à vos pieds, & mon corps & mon ame,
Vous ſerez par ma foi Marquiſe cette fois,
Et j'ai ſur vous enfin laiſſé tomber mon chois.

Mad. LA RESSOURCE.

Cet homme m'eſt connu.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ſuis ravie
De m'unir avec vous le reſte de ma vie.
Vous êtes Gentilhomme, & cela me ſuffit.

LE MARQUIS.

Je le ſuis, du Déluge.

Mad. LA RESSOURCE.

Oüi, c'eſt lui qui le dit.

LE MARQUIS.

Et faiſant avec moi cette heureuſe alliance,
Vous pourrez vous vanter que Gentilhomme en
France

Ne tirera de vous, ſi vous me l'ordonnez,
Des enfans de tout point mieux conditionnez.
Vous verrez ſi je ments. *A Mad. la Reſſource.*
Ah ! vous voilà, Madame !
Et que faites-vous donc ici de cette femme ?

NERINE.

Vous la connoiſſez ?

LE MARQUIS.

Moi ? je ne ſçai ce que c'eſt.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah ! je vous connois trop, moi, pour mon intérêt,
Quand vous réſoudrez-vous, Monſieur le Gentilhomme
Fait du tems du Déluge, à me païer ma ſomme,
Mes quatre cens écus prêtez depuis cinq ans.

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le tems !

Mad. LA RESSOURCE.

Je veux aux yeux de tous vous en faire avanie,
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Eh ! vous rêvez, ma mie.

Mad. LA RESSOURCE.

Voici le grand merci, d'obliger des ingrats,
Après l'avoir tiré d'un auſſi vilain pas....
Baſte....

LA COMTESSE.

Parlez, parlez.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non, il eſt trop rude
D'aller de ſes parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc ?

LE MARQUIS.

Ah ! je grille.

Mad. LA RESSOURCE.

Au Châtelet, ſans moi,
On le verroit encore, vivre aux dépens du Roi.

NERINE.

Quoi, Monſieur le Marquis ?

Mad. LA RESSOURCE.

Lui Marquis : c'eſt l'Epine ;
Je ſuis Marquiſe donc, moi qui ſuis ſa Couſine.
Son Pere étoit Huiſſier à Verge dans le Mans.

LE MARQUIS.

Vous en avez menti. Maugrebleu des parens.

Mad. LA RESSOURCE.

Mon Oncle n'étoit pas Huiſſier, qu'il t'en ſouvienne?

LE MARQUIS.

Son nom étoit connu dans le haut & bas Maine.

NERINE.

Vôtre Pere étoit donc un Marquis exploitant ?

ANGELIQUE.

Vous aviez-là, ma Sœur, un fort illuſtre Amant.

Mad. LA RESSOURCE.

C'eſt moi qui l'ai nourri quatre mois ſans reproche,

Quand il vint à Paris en guêtres par le Coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puiſqu'on le ſçait, mon Pere étoit Huiſſier,
Mais Huiſſier à Cheval, c'eſt comme Chevalier.
Cela n'empêche pas que dans ce jour, Madame,
Nous ne mettions à fin une ſi belle flâme;
Jamais ce feu pour vous ne fut ſi violent,
Et jamais tant d'apas...

LA COMTESSE.

Taiſez-vous, inſolent.

LE MARQUIS.

Inſolent! Moi qui dois honorer vôtre couche,
Et par qui vous devez quelque jour faire ſouche!

LA COMTESSE.

Sors d'ici, malheureux, porte ailleurs tes amours.

LE MARQUIS.

Oüi! l'on agit de même avec les gens de Cour!
On reconnoît ſi mal le rang & le mérite!
J'en ſuis parbleu ravi; pour le coup je vous quitte;
J'ai pour briller ailleurs mille talens acquis,
Le Ciel vous tienne en joie; allons, ſaute Marquis.

Il ſort.

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir, ma Sœur, & je vous laiſſe;
Avec qui vous voudrez finiſſez de tendreſſe;
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains;
Deſormais pour toûjours je renonce aux humains.

Elle s'en va.

SCENE V.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE, Mad. LA RESSOURCE.

DORANTE.

Ils prennent leur parti.

Mad. LA RESSOURCE.

La rencontre eſt plaiſante ;
Je l'ai démarquiſé bien loin de ſon attente,
J'en voudrois faire autant à tous les faux Marquis.

NERINE.

Vous auriez par ma foi bien à faire à Paris.
Il eſt tant de Traitans, qu'on voit depuis la guerre,
En modernes Seigneurs, ſortir de deſſous terre,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,
De ſa vieille mandille achete un Marquiſat.

ANGELIQUE.

Vous avez découvert ici bien du miſtere.

Mad. LA RESSOURCE.

De quoi s'aviſe-t'il de me rompre en viſiere ?
Mais aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis voir,
Madame ſe marie.

NERINE.

Oüi, vraiment, dès ce ſoir.

M. LA RESSOURCE *foüillant dans ſa poche.*

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendans de brillans que j'ai-là de rencontre ;
J'en ferai bon marché. Je croi que les voila,
Ils ſont des plus parfaits. Non, ce n'eſt pas cela,
C'eſt un portrait de prix, mais il n'eſt pas à vendre.

NERINE.

Faites-le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non, on doit me le reprendre.

NERINE *lui arrachant.*

Oh ! je ſuis curieuſe, il faut me montrer tout,
Que les brillans ſont gros ! ils ſont fort de mon goût,
Mais que vois-je, grands Dieux ! quelle ſurpriſe extrême !
Aurois-je la berluë ? hé, ma foi, c'eſt lui-même.
Ah !... *Elle fait un grand cri.*

ANGELIQUE.

Qu'as-tu donc, Nerine ? & te trouves-tu mal ?

NERINE.

Vôtre Portrait, Madame, en propre original.

ANGELIQUE.

Mon Portrait ? es-tu folle ?

NERINE *pleurant.*

Ah ! ma pauvre Maîtreſſe,
Faut-il vous voir ainſi durement miſe en preſſe ?

Mad. LA RESSOURCE.

Que veut dire ceci ?

ANGELIQUE.

Tu te trompes ; voi mieux.

NERINE.

Regardez-donc vous-même, & voiez par vos yeux.

ANGELIQUE.

Tu ne te trompes point, Nerine, c'eſt lui-même,
C'eſt mon portrait, helas ! qu'en mon ardeur extrême,
Je viens de lui donner pour prix de ſes amours,
Et qu'il m'avoit juré de conſerver toûjours.

Mad. LA RESSOURCE.

Vôtre Portrait ! il eſt à moi, ſans vous déplaire,
Et j'ai prêté deſſus mille écus à Valere.

ANGELIQUE.

Juſte Ciel !

NERINE.

Le fripon !

DORANTE *prenant le Portrait.*

Je veux auſſi le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Ce Portrait m'apartient, & je prétens l'avoir.

DORANTE *prenant le Portrait.*

Laiſſez-moi le garder un moment, je vous prie,
C'eſt la ſeule faveur qu'on m'a faite en ma vie.

ANGELIQUE.

C'en eſt fait, pour jamais, je le veux oublier.

NERINE.

NERINE.

S'il met vôtre Portrait ainsi chez l'usurier,
Etant encore Amant, il vous vendra, Madame,
A beaux deniers comptans quand vous serez sa femme.

(à Madame la Ressource.)

Mais le voici qui vient. A trois ou quatre pas,
De grace éloignez-vous, & ne vous montrez pas.

Mad. LA RESSOURCE.

Mais pourquoi...?

DORANTE.

Du Portrait ne soyez plus en peine.

Mad. LA RESSOURCE *se mettant derriere.*

Lorsque je le verrai j'en serai plus certaine.

SCENE VI.

VALERE, ANGELIQUE, DORANTE, NERINE, Me. LA RESSOURCE, HECTOR.

VALERE.

QUel bonheur est le mien ! enfin voici le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré... Mais Ciel, quelle tristesse!
Nerine a pû saisir ta charmante Maîtresse?
Est-ce ainsi que tantôt...?

NERINE.

Bon ! ne ſçavez-vous pas,
Les filles ſont, Monſieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALERE.

Hé quoi, changer ſi-tôt.

ANGELIQUE.

Ne craignez point, Valere,
Les funeſtes retours de mon humeur legere ;
Le Portrait dans ma main vous a fait poſſeſſeur,
Vous eſt un ſûr garant que vous avez mon cœur.

VALERE.

Que ce tendre diſcours me charme, & me raſſure.

NERINE.

Tu ne ſeras heureux, par ma foi, qu'en peinture.

ANGELIQUE.

Quiconque a mon Portrait, ſans crainte de Rival,
Doit avoir la copie avec l'original.

VALERE.

Madame, en ce moment que mon ame eſt contente!

ANGELIQUE.

Ne conſentez-vous pas à ce parti, Dorante ?

DORANTE.

Je veux ce qui vous plaît, vos ordres ſont pour moi,
Les Decrets reſpectez d'une ſuprême loi.
Vôtre bouche, Madame, a prononcé ſans feindre;
Et mon cœur ſubira vôtre arrêt ſans ſe plaindre.

HECTOR.

De l'Arrêt tout du long il va païer les frais.

ANGELIQUE.

Valere, vous voiez pour vous ce que je fais.

VALERE.

Jamais tant de bonté...

ANGELIQUE.

Montrez donc sans attendre
Le Portrait que de moi vous avez voulu prendre,
Et que vôtre rival sçache à quoi s'en tenir.

VALERE *foüillant dans sa poche.*

Soit... Mais permettez-moi de vous désobéïr,
C'est mon oncle : en voiant de mon amour ce gage,
Il jouëroit à vos yeux un mauvais personnage...
Vous sçavez bien qui l'a.

ANGELIQUE.

Vous pouvez le montrer,
Il verra mon Portrait sans se désesperer.

DORANTE.

Le triomphe est trop beau, pour n'en pas faire gloire.

VALERE *foüillant toûjours dans sa poche.*

Puisque vous le voulez ; il faut vous le chercher ;
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Vous voulez un témoin ; il faut vous satisfaire.

HECTOR *apercevant Mad. la Ressource.*

Ah ! nous sommes perdus ; j'aperçois l'usurière.

VALERE.

C'est vôtre faute, si... *(à Hector)* Qu'as-tu fait
du Portrait ?

HECTOR.

Du Portrait ?

VALERE.

Oüi, maraut, parle, qu'en as-tu fait ?

HECTOR *tournant la main par derriere à Madame la Reſſource.*

Madame la Reſſource, un moment ſans paroître,
Prêtez-nous nôtre gage.

VALERE.

Ah, chien ! ah double traître !
Tu l'as perdu.

HECTOR.

Monſieur

VALERE.

Il faut que ton trépas...

HECTOR *à genoux.*

Ah ! Monſieur, arrêtez, & ne me tuez pas.
Voiant dans ce Portrait, Madame ſi jolie,
Je l'ai mis chez un Peintre, il m'en fait la copie.

VALERE.

Tu l'a mis chez un Peintre ?

HECTOR.

Oüi, Monſieur.

VALERE.

Ah ! maraut,
Va, cours me le chercher, & reviens au plûtôt.

DORANTE *montrant le Portrait.*

Epargnez-lui ces pas. Il n'eſt plus tems de feindre,
Le voici.

HECTOR.

Nous voilà bien achevez de peindre.

Ah, carogne !

VALERE.

Le Peintre...

ANGELIQUE.

Avec de vains détours ;
Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toûjours.

VALERE.

Madame, en vérité, de telles épithétes
Ne me vont point du tout.

ANGELIQUE.

Perfide que vous êtes,
Ce Portrait que tantôt je vous avois donné ;
Pour le gage d'un cœur le plus passionné ;
Malgré tous vos sermens, parjure, à la même heure,
Vous l'avez mis en gage.

VALERE.

Ah ! qu'à vos yeux je meure...

ANGELIQUE.

Ah ! cessez de vouloir plus long-tems m'outrager ;
Cœur lâche.

HECTOR.

Nous devions tantôt le dégager,
Et contre mon avis vous avez fait la chose.

Mad. LA RESSOURCE.

De tous vos debats, moi, je ne suis point la cause ;
Et je prétens avoir mon Portrait, s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-le moi garder, j'en paierai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, ANGELIQUE, VALERE, DORANTE, NERINE, Me. LA RESSOURCE, HECTOR.

GERONTE.

Que mon ame eſt ravie,
De voir qu'avec mon Fils un tendre hymen vous lie!
J'attens depuis long-tems ce fortuné moment.

NERINE.

Son cœur reſſent, je croi, le même empreſſement.

GERONTE.

De vous trouver ici je ſuis ravi, mon Frere,
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette affaire,
Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,
N'étoit en vérité point du tout vôtre fait.

DORANTE.

Il eſt vrai.

GERONTE.

Le Notaire en ce lieu va ſe rendre
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NERINE.

Oh ! par ma foi, Monsieur, vous ne prendrez qu'un rat,
Et le Notaire peut remporter son contrat.

GERONTE.

Comment donc ?

ANGELIQUE.

Autrefois mon cœur eut la foiblesse
De rendre à vôtre Fils tendresse pour tendresse ;
Mais la fureur du jeu dont il est possedé,
Pour mon Portrait enfin son lâche procédé,
Me font ouvrir les yeux ; & contre mon attente,
En ce moment, Monsieur, je me donne à Dorante.
Acceptez-vous ma main ?

DORANTE.

Ah ! je suis trop heureux
Que vous vouliez encore...

GERONTE *à Hector.*

Parle, toi, si tu veux,
Explique ce mistere.

HECTOR.

Oh ! par ma foi, je n'ose,
Ce recit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GERONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis sans réflexion
Le Portrait de Madame une heure en pension,
Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde

On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GERONTE.

Sans vouloir davantage ici l'interroger,
Sa folle passion m'en fait assez juger.
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite,
Fils indigne de moi, va, je te desherite,
Je ne veux plus te voir après cette action,
Et te donne cent fois ma malédiction.

HECTOR.

Le beau présent de Nôce !

ANGELIQUE *donnant la main à Dorante.*

A jamais je vous laisse.
Si vous êtes heureux au jeu comme en Maîtresse,
Et si vous conservez aussi mal ses présens,
Vous ne ferez, je croi, fortune de long-tems.

Mad. LA RESSOURCE.

Et mon Portrait, Monsieur, vous plaît-il me le rendre ?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre,
Ni toi, Nerine, aussi. Suivez-moi toutes deux.
à Valere.
Quelqu'autrefois, Monsieur, vous serez plus heureux.

Mad. LA RESSOURCE *faisant la révérence à Valere.*

En toute occasion soiez sûr de mon zéle.

Elle sort.

HECTOR.

Adieu, tison d'Enfer, fesse-mathieu femelle.

NERINE *s'en allant fait la révérence.*

Grace au Ciel, ma Maîtresse a tiré son enjeu,
Vous épouser, Monsieur, c'étoit joüer gros jeu.

VALERE *à Hector qui s'en va aussi.*

Où vas-tu donc ?

HECTOR.

Je vais à la Bibliotéque
Prendre un Livre, & vous lire un traité de Seneque.

VALERE.

Va, va, consolons-nous, Hector, & quelque jour,
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

Fin du second Tome.

70[illegible]3

Vet. Fr. II A. 854

Vet. Fr. II A. 854